

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1975.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

ANNÉE 1975



////////////////////////////////////
IMPRIMERIE TYPO-IMPRESS - BLOIS
— 11, rue André-Boulle —
////////////////////////////////////

AVIS IMPORTANTS

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois. Cloître de l'Abbaye. 41100 Vendôme ».

— Compte chèque postal : La Source 665-33 J.

— La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est actuellement de **20 F minimum**. A nos amis hors Vendôme, dont les cotisations ne sont pas recueillies à domicile, nous conseillons de s'acquitter chaque année le jour même où ils reçoivent le Bulletin. Nous souhaitons que chacun prenne conscience du service qu'il nous rend en évitant de coûteux frais de rappel et de recouvrement postal.

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications ou publiées dans le Bulletin n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

— Tout article est strictement la propriété de l'auteur et de la Société. Tous droits de reproduction partielle ou totale sont formellement réservés.

— Tout travail remis à la Société pour être publié au Bulletin doit être dactylographié et porter indication des paragraphes, des sous-titres et de la ponctuation. En bref, être définitif.

— Tout auteur d'article peut demander un tiré à part à ses frais. Dans ce cas, il sera de son intérêt de s'entendre directement avec l'imprimeur dès la première correction d'épreuves.

— Nul ne peut, individuellement ou collectivement, se réclamer de la Société archéologique sans autorisation préalable.

— Toute demande de renseignements doit être accompagnée d'une enveloppe affranchie pour la réponse.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877

ANNÉE 1975

SOMMAIRE

308 ^e et 309 ^e assemblées générales	2
La société archéologique à Sargé	3
Admissions nouvelles : année 1975	4
En Perche vendomois : sortie du 11 mai 1975	5
Compte financier pour l'année 1975	6
Chronique de l'année 1975	7
Dons au musée	9
Bibliothèque de la Société	10

Communications et études :

— Le casse-tête de Binas (Loir-et-Cher), par M. J. Despriée	14
— Le château de Montoire : histoire et architecture, par M. André Michel..	34
— Quelques considérations sur les mouvements démographiques à Ternay, au XVIII ^e siècle, par M. J.-J. Loisel	45
— Sur les caves des prieurés de Marmoutier, par M. le docteur Jean Mornet	65
— En hommage au jumelage Vendôme-Gevelsberg : l'archevêque de Cologne Engelbert I ^{er}	70
— A propos du décès d'une petite fille inconnue de Graccus Babeuf, survenu à Blois, le 27 avril 1878, par M. Régis Bouis	75
— Un canon « Vendôme » à Istanbul, par M. H. Gaulandeau	82

SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

du VENDOMMOIS

114^e ANNÉE — 1975

308^e Assemblée Générale

Séance publique du 23 Avril 1975

Après avoir salué l'assistance et particulièrement M. Lasneau, maire de Vendôme et M. Chevallier, inspecteur d'académie, le président, chanoine Gaulandau, a donné un bref aperçu des activités. Il a confirmé la nouvelle répartition des tâches au sein du bureau (voir bull. 1974, p. 16). Le compte financier de l'exercice écoulé a été approuvé. Une même unanimité s'est manifestée pour porter la cotisation à 20 F.

DEUX COMMUNICATIONS

Comme suite à une interview accordée par M. Lavigne, alors sous-préfet de Vendôme, à notre collègue M. Gilbert Rigollet, M. le chanoine Gaulandau a parlé « d'un canon « Vendôme » à Istanbul ». Ce fut prétexte à brosser, avec élégance et précision un portrait moins caricatural mais combien plus vrai des descendants de Gabrielle d'Estrées, particulièrement du duc de Beaufort.

M. Jacky Despriée a exposé, avec conviction et clarté, diapositives à l'appui, le résultat de ses travaux à Chicheray sur « la plus vieille industrie préhistorique de la région Centre : les galets taillés de Pezou ». Cette communication fort savante, précise et claire, a séduit. M. Despriée a pu éprouver combien la Société, par ses applaudissements, le remercie et l'encourage.

309^e Assemblée Générale

Séance publique du 26 Novembre 1975

La seconde assemblée générale de l'année s'est tenue, comme ses devancières, dans la salle d'honneur de la Porte Saint-Georges. En remerciant M. Robert Lasneau de sa présence fidèle, nous devons exprimer combien nous sommes touchés de la bonne grâce avec laquelle ce cadre historique est toujours mis à notre disposition par la municipalité avec le concours dévoué des services techniques de la ville.

GÉOLOGIE DE LA RÉGION CENTRE

M. Jean-Marie Lorain, géologue au Laboratoire départemental de l'Équipement a marqué cette soirée par une remarquable conférence.

Ses « Aperçus sur la géologie de la région Centre » ont été un cours magistral appuyé par une projection de diapositives fort explicites. Chacun a renouvelé et enrichi ses connaissances.

Le conférencier a brillamment confirmé que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. Malgré les termes scientifiques nécessités par le sujet, l'attention soutenue du public, ses applaudissements nourris, ont démontré s'il en était besoin que les membres de notre Société apprécient autant la géologie qu'ils goûtent l'archéologie, l'histoire ou l'écologie. C'est un encouragement pour le Président et les membres du bureau chargés de préparer ces soirées.

LE RAPPORT D'ACTIVITÉ

Après qu'eut été donnée la liste des nouveaux adhérents et évoquée la mémoire de nos membres disparus ces derniers mois, il a été rendu compte des activités de la Société. Elles sont écrites à chaque page de ce bulletin. Nous reviendrons seulement sur la conclusion du vice-président.

Celui-ci a suggéré de pratiquer un recrutement plus systématique, souhaitant que chacun, parrainant un ami sûr, intéressé, notre effectif tende à doubler.

La situation financière n'est pas plus grise que les autres années.

Mais **publier** demeure la raison d'être des sociétés comme la nôtre. Dans la période inflationniste que nous subissons, la montée des prix ne manque pas d'inquiéter.

Il faut prévoir. D'où l'augmentation de nos cotisations et la recherche de tout ce qui peut concourir à la maintenance d'un bulletin valable. C'est le sens de notre appel.

RENOUVELLEMENT DU BUREAU

Pour remplacer MM. le docteur Cousin, Despriée, Mésange et Michel de Rochambeau, membres sortants non renouvelables, l'assemblée suivant les propositions du bureau a désigné MM. Georges Aubry, Claude Bayle, Benoit Dupont, tous trois de Vendôme et M. Pierre Samson, de Montoire.

La Société Archéologique à SARGÉ

Le 11 Octobre 1975

Dans le cadre de nos réunions hors Vendôme, quelque 70 personnes se sont retrouvées sur la terrasse du moins bien connu des trois châteaux de Sargé-sur-Braye pour y entendre évoquer ce que notre collègue G. Rigollet appelle « la belle histoire du Fief-Corbin ».

Les propriétaires, M. et Mme Vignon, entourés de notre Président et de M. Félicien Granger, maire de Sargé, ont eu l'honneur et la satisfaction de recevoir, autour de M. Laugier, sous-préfet, M. Desanlis, député, MM. Bourdier, Dubois et Fauchon, conseillers généraux et une assistance choisie venue de toute la région vendomoise et même de Blois.

Réunion contrastant avec celle de décembre 1974 à Montoire ce deuxième « essai » a prouvé, — mais nous n'en doutions pas —, que nos collègues savent braver les éléments et la distance pour nous suivre et nous écouter.

ADMISSIONS NOUVELLES

(Année 1975)

M. Prestat Jean, rue de la Haute-Chappe, 41100 Vendôme.

Mme Berneux Edgar, 5, rue d'Artois, 41100 Vendôme.

M. Dupont Benoit, Areines, 41100 Vendôme.

M. Vassort Jean, 1, impasse des Quatre-Vents, 41800 Montoire.

M. Vallas Maurice, 103, rue Brancas, 92310 Sèvres.

M. Le Levier, La Corne de Lisle, St-Firmin-des-Prés, 41100 Vendôme.

Mme la baronne de l'Epine, Le Couldray, Crouy-sur-Cosson, 41220 La Ferté-St-Cyr.

Mlle de Froberville, Hautefeuille, Chailles, 41120 Les Montils.

M. Tisserand, 4, rue du Maréchal-de-Rochambeau, 41100 Vendôme.

Mme Tisserand, 4, rue du Maréchal-de-Rochambeau, 41100 Vendôme.

M. Champion Claude, 77, rue de la Réunion, 75020 Paris.

M. Bailly Marc, Lorges, 41370 Marchenoir.

Mme Barbier Denis, 29, La Pointe, 41800 Montoire.

M. Baudiment Olivier, Ecole publique, Villiers-sur-Loir, 41100 Vendôme.

Mme Bind, 14, boulevard des Alliés, 41800 Montoire.

M. Chantiaux, 12, rue A.-Briand, 41800 Montoire.

M. Fauchon Pierre, Conseiller général, La Choupardière, Choue, 41170 Mondoubleau.

M. Pellegrini Guy, 16, boulevard des Alliés, 41800 Montoire.

Mme Dubois, La Folie, route de Lavardin, 41800 Montoire.

M. Lorain Jean-Marie, 78, rue du Commerce, 41000 Blois.

M. Aubry Georges, 4, rue des Etats-Unis, 41100 Vendôme.

M. Carayol Marcel, 13, rue Saulnerie, 41100 Vendôme.

Mme Frain Geneviève, 145, rue Pelleport, 75020 Paris.

En Perche Vendomois

11 mai... la Société archéologique du Vendomois organise sa promenade annuelle. Souday est la première étape et le rendez-vous... 8 h 30, la place de l'église se garnit de voitures... On a fait fi du quart d'heure cher aux Vendomois ! Quelle ponctualité !!

Plaisir traditionnel de ces retrouvailles, sympathie qui se dégage, satisfaction de voir de nouveaux visages, adhérents récents qu'on accueille avec affabilité.

Guidée par M. Barbault, la visite commence. L'église est bâtie sur les ruines d'un édifice du XI^e siècle, assises de briques alternant avec des moellons, construction remaniée à diverses époques ; curieuse église où deux officiants (chœur et crypte) peuvent célébrer la messe en même temps. Notre ami Arnould complète les explications : fenêtres de l'abside ornées de vitraux (seigneurs de Souday, divers chevaliers, Saint-Nicolas, peut-être même un personnage qui serait Rabelais !), dalles funéraires dans la crypte, les personnages gravés en creux. Là reposent Jacques de Vendomois, seigneur d'Alleray et Marguerite de Marescot, son épouse.

De Souday, les excursionnistes gagnent le château de Glatigny, élevé en 1544 par Martin du Bellay, édifice réticulé de briques, vastes fenêtres, lucarnes à croisillons, campanille surmontant le toit. M. de Pontbriand, de la terrasse, donne toutes explications.

Et la caravane d'automobiles repart vers l'étang de Boisvinet. L'exposé écologique de M. Arnould retient l'attention ; cadre fort attachant, calme.

A travers le pays « des souffleurs de verre », nous gagnons Montmirail, aux confins des provinces Perche, Maine et Orléanais. Le château construit sur une hauteur domine de nombreuses vallées ; fortifications classiques. Autour s'est groupé le village, rues en pente, cité coquette habituée aux passages de visiteurs. Un plan peut être consulté, emporté, et je ne ferai pas injure aux visiteurs de le plagier. Mais ils ont pu admirer de bien jolis meubles, apprécier les caractères de diverses époques de mobilier ou l'aménagement des celliers.

13 heures... A Courgenard, c'est le classique repas ; chacun se groupe selon ses sympathies... voire même au hasard ; la glace est vite rompue et les papotages vont bon train !... Tout le monde a faim, les jeunes sont sages et les anciens redevenus jeunes ! !...

Le chanoine Gaulandeau, le président, dans une allocution fort goûtée exprime sa satisfaction, partagée par ses auditeurs.

Et puis, ce sera l'ultime étape : La Ferté-Bernard, « ville-ponts », que nous parcourons pédestrement, guidés par un aimable cicérone fertois. A loisir nous avons pu admirer une porte plus accessible à la circulation que la Porte St-Georges, — et pourtant, pour regagner Vendôme, les feux rouges de la R.N. 23 nous retiendront longtemps : klaxons, pollution des gaz d'échappement, lent écoulement qui nous ramèneront à cette époque d'hystérie, alors que, pèlerins d'une journée, nous avons pu oublier nos soucis. Entre gens de bonne compagnie, n'est-ce pas là façon d'apprécier cette promenade si bien organisée ?

Rolland LERICHE.

COMPTE FINANCIER

(Année 1975)

RECETTES

Cotisations	7 180,00
Dons	631,80
Subvention de la Ville de Vendôme	1 200,00
Ventes d'ouvrages	875,00
Intérêts de la Caisse d'Epargne	482,49
Sortie annuelle : encaissements pour participation	3 905,00
Divers	168,80
Total des recettes	14 443,09

DÉPENSES

Bulletin : impression	7 540,00
expédition et distribution	922,60
Achat de volumes	131,22
Abonnements à publications	480,00
Sortie annuelle : paiement des dépenses	3 742,00
Frais de bureau et imprimés	1 001,32
Divers	54,00
Total des dépenses	13 871,14

BALANCE

Recettes	14 443,09
Dépenses	13 871,14
Excédent de recettes	571,95
Reliquat de l'exercice précédent	11 733,86
Avoir de la Société au 31-12-1975	<u>12 305,81</u>
se décomposant comme suit :	
Avoir au C.C.P.	3 695,40
Livret de C.E.	8 494,16
Espèces	116,25
Total	<u>12 305,81</u>

Le Trésorier,
H. LAVIGE.

CHRONIQUE DE L'ANNEE 1975

DEUILS

Nous avons appris avec peine le décès de plusieurs de nos membres . M. l'abbé Joseph Guellier, à Blois ; Mme Le Houx, à Montreuil-sous-Bois ; M. Martellière, à Ville-d'Avray ; M. Charles Motheron, à Thoré-la-Rochette ; Mme Pélicier, à Chartres ; Mme la marquise de Vivès au château de la Mézière, à Lunay ; M. Weelen, à Tours ; M. Albert Roger, à Vendôme.

Aux familles éprouvées, le Président exprime les condoléances de la Société.

M. JEAN WEELEN

Le 4 juillet 1975 décédait à Tours, dans sa 73^e année, M. Jean-Edmond Weelen. Membre de notre Société depuis sa jeunesse, plusieurs fois membre du Bureau, M. Jean Weelen, tourangeau de naissance, restait en même temps vendomois de cœur. Après de brillantes études secondaires au collège de Pontlevoy et au lycée Descartes, il s'était adonné au droit et à l'histoire. C'est au cours de son séjour à Vendôme, de 1926 à 1934 qu'il prépara son œuvre maîtresse : « Rochambeau ». Le livre publié en 1934 chez Plon fut préfacé par Gabriel Hanotaux. Traduit en Amérique par Holt, il valut à son auteur le titre de lauréat de l'Académie française.

M. Weelen fit, un temps, du journalisme, se livra à des recherches généalogiques et héraldiques, mais il fut toujours passionné par l'histoire de notre région. Notre bulletin a publié de très nombreuses études de lui, depuis 1930, signées tantôt J.E. Weelen, tantôt Jean Dutacq (du nom de sa grand-mère maternelle), jusqu'en 1974, mais on lui doit de multiples articles et plaquettes historiques et littéraires dans divers journaux et revues : Descartes, Balzac, Choiseul et bien d'autres illustrations locales sont ses sujets favoris. Conservateur du Musée de Châteaudun de 1952 à 1962, il y organisa plusieurs expositions et l'enrichit de plusieurs tableaux et gravures.

A Vendôme même, M. Weelen travailla, avec le chanoine Delort, à doter l'église abbatiale des statues de saint Pierre et de saint Martin.

Membre de plusieurs associations culturelles : Tours, Vendôme, Châteaudun, Saumur, Amis de Ronsard et du Prieuré de Saint-Côme, il était officier de l'Ordre des Palmes académiques, de saint Lazare de Jérusalem et de la médaille Pro Ecclesia et Pontifice.

Nous ne saurions oublier celui qui fut pour notre Société vendomoise un collaborateur fécond et un ami fidèle.

DISTINCTIONS

M. Paul Ladevie, principal du C.E.S. Jean Emond, à Vendôme et M. Marcel Trioreau, professeur de C.E.S. à Montoire, ont été promus officiers dans l'Ordre des Palmes académiques.

M. Antoine Carayol, notaire, organisateur de concours hippiques est promu officier dans l'Ordre du Mérite agricole et M. Raymond Faydi, secrétaire en chef à la sous-préfecture de Vendôme est nommé chevalier du même Ordre.

ÉLECTIONS

Notre éminent confrère, M. Louis Leygue, sculpteur, membre de l'institut, a été élu vice-président de l'Académie des Beaux-Arts pour 1975.

Nos respectueux compliments.

M. Claude Leymarios, dont chacun de nous apprécie le talent et l'activité a été porté à la présidence de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher.

Nos chaleureuses félicitations.

DÉPARTS

M. Lafontaine, proviseur du lycée Ronsard prend sa retraite. La société archéologique lui exprime sa reconnaissance pour la bienveillance qu'il lui a toujours témoignée.

En l'assurant de tous nos regrets de le voir quitter notre ville, nous lui souhaitons une heureuse retraite.

A Mme Chassagne qui lui succède, nos compliments de bienvenue.

M. Raymond Faydi, secrétaire en chef de la sous-préfecture est nommé à un poste à Blois. Qu'il veuille bien accepter nos vœux de pleine réussite dans ses nouvelles fonctions.

A M. Maurice Vinot, son successeur, nos souhaits de bon séjour en Vendomois.

EXCUSES

Conséquence d'une grève postale, une grande partie des invitations préparées pour l'assemblée générale du 13 novembre 1974 n'ont pu être expédiées ou sont parvenues hors délai. A nos adhérents, nos excuses pour cet incident.

Dans un but d'économie chacun recevra désormais en une seule fois les invitations à l'assemblée générale de printemps et à la sortie.

Dans le même ordre d'idée que chacun acquitte sa cotisation par exemple le jour même de la réception du bulletin. Merci à tous.

QUELQUES NOUVELLES

Le 7 mars, grâce à l'hospitalité de Vendôme-Accueil, nos collègues MM. Leymarios, Moal et Tisserand ont traité des activités du Cercle généalogique du Centre en en soulignant tout l'intérêt.

En prologue aux cérémonies qui marqueront en 1976 le bicentenaire de la déclaration d'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique, deux drapeaux ont été remis au nom de la ville de Hampton en Virginie, par Mme Yancey, l'un à M. le comte Michel de Rochambeau, l'autre à M. Lasneau, maire de Vendôme (juin 1975).

A l'occasion de la création d'un parking souterrain, des fouilles archéologiques sont entreprises depuis juin, place Vaslin-de-la-Vaissière, à Blois. Nous soulignons l'intelligente initiative de la ville de Blois, la compétence, la modestie et l'abnégation de notre collègue Pussot, président en exercice du Comité archéologique départemental et l'excellence du travail de ses équipes.

Deux associations aux moyens et aux buts clairement exposés sont nées dans notre vallée : « l'Association de sauvegarde de la vieille église d'Artins », que dirige notre collègue Jean-Claude Mercier dont des articles de presse dans la Nouvelle République et la Renaissance ont exposé les premiers résultats et la « Société des Amis des cités de Trôo et de St-Jacques ». Cette dernière s'est manifestée par une exposition à Trôo, manifestation prolongée et amplifiée en automne sous l'égide de la Jeune Chambre économique du Vendomois, tant à Vendôme qu'à Montoire.

Notre collègue M. Dreulle a évoqué dans la presse régionale le voyage accompli par « les Amis de Rabelais et de la Devinière », le 4 mai, de Couture à Glatigny. Cette excursion est comme une réplique à notre sortie chinonaise du 14 mai 1972 sous la direction du regretté président Robert Vivier.

Le 28 juin, dans la cour du cloître, le concert d'été de l'Harmonie municipale de Vendôme a démontré que l'union fait... la réussite. Nous formons le vœu de voir l'expérience poursuivie.

Il a été demandé à la Société de participer à l'action du « Comité départemental de la Nature et de l'Environnement », particulièrement au groupe de travail sur le Perche. Quatre réunions ont permis d'arriver à quelques résultats dans la conservation de haies dans ce pays bocager.

Il n'est pas possible, dans le cadre de cette chronique de donner même un résumé des activités du Comité archéologique de Loir-et-Cher. Rappelons qu'il est un centre de rencontre entre tous ceux qui sont directement concernés par la sauvegarde et l'étude de notre patrimoine culturel. Il permet d'éviter une dispersion des efforts en concentrant sur les points sensibles le soutien financier et les moyens techniques. Les sociétés savantes assurent le support local de l'organisation.

Nous ne saurions trop recommander à nos adhérents d'assister à Blois, à l'assemblée générale annuelle du Comité, ouverte à tous. Ils y trouveraient intérêt et satisfaction.

Fin novembre, nous apprenons la restauration en cours du dolmen de la Couture, à St-Hilaire-la-Gravelle. Détérioré par un camion en octobre 1974, ce monument classé est réparé par les soins et sous la responsabilité de la Direction des Antiquités préhistorique du Centre.

Notre collègue, M. Marcel Vérité, quitte la présidence du Comité municipal des Fêtes de Vendôme. Avec nos vœux de santé, nous lui adressons nos félicitations pour la marque d'estime que lui ont décernée ses amis et collègues en le nommant Président d'honneur fondateur du Comité des Huit Jours de Vendôme.

On lit à l'article 2 de nos statuts : « elle (la Société archéologique) a encore pour but... de veiller à la conservation des monuments anciens de l'arrondissement ». Il n'est pas superflu d'ajouter, avec l'accord, l'appui et le concours des administrations concernées.

Notre contrariété reste entière en constatant qu'un an après avoir été inconsidérément abattues, deux admirables lucarnes-fenêtres de la Cour des Comptes, rue Renarderie, semblent devoir être plutôt mal que bien relevées.

Il est grave de constater l'ignorance et la désinvolture face à l'existence d'un monument protégé et le manque de respect pour la loi.

La Société archéologique est solidaire de notre municipalité protestant devant l'état d'abandon dans lequel sont laissées les fresques de la salle capitulaire de l'ancienne Abbaye, alors que d'autre part on en proclame l'importance.

Loin de nous une opposition aux changements, ou le désir de garder des taudis. Mais à notre époque de grands et nécessaires travaux, nous souhaitons un minimum de respect et de tendresse pour notre patrimoine et que ne se répètent pas des errements tels ceux de la rue Guesnault.

L'existence de cahiers de doléances du bailliage secondaire de Mondoubleau a été signalée à notre collègue M. Bouis par Mlle Burel, conservateur aux Archives de Loir-et-Cher. Nous nous proposons de les publier dans notre prochain bulletin.

AU MUSÉE

1° Dons au Musée

— de M. le Conservateur des Musées de Bourges, (dépôt provenant de l'ancienne collection Julien de Saint-Venant) :

1. - 4/1981. tronçon d'épée en fer avec fragments de fourreau en bronze, époque de la Tène, provenant de Fréteval.

2. - 4/1982. épée à soie en deux morceaux en fer, provenant de Lavardin.

— de Mme Blancard-Miege, par l'intermédiaire de notre collègue M. Bellande : une tête de statuette en pierre, style Louis XII, trouvée à Montoire, rue Saint-Oustrille, vers 1950.

— de Mme Despains, précédemment aux Hayes : un tour en bois et différents outils de sabotier de fabrication artisanale.

— de M. le chanoine Hémonée :

1. - une dent de dinotherium,
 - un très beau fragment de mandibule de dinotherium,
 - une belle dent de requin,
 - de nombreuses côtes (fragmentaire) d'halitherium,
 - des fragments de défense de dinotherium,

le tout d'âge tertiaire, provenant de la collection Bourgeois-Delaunay (origine : le tertiaire de Pontlevoy),

2. - un biface acheuléen en forme de limande, provenance : Tignes,
 - un biface, moustérien cordiforme, provenance Barrou, (I.-et-L.),
 - un autre biface, le tout de l'âge quaternaire (ancienne collection Compain, de Blois),
 - outils en silex, âge paléolithique (ancienne collection Goumain).

— du Conseil d'administration de l'ancien Lycée Ronsard, rue St-Jacques : une commode Louis XVI ; une vitrine ; une table à jeu.

2° Entrées au Musée

En 1975, le nombre des entrées a été de 7 561.

BIBLIOTHÈQUE

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque en 1975

I. — DONS D'AUTEURS

— Du Dr J. ALLAIN, directeur des Antiquités préhistoriques, Circonscription du Centre, Gallia préhistoire, tome 17, 1974, fascicule 2.

Pages 472 et suivantes concernant les fouilles de notre confrère J. DESPRIÉE sur les terrains de **Fossé** (la Vallée aux fleurs) et **Pezou** (la Chenevière-Dieu).

— De M. Daniel SCHWEITZ, Inventaire de la céramique médiévale conservée au musée de la Société archéologique de Touraine.

— De MM. Daniel SCHWEITZ et H. GALINIÉ, Une production de céramique commune à Tours au XV^e siècle.

— De M. J. VIET, Le polissoir des Fourneaux, à Fougères-sur-Bièvre.

— De notre confrère M. Henri MARTIN, deux études historiques :

1° Le culte de saint Thomas Becket dans les diocèses de la province de Tours (actes du colloque international de Sédières, 1973),

2° Le chapitre de Loches, seigneur de Sédières.

II. — AUTRES DONS

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Montpellier, une série des bulletins de la **Société Préhistorique Française**, tomes 70-71, années 73-74.

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU,

- **Recueil d'annales angevines et vendomoises**, publié par Louis Halphen. Ed. Picard, 1903.

- **Meung-sur-Loire**, par l'abbé Jean Contant. Son histoire, sa légende. 1975. Monographie complète et moderne d'une des cités les plus attachantes du Val de Loire.

- Documents **Archéologia**.

— De M. BAILLY, à Melun, de nombreux ouvrages,

- **Ronsard**, poèmes ; discours des misères de ce temps à la royne mère du roy.

- **P. de Ronsard** dans la galerie des hommes illustres vendomois, 1863 ; les sonnets pour Hélène, 1947.
- A. Chesnier du Chesne, **Le Ronsard de V. Hugo**, 1929.
- Rémy Fouquet, Quelques particularités sur la vie de **Ronsard**, 1937.
- Augustin Thierry, d'après sa **correspondance** et ses **papiers de famille**, 1922.
- Paul Tudel, **Vocabulaire blésois**, 1905.
- Jacques Soyer, Un **saint** du Blésois : **Victor**, 1903 ; Notes de **numismatique orléanaise**, 1915.
- **Mandement** de Mgr l'Évêque de Blois pour le Saint temps de Carême, 1831.
- François Pradèle, **Le dit du grant pin** ; Poèmes, 1937.
- Abbé Guillaume, Trois siècles d'histoire au **château de Malesherbes**, 1960.
- Paul Besnard, Au pays de **Sologne**, 1905 ; d'**Orléans à Romorantin**, 1906.
- H. Denizet, **La Sologne**, 1900.
- Pierre Rain, **Les chroniques des châteaux de la Loire**, 1933.
- F. Bournon, **Blois, Chambord et les châteaux du Blésois**, 1930.
- Monographie des châteaux de France : J. Chavigny, **Ménars** ; P. Schommer, **Chambord**.
- Nouvelles Editions Latines : Abel Moreau, **Château de Cheverny** ; Jacques Houlet, **Château de Chaumont** ; Rousseau-Vellones, **Châteaux et manoirs de Loir-et-Cher**.
- **Blois et le Loir-et-Cher**, Guide.
- **Visages de l'Orléanais**, Horizons de France, 1951.
- Promenades neufchateloises en France, **Châteaudun**, 1905.
- L'opinion économique et financière illustrée, 1950 ; Les pays de Loire : Orléanais, Blésois, Sologne.
- Charles Oulmont, la maison, 1929.
- Aurélius Victor, les éphémérides de l'année terrible ; l'Armée de la Loire, 1896.
- Histoire de la révolution sicilienne, 1859.
- Charles Cabanès, **Denis Papin**, inventeur et philosophe cosmopolite, 1935.
- A. de Martonne, Notice historique sur l'église **St-Martin de Vendôme**, 1860.
- Robert Tardiveau, **poèmes vendomois**, poésies diverses, 1920.
- De la bibliothèque **Gustave CHANTEAUD**,
 - **Gustave Chanteaud : l'église de la Madeleine**, monographie.
 - Abbé Ch. Métais, **études et documents**, tome IV, 1891-1894.
 - Pierre Dufay, le **château de Bury** à l'époque des Rostaing, Blois 1901.
 - G. Delaunay, **L'abbé Bourgeois**.
 - Abbé O. Petit, **L'Eglise St-Vincent de Blois** ou l'ancienne **église des Jésuites**, 1900.
 - Abbé Girard, **l'abbé Roulet**, curé de la **Trinité**, 1889.
 - L. Guignard de Butteville, **Essai d'Armorial blésois** avant 1696.
- Des Amis des Arts en Vendomois, **Les remparts de Vendôme** et **La tour de l'Islette**, étude de M. R. Lepallec.
- De M. Alain PIERRARD, son étude sur le « Père Joseph » dans la Nouvelle Revue d'Histoire, numéro 11.
- DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE, une vingtaine d'exemplaires de : **Ronsard est né il y a 450 ans**, compte rendu des journées commémoratives en Touraine et Vendomois, avec l'allocution de bienvenue en Loir-et-Cher prononcée par notre vice-président, M. Arnould au prieuré de Croixval.
- DE L'AMBASSADE D'AFRIQUE DU SUD EN FRANCE, **Panorama**, revue Sud-africaine, n° 54 et suivants, **L'Afrique du Sud d'aujourd'hui**.

Nos plus vifs remerciements à tous ces généreux donateurs.

III. — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES, ÉCHANGES

- **Académie des Inscriptions et Belles Lettres**, Comptes rendus des séances, avril, juin, juillet, octobre, novembre, décembre 1974, janvier, mars 1975.
- **Revue de l'Agenais**, 101^e année, n° 3 et 4, 1974, 102^e année, n° 1, 2 et 3, 1975.

— **Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts d'Angers**, mémoires années 1973-74, tomes VII et VIII.

— **Société d'histoire naturelle et des Amis du muséum d'Autun**, bulletins numéros 73, 74 et 75.

— **Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon**, volume 180, pour 1972-73.

— **Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers**, volume 9, 1973.

— **Société de Borda**, (Dax), tables décennales pour la période 1964-1973 (7^e série) et les numéros 355 à 359, avec une étude originale intitulée « la Vendomoise » dans le numéro 355.

— **Société scientifique et littéraire de Cannes et de l'arrondissement de Grasse**, annales, tome XXV et travaux 1973.

— **Revue de l'Académie du Centre** (Châteauroux), année 1974.

— **Revue archéologique du Centre** (Vichy), tome XIII, fascicules 3, 4 avec un rappel du site d'**Areines** dans le contexte des théâtres ruraux des Carnutes et des Sénons par Mme F. Dumasy et dans le même numéro une description minutieuse de **quelques témoins de l'âge du bronze au musée du Carroir Doré à Romorantin**, par notre confrère Jackie Despriée.

Tome XIV, fascicules 1, 2, **Dieux indigènes et cultes à mystères à Argentomagus**, essai d'interprétation par le Dr J. Allain, et les notes de **céramologie** sur les **ateliers de potiers gallo-romains de la région centre** par Alain Ferdière, avec certaines précisions sur les découvertes d'**Artins**, de **Fréteval**, de **Pezou** et de **Thoré-la-Rochette**.

— **Société archéologique et historique de la Charente**, bulletins mensuels de 1 à 9 pour 1975.

— **Société des Amis du Vieux Chinon**, tome VII, numéro 9.

— **Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or**, mémoires, tome XXVIII, 1972-73.

— **Société d'émulation du Doubs**, mémoires, année 1974, numéro 16.

— **Sociétés archéologiques d'Eure-et-Loir**, numéros 52 et 53, mémoires, tomes XXVII, 1 et 2.

— **Société dunoise**, année 1974, tome XIX, numéros 267, 268.

— **Fédération des Sociétés d'histoire naturelle de Franche-Comté**, tome LXXVI, numéro 3.

— **Société archéologique et historique du Limousin**, tomes C et CI, années 1973 et 1974.

— **Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher**, mémoires, 35^e volume, 1974.

— **Commission historique et archéologique de la Mayenne**, numéro 33 pour 1974.

— **Société d'histoire et d'Art du diocèse de Meaux**, bulletins des années 1973 et 1974.

— **Académie des Sciences et Lettres de Montpellier**, tomes 4 et 5 pour 1973 et 1974.

— **Société archéologique et historique de l'Orléanais**, numéro 44, tome VI, année 1971-1972.

— **Société des Antiquaires de l'Ouest et musées de Poitiers**, bulletins pour l'année 1974, 4 trimestres.

— **Société des Sciences, lettres et arts de Pau**, revue de Pau et du Béarn, année 1974, numéro 2.

— **Le Pays Bas-Normand** (Flers), bulletin de la **Société Ornaise d'histoire et d'archéologie**, numéro 4 pour 1974 et numéros 1, 2, 3 pour 1975.

— **Société des Antiquaires de Picardie**, les 2^e, 3^e et 4^e trimestres de l'année 1974 et les 2 premiers trimestres de l'année 1975.

— **Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de St-Malo**, annales, année 1974.

— **Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe**, numéros 490 à 495 et le numéro spécial 1973, mémoires IV^e série, tome IX.

— **Sites et monuments**, bulletin de la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique générale de la France, numéros 68, 70, 71.

— **Société d'Art et Archéologie de la Sologne**, le numéro 4 de l'année 1974 et les numéros 1, 2, 3 de 1975.

— **Société archéologique de Touraine**, tome XXXVII, année 1974, mémoires tome VIII, recueil archéologique et tomes LVIII et LIX.

— **Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne**, 106^e volume, année 1974.

— **Institut archéologique liégeois**, tomes LXXXV, année 1973 et LXXXVI, année 1974.

— **Smithsonian Year** (Washington), année 1974.

— **Groupe Total, Chronique archéologique**, revue bimestrielle, numéros 1, 2, 3 pour 1975.

IV. — ABONNEMENTS

— **Congrès archéologique de France**, 130^e session, année 1972, **Dauphiné**, 131^e session, année 1973, **Pays de l'Aude**.

— **Bulletin monumental**, tome 132, numéro IV et tome 133, numéros 1 et 3, année 1975.

— **Société préhistorique française**, comptes rendus des séances mensuelles jusqu'au numéro 7, octobre 1975, études et travaux, tome 71, 1974.

— **L'Année balzacienne**, 1975.

— **Archéologia**, numéros de 78 à 89 et dossiers du numéro 7 au numéro 13.

— **Histoire locale, Beauce et Perche** (Chartres), numéros 46 et 47.

— **Cercle généalogique du Centre**, numéro 1 d'avril et numéro 2 d'août 1975. Au cours de sa réunion tenue à Vendôme le 7 mars 1975, plusieurs de nos membres ont présenté leurs travaux, M. Claude Leymarios sur **les méthodes de travail du généalogiste**, M. Moal fit un exposé sur l'**onosmatique**, traitant en particulier du **langage gaulois**, et MM. Jean-Mary Serreau et Tisserand une étude générale sur les **comtes de Vendôme**, mettant en relief les diverses maisons. Dans ce numéro, c'est M. Vallas qui présente son étude : **les prénoms à Saint-Viâtre**, de 1670 à 1869 ».

V. — ACQUISITION

— **Table décennale**, numéro II, années 1961-1970, éditée par l'**Intermédiaire des chercheurs et curieux**.

Le Bibliothécaire-Archiviste,
G. JEULIN.

Le casse-tête de Binas

(*LOIR-ET-CHER*)

par M. J. DESPRIÉE

Cette pièce remarquable a été donnée récemment (1974) par M. le Chanoine Hémonée (de Blois) au Musée de Vendôme. Elle avait été signalée très rapidement par l'abbé Nouel en 1950 et 1957, mais n'avait jamais été étudiée. Son importance justifie la présente note, d'autant qu'une pièce analogue, découverte vers 1962-63 sur le territoire de La Colombe est restée ignorée des chercheurs locaux (S. Arnette, 1963).

La découverte du casse-tête de Binas est ancienne : l'inventeur l'a trouvé en 1917, enfilé au sommet d'un pieu de vigne, sur la commune de Binas. Pour préciser davantage le lieu, nous avons fait le relevé, sur les matrices cadastrales de toutes les parcelles plantées en vigne à cette époque et nous les avons reportées sur le plan. Nous avons pu constater trois groupements de vignobles : à Binas, et à Chantôme et Ablainville, qui sont deux gros bourgs de la commune. Malheureusement l'inventeur n'a pu, au vu du plan, et à l'énoncé des lieux-dits, préciser davantage. C'est dommage.

Description (voir fig. 1 et fig. 2).

Le casse-tête de Binas est irrégulièrement circulaire, son diamètre variant de 12 cm à 12,5 cm. Son épaisseur maximale atteint 3,3 cm. Son poids est de 579 g.

L'examen attentif à l'œil nu et à la loupe binoculaire, réalisé par J.-M. Lorain montre sur les deux faces de l'objet des restes de cortex, restes très limités (voir leur répartition fig. 2) mais qui prouvent qu'il a été taillé dans une plaquette de silex dont l'épaisseur lui était très voisine. Il s'agit d'un silex gris beige à lunules blanches, à cortex meringué blanchâtre, provenant de l'Argile à silex ou de la Craie. Sa provenance pourrait donc être peu lointaine (proximité de l'anticlinal de la Forêt de Marchenoir, et d'Ouzouer-le-Marché, Binas étant à la même distance des deux).

La face 1, quasi complètement taillée, est régulièrement bombée. La retouche couvrante très oblique a un module assez régulier qui varie des éclats longs aux éclats laminaires petits. Ces éclats viennent s'arrêter sur la

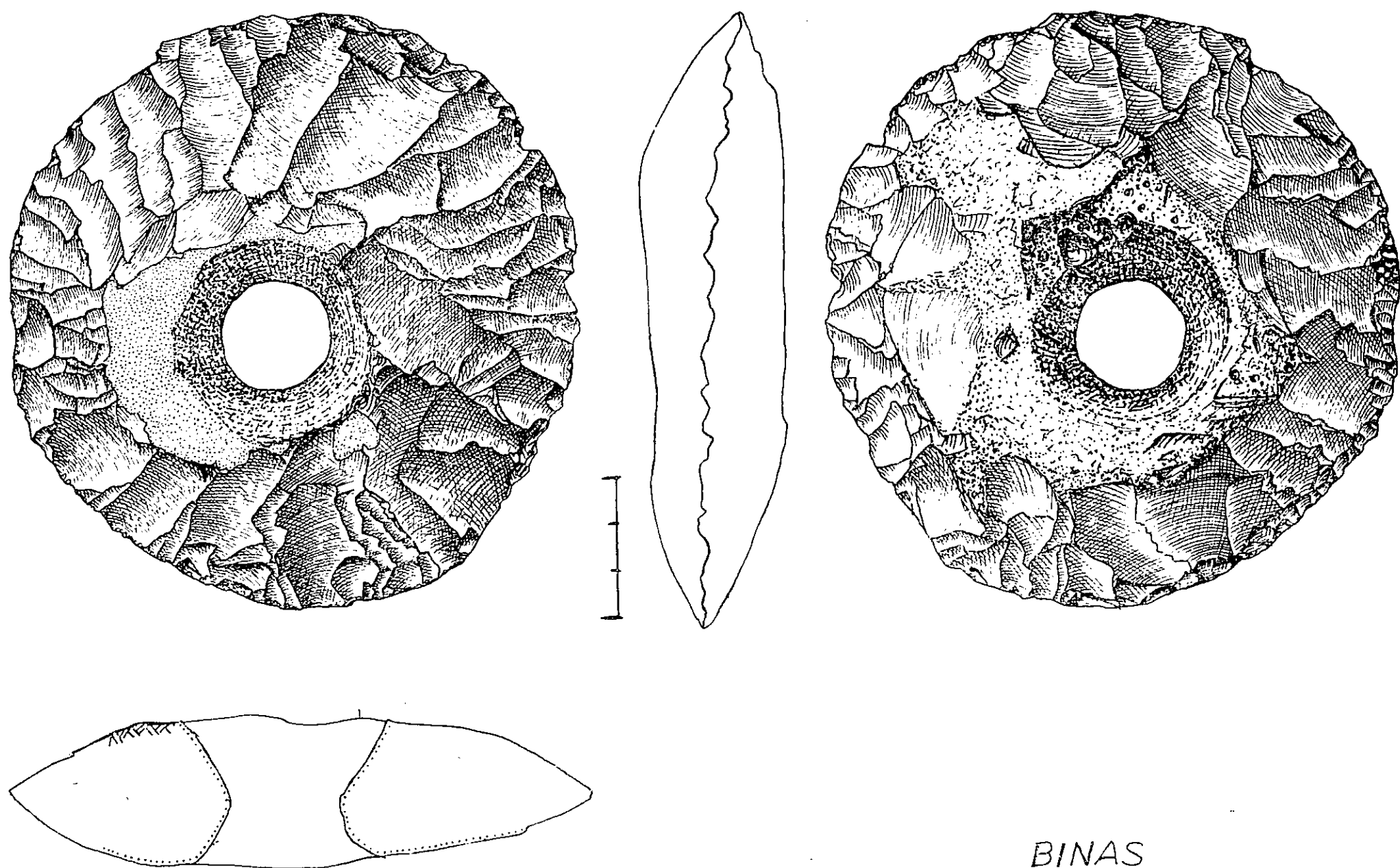


Fig. 1. — Casse-tête de Binas (L.-et-Ch.) Anc. Coll. Hémonée. Musée de Vendôme

plage de cortex aplani qui borde la perforation et sur le piquetage de la perforation (voir fig. 2).

La face 2, plus dissymétrique, est bombée sur sa partie gauche où subsistent de profondes cavités corticales. La taille partielle est tantôt rasante tantôt très oblique, d'un module variant des éclats transversaux aux éclats larges, avec quelques éclats longs, tous très petits ou petits. Cette taille a été limitée en étendue par les restes corticaux mais surtout par une surface considérable de piquetage qui a pu être observée à la loupe binoculaire (voir fig. 2) jusqu'à moins d'un centimètre du tranchant. On peut penser, quand on observe la position des restes de ce piquetage par rapport aux éclats enlevés, que la surface était entièrement piquetée avant la taille. Il s'agit là d'une observation importante sur laquelle nous reviendrons.

Cette taille bifaciale a eu pour résultat de créer sur tout le périmètre du disque de silex un tranchant souvent très régulier et presque rectiligne, ne se trouvant pas dans le plan de symétrie de la pièce. L'observation attentive de ce tranchant permet de relever, d'une manière continue sur la moitié du périmètre (voir fig. 2) et sur les deux faces à la fois, un certain lustré, accompagné d'une usure du tranchant allant presque jusqu'au poli, et d'une infinité d'esquilles très petites (env. 1 mm) scalariformes.

Des traces tout aussi nettes sont visibles sur environ 5 cm de longueur sur la partie excentrique de l'autre moitié du périmètre, partie qui est d'ailleurs limitée par deux coches alternes.

La perforation, totalement décentrée a été réalisée à partir des deux faces. Elle a été plus profonde sur la face 1 que sur la face 2, elle est biconique et à la jonction des deux cônes de perforation on peut observer à l'œil et au toucher un bourrelet annulaire très lisse. Le diamètre interne de ce bourrelet est de 2,3 cm. Ce diamètre atteint 4 cm au départ des cônes sur les faces 1 et 2.

L'observation à la loupe binoculaire de cette perforation montre qu'elle est entièrement piquetée, le piquetage étant absolument le même que celui déterminé sur la face 2. Aucune trace de cortex n'a pu être décelée.

Enfin, il faut admettre que cette perforation a été effectuée avant la taille, puisqu'elle ne tronque aucun des éclats, qui viennent s'arrêter par une lèvre souvent peu profonde mais bien nette.

Des photos prises à la loupe binoculaire (fig. 3) montrent que la différence entre le cortex, d'aspect meringué et le piquetage, qui a mis le silex à nu, est nettement discernable (photo n° 1) et que d'autre part, les piquetages de la perforation et de la face 2 sont identiques (photos 2 et 3). On distingue les impacts très serrés, inférieurs au millimètre et présentant une angulation caractéristique voisine de 90°.

Des pièces analogues au casse-tête de Binas sont connues en Loir-et-Cher. Deux ont été trouvées plus anciennement : il s'agit du casse-tête de Fossé, trouvé en 1902 probablement et de celui de Marolles découvert « depuis longtemps » (avant 1903) ; enfin celui de La Colombe déposé au Musée de l'Homme à Paris vers 1963.

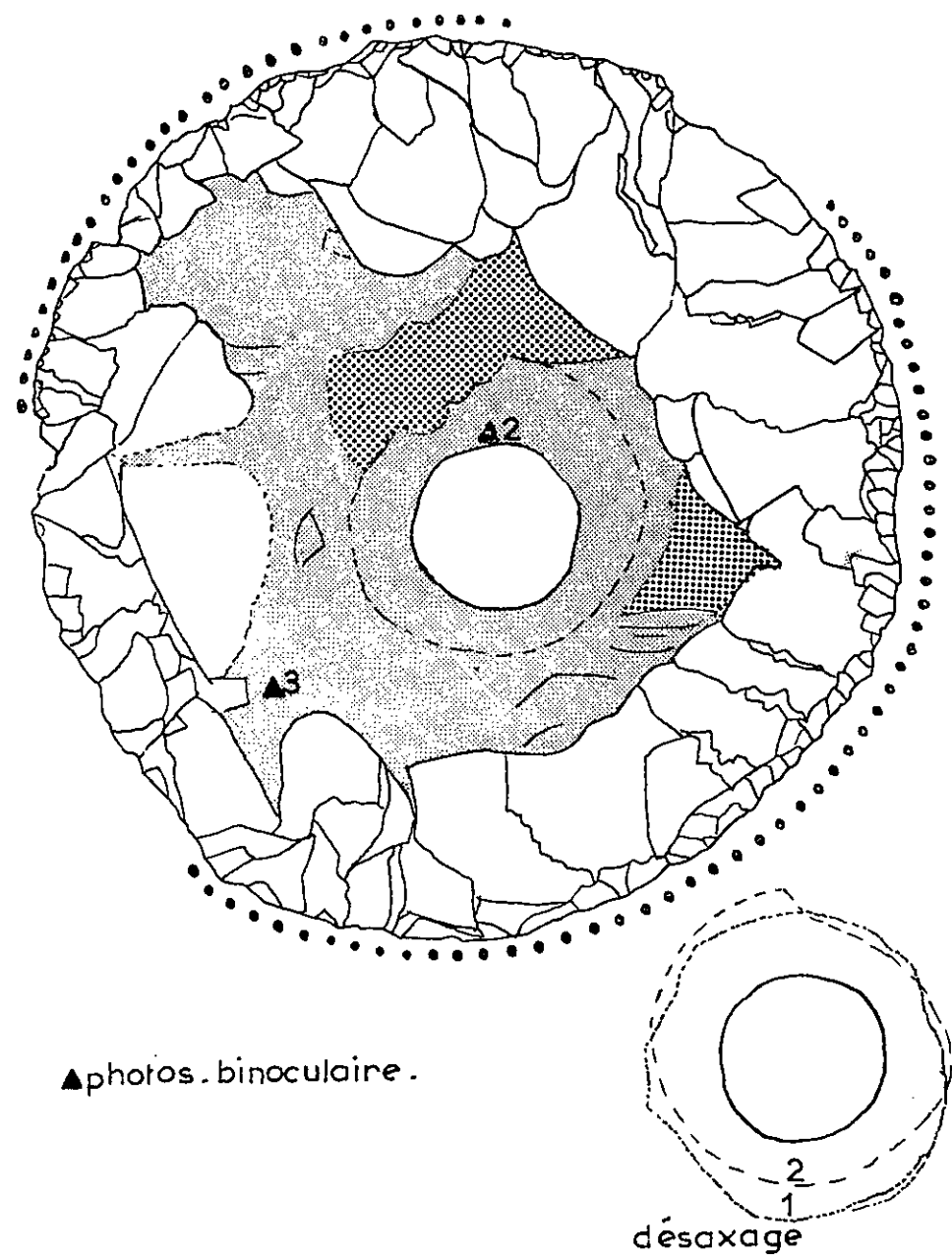
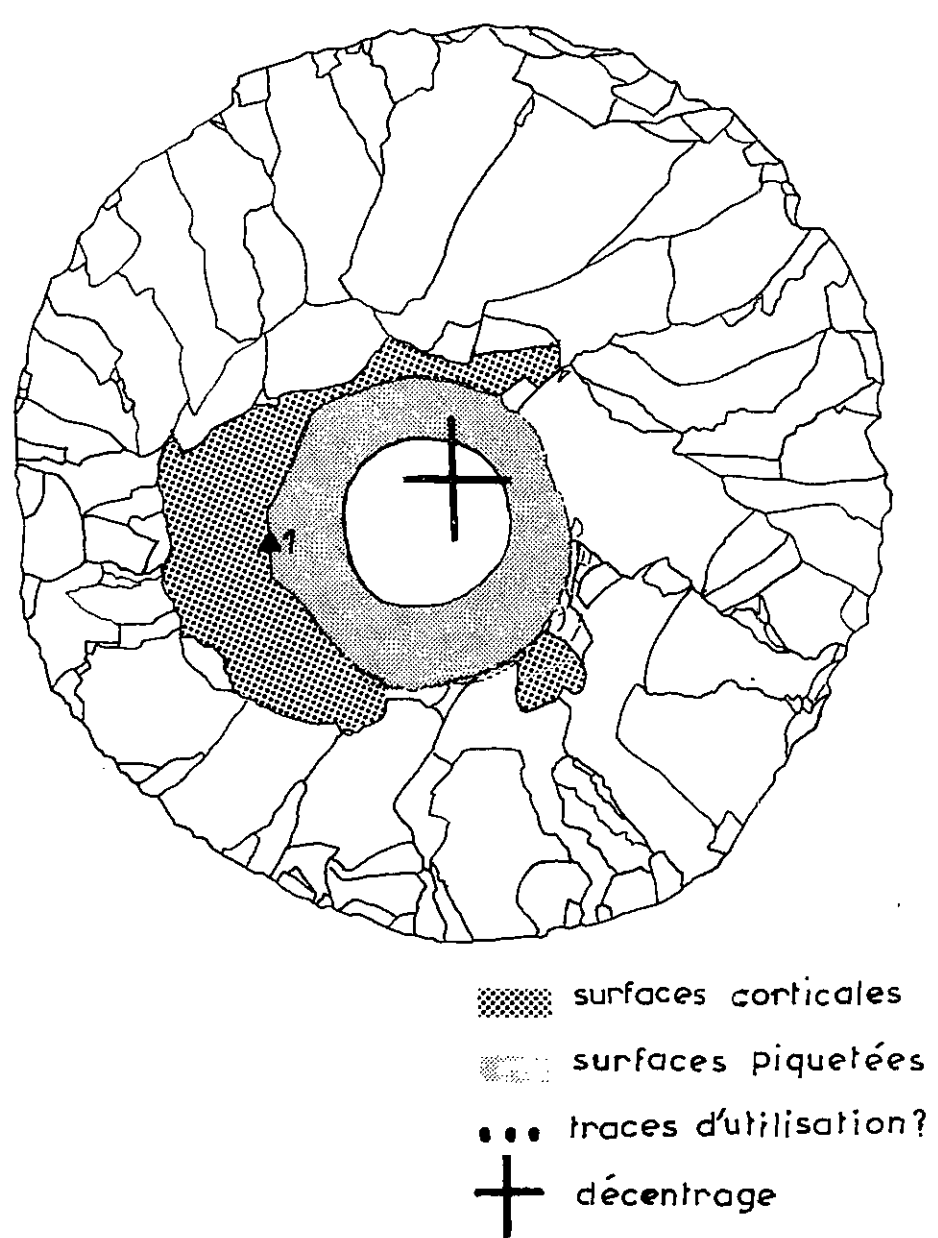


Fig. 2. — Le casse-tête de Binas (L.-et-Ch.). Répartition des zones corticales et piquetées

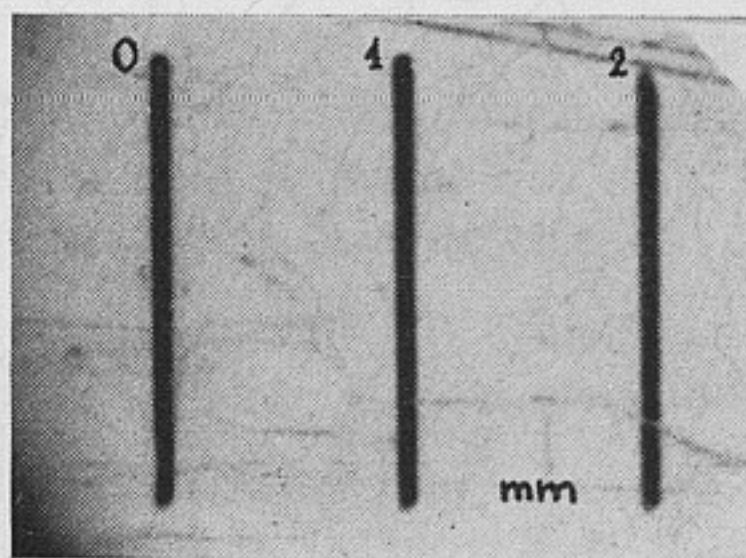
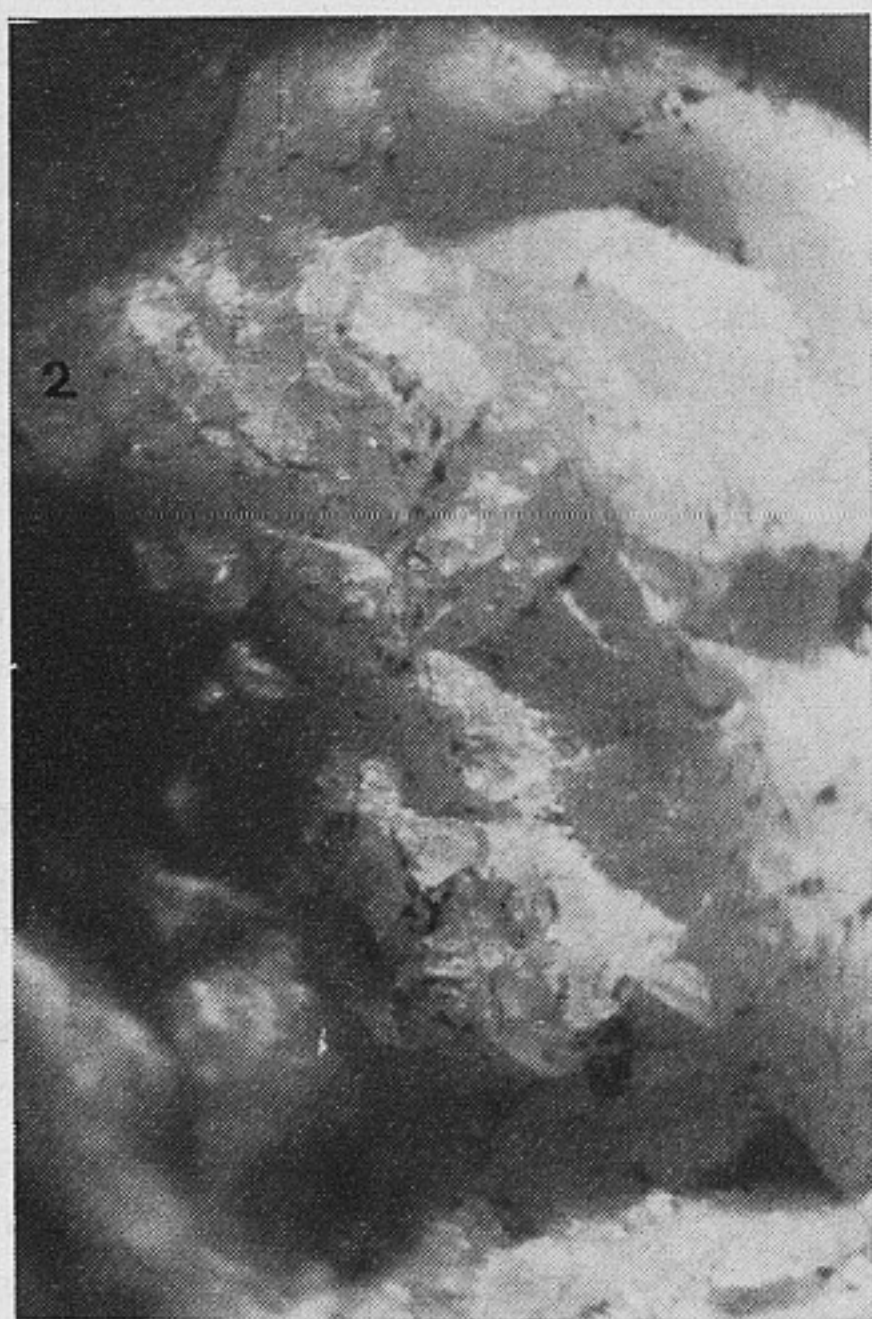


Fig. 3. — Photos réalisées à la loupe binoculaire (J.-M. Lorain) éch. en mm

Photo 1 : face 1 : limite cortex-piquetage

Photo 2 : face 2 : piquetage de la perforation

Photo 3 : face 2 : piquetage de la surface près du tranchant

(Voir emplacements des zones photographiées, fig. 2)

LE CASSE-TÊTE DE FOSSÉ

Assez curieusement, quand on parcourt l'abondante littérature qui fait référence au casse-tête de Fossé, on s'aperçoit qu'il a au fil des ans un lieu de découverte peu fixé.

Signalé d'abord par G. Renault en 1903 : « J'ajoute qu'un (autre) très beau casse-tête de forme lenticulaire a été trouvé sur la même commune de Marolles l'an dernier et que la Société d'Histoire Naturelle est fière de le posséder dans ses vitrines ». En 1908 : « sur la commune d'Averdon... ».

Puis, par Florance en 1909 : « On a trouvé également dans les environs (de la Nécropole d'Averdon) un magnifique disque en silex très bien taillé avec une perforation bien taillée et bien soignée au milieu ».

Par le même auteur, en 1910 : « ... trouvé à Fossé, dans une vigne (comme celui de Binas !) près de la station importante d'Averdon... ».

Et en 1919 : Florance le fait figurer dans le décompte des industries de l'époque robenhausienne des deux stations d'Averdon et de Maves réunies ! : « disques : dont 1 perforé, 5 grands, 4 moyens ; total : 10 ».

En 1923, dans *L'Archéologie Préhistorique...* il le publie sur la commune de Fossé, sans précision, avec un dessin passable de Compain qui permet de le reconnaître.

Enfin, c'est en 1950 seulement, nous semble-t-il, qu'apparaît pour la première fois le lieu-dit « L'embarras de Fossé », dans la thèse de L. R. Nougier, qui le déclare inédit ! et donne un dessin peu exact d'après un dossier n° 21 de G. de Mortillet (1).

Marolles, Averdon, Fossé, Maves... il est vrai que nous restons dans la vallée de la Cisse... Etant toujours cité comme la propriété de la Société d'Histoire Naturelle de Loir-et-Cher, qui en est fière, il s'agit sans doute du même objet. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui au Musée archéologique du Château de Blois et ne porte que la mention « Don Salmon-Rouballet » la mention de Fossé ayant été portée récemment par l'abbé Nouel.

Description (voir fig. 4).

La nature et les dimensions publiées au sujet de cet objet étant aussi sujettes à observations selon les publications, nous avons préféré reprendre son étude en le comparant à celui de Binas.

Il s'agit incontestablement de l'une des plus belles pièces du genre trouvées en France, de par la régularité de sa taille couvrante sur les deux faces qui sont en outre parfaitement symétriques ainsi que la perforation (voir fig. 3).

D'infimes cavités corticales résiduelles sur les deux faces montrent qu'il a été façonné probablement dans une plaquette, plaquette en meulière résineuse de la base du Calcaire de Beauce (et non en silex comme on l'a toujours écrit !). Ce matériau est facilement accessible dans la région de Fossé, Averdon, Saint-Lubin, Blois et la Vallée de la Loire.

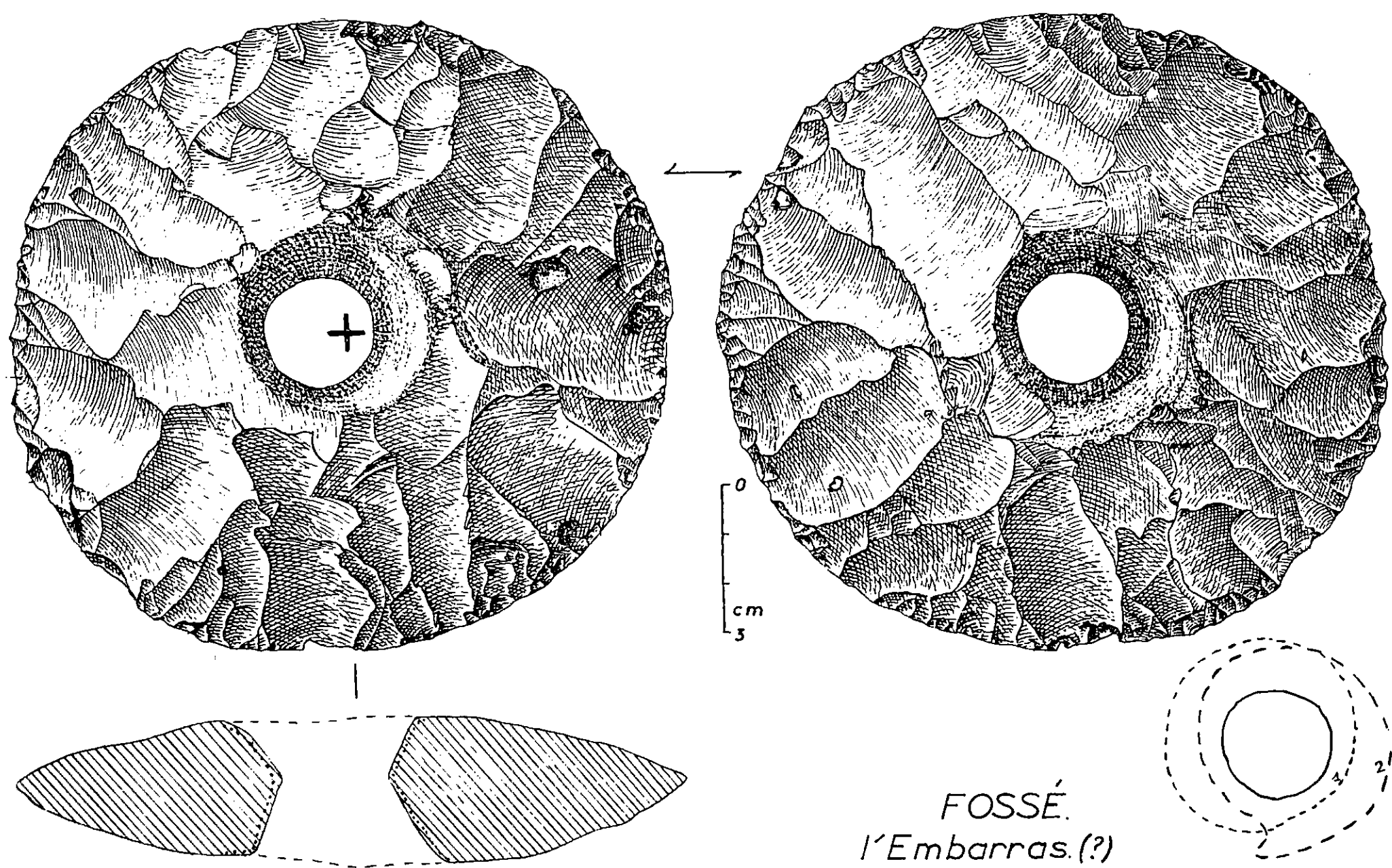


Fig. 4. — Casse-tête discoïde de Fossé (L.-et-Ch.)

On peut noter la présence d'une vaste surface blanche au milieu de la meulière beige clair : il s'agit du reste de la zonation interne de la roche (2).

Presque parfaitement circulaire, il a un diamètre variant de 12,7 à 13,5 cm. Son épaisseur est de 3 cm au maximum. (Florance a parfois publié des nombres un peu supérieurs). Son poids est de 507 g (et non de 590, ni de 370 !).

La retouche couvrante de la face 1 est presque rasante (parfois comprise entre 15 et 20°). Son module régulier est constitué d'éclats longs. On peut faire les mêmes observations sur la face deux. Des deux côtés les éclats viennent se terminer au piquetage de la perforation, qu'ils ont même tendance à contourner. Elle était donc antérieure.

L'examen à la loupe binoculaire a montré, outre la présence de cortex meringué, l'existence sur les deux faces d'un piquetage en ligne sur l'arête séparant deux éclats, ce qui pourrait laisser supposer l'existence d'un piquetage préalable que la taille parfaite aurait fait pratiquement disparaître, alors qu'une taille plus médiocre l'avait largement sauvegardé dans le cas de Binas (voir fig. 4).

Le piquetage est là un peu moins serré.

La perforation est là aussi décentrée, et comme pour Binas, réalisée à partir des deux faces. Les deux cônes sont aussi décalés et se rejoignent par un bourrelet annulaire. On notera l'inversion des pentes de la perforation due à ce décalage : à un bord abrupt sur une face correspond sur l'autre un bord plus oblique, donc plus long.

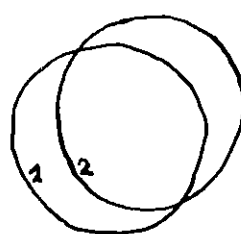
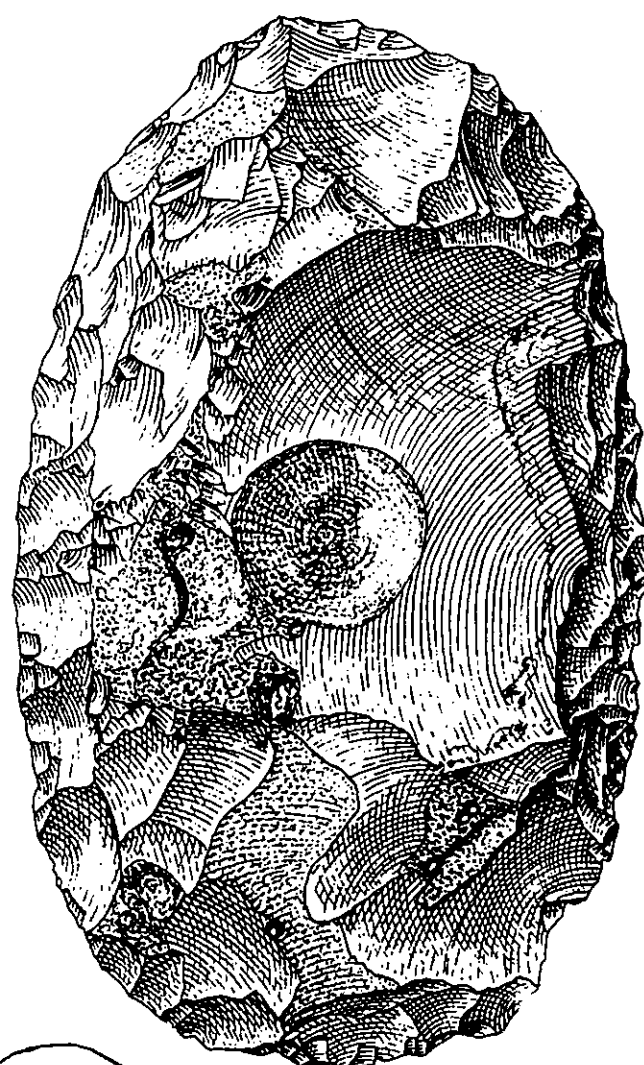
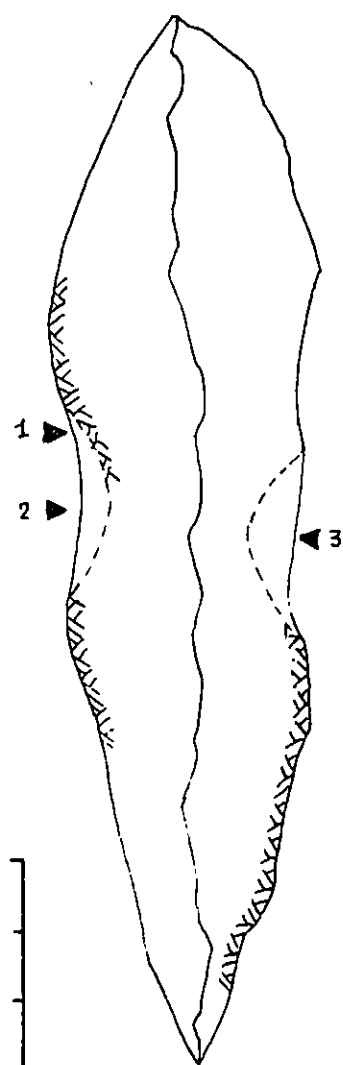
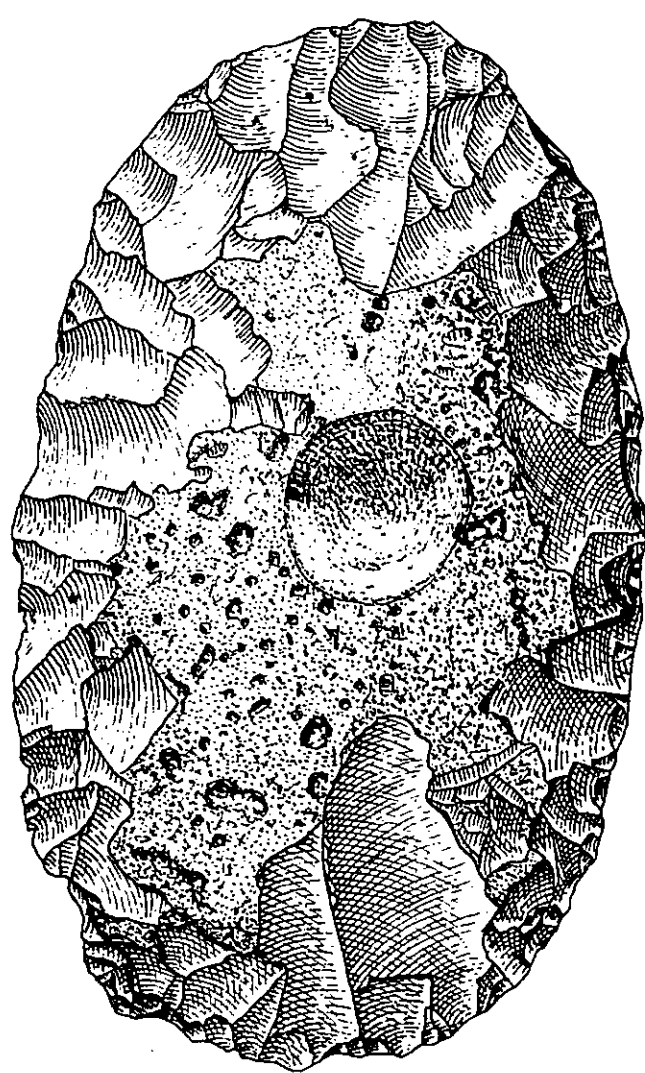
La périphérie de la perforation présente un piquetage peu serré qui n'a pas fait disparaître tout le cortex. A l'intérieur le piquetage est aussi fin et serré que dans le cas de Binas, mais il a été arasé par frottement. Enfin, face 2, le piquetage de la perforation est usé et poli et a pris une teinte marron foncé (voir fig. 4).

Le tranchant présente sur la moitié de son périmètre un certain lustré accompagné de nombreux enlèvements parallèles visibles surtout sur la face 2 et atteignant quelques millimètres. L'autre moitié en présente environ trois centimètres de longueur en son milieu.

LE CASSE-TETE DE MAROLLES (voir fig. 5 et 6)

Il se trouve au Musée de Vendôme. Il a été donné en 1903 par M. de Trémault et G. Renault l'a fort bien décrit à l'époque, en indiquant le lieu de découverte : « Son origine est certaine : il provient de la commune de Marolles par Blois, et de la propriété de Pezay. Il était depuis longtemps déjà en possession de M. de Trémault à qui il avait été donné peu de temps après sa découverte » (3).

De forme ovale, ce qui est très rare, il a été taillé dans une plaquette de silex blanc opaque (peu courant). Il porte, surtout sur la face 1 un cortex concrétionné très abondant (voir fig. 6, photo 1) de couleur beige foncé.



MAROLLES - Pezay.

Fig. 5. — Casse-tête ovulaire de Marolles (Pezay, L.-et-Ch.). Musée de Vendôme

La taille partielle de la face 1 est très soignée. Elle est rasante sur la moitié inférieure et très oblique sur la partie supérieure. Le module varie des éclats laminaires, petits et très petits, aux lames.

La face 2 a été taillée plus brutalement et on note la présence du négatif d'un grand éclat transversal et de plusieurs autres qui ne sont pas détachés sur le bord droit. Afin d'obtenir des bords parfaitement rectilignes on les a régularisés.

Le bord gauche a été repris par enlèvements obliques d'éclats larges très petits (1,5 cm) et adjacents. Le bord droit présente un essai de régularisation dans la partie la plus mauvaise du matériau, par enlèvements scalariiformes sur toute la longueur et 1,5 cm de hauteur.

Vu de dessus, cet objet à l'allure générale d'une hache taillée telles qu'en ont fourni les ateliers d'exploitation du silex de la Vallée du Loir. Vu de profil, il présente une très nette dissymétrie, avec une extrémité supérieure épaisse (3,2 cm) qui diminue régulièrement jusqu'à un tranchant inférieur aigu présentant une sorte de concassage par éclats transversaux quasi verticaux.

Aucune trace de piquetage n'a été trouvée sur les faces taillées.

L'originalité de ce casse-tête est aussi d'avoir sur chaque face une perforation inachevée, une cuvette circulaire, à fond régulièrement convexe, plus profonde sur la face 2. On peut observer à la binoculaire un piquetage identique à celui de l'outil de Binas, piquetage « gommé » par frottement circulaire, l'arasement étant plus important dans la cupule 2 (voir fig. 6 photos 2 et 3 où les dimensions des impacts sont inférieures ou égales à 0,75 mm et atteignent même 0,50 mm).

Comme pour les casse-tête précédents, la perforation est décentrée et les deux cupules sont désaxées (voir fig. 6), mais elles sont absolument superposables ayant été sans doute effectuées avec le même outil.

LE CASSE-TÊTE DE LA COLOMBE (voir fig. 7)

Découvert sur la commune de La Colombe (aucun lieu-dit n'étant signalé, nous le rechercherons) par J. Danet, il fut acquis vers 1963 par le Département de Préhistoire du Musée de l'Homme à Paris par l'intermédiaire de MM. Bloesing et L. Doustin et publié avec photos par S. Arnette. Nous extrayons les principales caractéristiques de son article, en attendant de faire l'indispensable examen à la binoculaire.

Il s'agit « d'un disque taillé sur les deux faces, à perforation centrale, taillé dans un silex à grain fin de teinte beige à reflets opalescents. La pièce entière est piquetée de taches de rouille » (poids 655 g).

Son diamètre est de 125 mm, l'épaisseur de 38 mm. La taille, assez oblique est faite d'éclats laminaires qui atteignent la perforation. Le tranchant porte de nombreuses petites écaillures. Il s'agit donc d'un exemplaire circulaire, très voisin de celui de Fossé par sa taille couvrante si l'on juge sur les photos publiées.

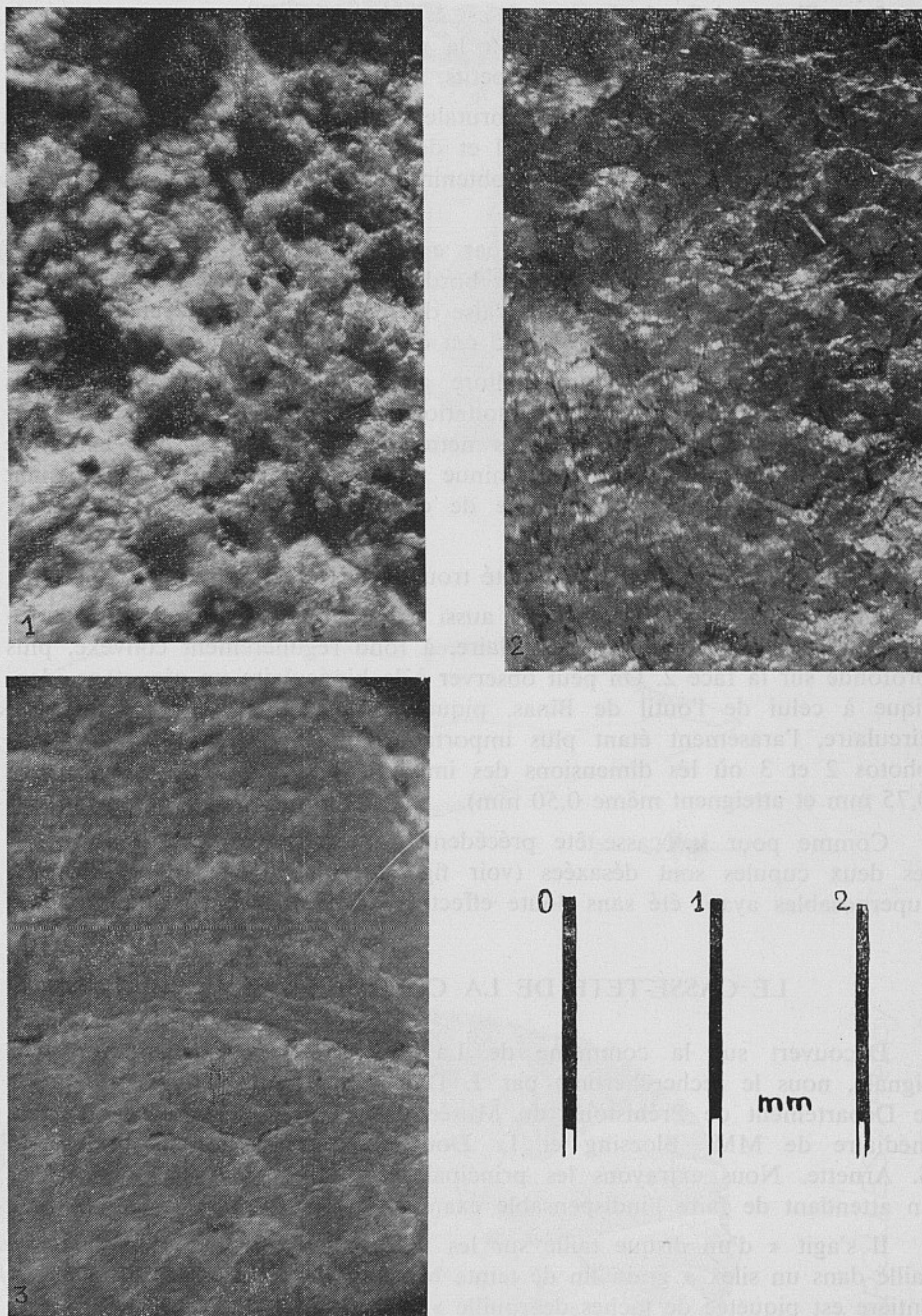


Fig. 6. — Le casse-tête de Marolles (Pezay). Photos à la loupe binoculaire (J.-M. Lorain)

Photo 1 : face 1 : Cortex concrétionné usé dans la cupule de la perforation

Photo 2 : face 1 : Piquetage légèrement arasé, dans la perforation, par le foret

Photo 3 : face 2 : Piquetage de la perforation près arasé par le frottement du foret

Sa perforation décentrée « a pu être pratiquée sur un départ de perforation naturelle » ? Elle est en tout cas soigneusement piquetée et des traces de cortex subsistent sur son périmètre. Elle est biconique, et « une partie plus claire semble indiquer une surface de frottement ayant aplani les aspérités du piquage ».

La perforation mesure 20 mm de diamètre.

LE CASSE-TÊTE DE VENDÔME (?)

E. C. Florance (L'Archéologie préhistorique... p. 139) signale au Musée de Vendôme et comme trouvé à Vendôme un « casse-tête magnifique, perforé, forme de coup de poing, en silex » ; Y-a-t-il double emploi avec celui de Marolles, du même musée, et qu'il cite et décrit soigneusement quelques lignes plus bas ? Nous n'avons pas retrouvé cette pièce.

D'autre part, G. Renault citait au C.P.F. de 1908 un casse-tête qui aurait disparu ?

Enfin L. R. Nougier signale un casse-tête inédit à Chouzy-sur-Cisse d'après un dossier n° 21 de G. de Mortillet, coll. Coutier. Et un autre du Loir-et-Cher, inédit ?

OBSERVATIONS - COMPARAISONS

(Voir fig. 9)

Il a été signalé — et répertorié — en France, trois sortes d'outils en silex taillés et perforés : les casse-têtes circulaires du type Binas et Fossé, les casse-tête ovalaires du type Marolles, et les pics doubles, pièces longues et relativement étroites ayant une allure générale sub-losangique.

Nous ne nous étendrons pas sur les problèmes de répartition qu'ils soulèvent. D'autant qu'il s'agit d'objets trouvés hors contexte à la faveur des ramassages dans les labours, des dragages ou des terrassements. Nous noterons toutefois qu'ils se répartissent entre Somme et Loire, la plupart dans le Bassin de la Seine. Les découvertes récentes — notamment dans la Région Centre — tendent à faire un peu « descendre » cette dissémination vers le sud par des objets de l'Indre, du Loiret. (Voir fig. 9).

Des répertoires ont été tentés (Coutil L., Bourlon, L. R. Nougier) pour les casse-têtes ; ils sont peu précis, et pour cause. Les différentes publications consacrées au casse-tête de Fossé par exemple avaient amené L. R. Nougier à considérer l'existence à Averdon de 3 casse-têtes, alors qu'il n'y en a probablement jamais eu ! Malgré les judicieuses corrections de l'abbé Nouel, nous avons pu constater qu'il en était de même dans d'autres départements, par exemple Auneau (E.-et-L.) est cité trois fois ; le disque perforé de Laval dessiné par J. Déchelette dans son célèbre manuel n'est autre que le moulage du disque trouvé à Hardanges (Mayenne) etc.

Enfin il y a eu souvent confusion sous ce vocable de casse-tête de tous objets perforés : bracelets, anneaux-disques, et toutes les haches (bipennes, naviformes, marteaux), sphéroïdes...

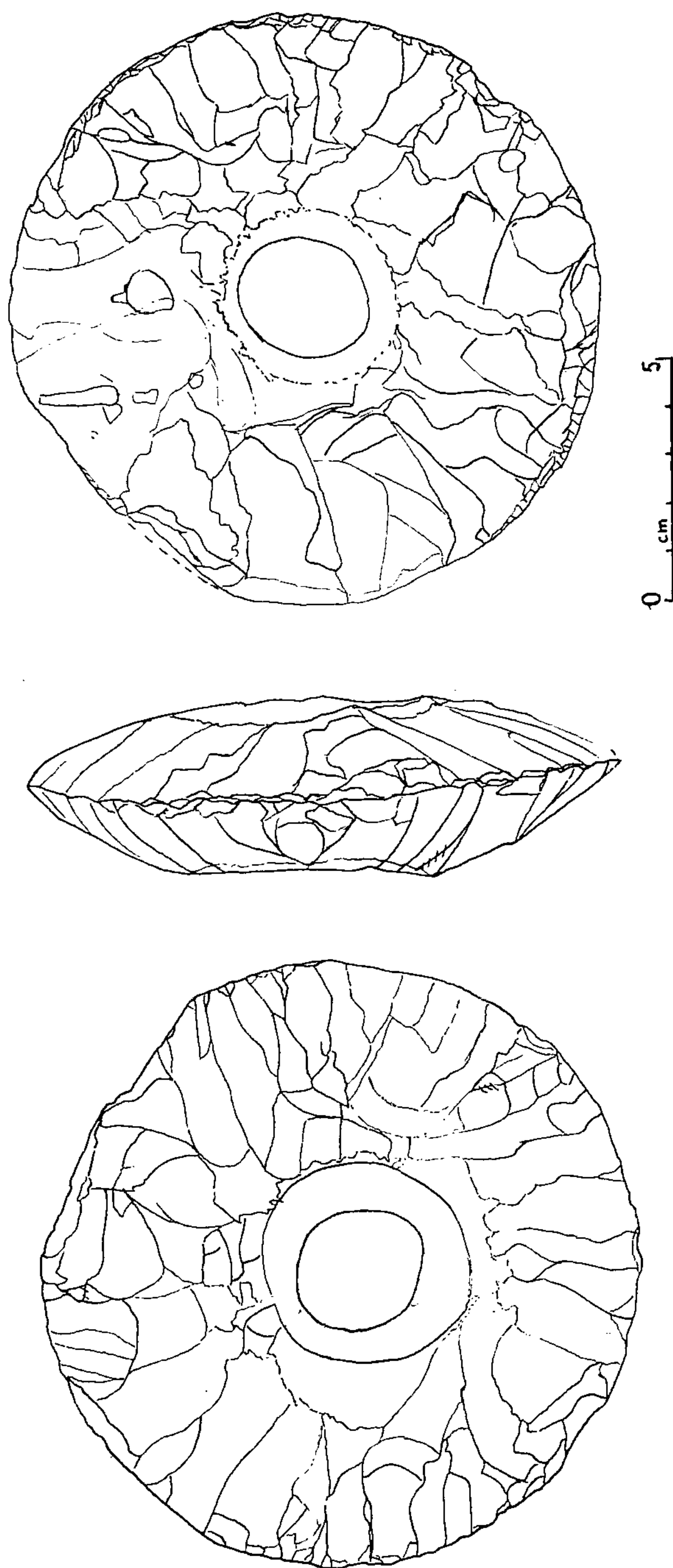


Fig. 7. — Le casse-tête en silex de La Colombe (L.-et-Ch.) d'après S. Arnette
(Cliché Musée de l'Homme-Paris).

Quoiqu'il en soit, et sous réserves des pièces actuellement non publiées, nous pensons que le nombre de casse-têtes circulaires doit être de 41 ; les casse-têtes ovalaires 3, et les pics doubles 17. Soit 61 pièces en tout.

LA NATURE

Au dire des auteurs, il s'agit de silex, avec quelques exceptions : l'outil de Royallieu est en grès, celui de Villiers-le-Haut dans l'Yonne est « en pierre verdâtre à taches blanches et noires » (d'après S. Arnette).

Or, le casse-tête de Fossé n'est pas en silex, mais en meulière résineuse, dont l'origine locale a pu être précisée. Le silex utilisé à Binas est lui aussi local, de même que celui de Marolles. Il serait donc intéressant que les autres déterminations soient reprises, car cela semble avoir une importance considérable : on peut dire en effet que les objets en silex taillés et perforés du Loir-et-Cher n'ont pas été importés alors que c'est justement le cas de dizaines et dizaines d'objets perforés, en roche dure, du département et de la Région Centre en général.

LE FAÇONNAGE

L'examen des pièces du Loir-et-Cher nous a amené à formuler un certain nombre d'observations qu'il serait particulièrement intéressant de confirmer sur les autres pièces françaises :

1. - *Les restes de cortex :*

Sur les deux faces, ils nous prouvent systématiquement pour notre région l'emploi de plaquettes et non de rognons.

Ces restes de cortex, quand ils ont quelque importance, semblent ne pas occuper une place due au hasard : à Binas, ils se trouvent sur les deux faces à la périphérie de la perforation ; c'est le cas à Fossé (en plus discret) et d'après les auteurs : à La Colombe, Levroux, Girolles (Portes Rouges), Champlat, Hardanges (?) Saint-Germain-en-Laye, le casse-tête de la collection Picketty, etc.

C'est d'ailleurs cette observation qui amène les auteurs à penser que la perforation est naturelle, ou qu'elle a été effectuée dans une dépression corticale naturelle. Nous y reviendrons. En fait, ce cortex pouvait avoir pour but de freiner l'enlèvement, et de l'empêcher de détruire les bords de la perforation.

2. - *Le piquetage et le polissage des faces*

Le piquetage de la face 2 de l'outil de Binas recouvre une surface considérable et arrive à un centimètre du tranchant. Les enlèvements lui sont postérieurs. Or, cela ne semble pas être une observation isolée ; c'est le cas de celui de Châteaudun (faubourg Saint-Jean) qui présente une surface aussi

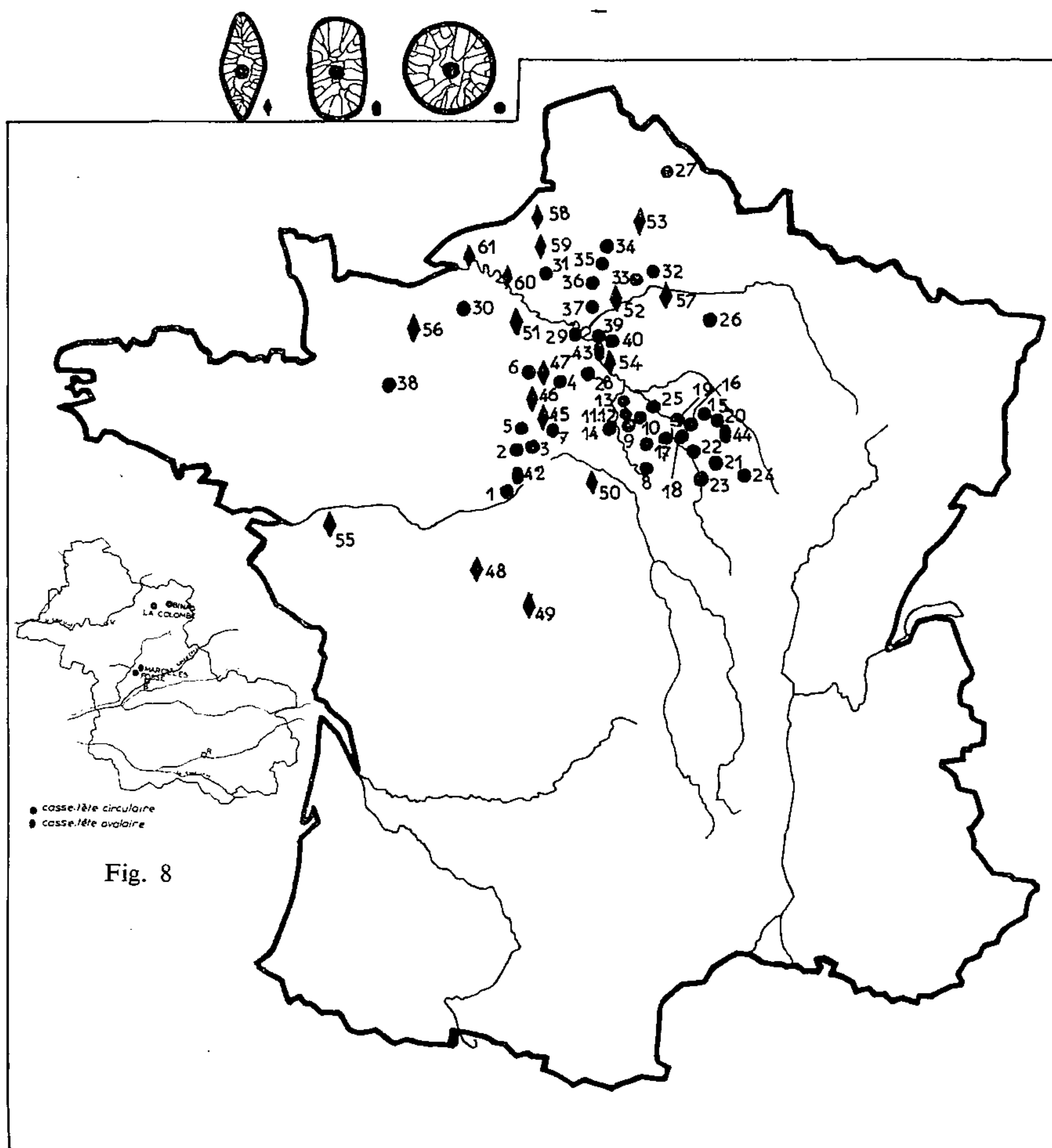


Fig. 8

Fig. 8. — Répartition des casse-tête taillés et perforés en silex. Département de L.-et-Ch.

Fig. 9. — Répartition des outils en silex taillés et perforés : **casse-tête discoïdes** : Loiret-Cher : 1 - Fossé ; 3 - Binas ; 2 - La Colombe. Eure-et-Loir : 4 - Auneau ; 5 - Châteaudun ; 6 - Louville-la-Chenard ; 7 - Pouprie. Loiret : 8 - Fontenay-sur-le-Loing ; 9 - Bagnaux-sur-le-Loing ; 10 - Ladon ; 11 - Girolles (Montabon) ; 12 - Girolles (Portes Rouges) ; 13 - Musée de Nemours ; 14 - Préfontaines. Yonne : 15 - Rigny-le-Ferran ; 16 - Cerisiers ; 17 - Cudot ; 18 - Malay-le-Grand ; 19 - Etigny (Sérilly) ; 20 - Sormery ; 21 - Vaumort ; 22 - Musée de Joigny ; 23 - Musée d'Auxerre ; 24 - Villiers-le-Haut ; 25 - Chéroy. Marne : 26 - Boujaucourt (Champlat) ; Nord : 27 - Le Quesnoy. Essonne : 28 - Méréville. Yvelines : 29 - Saint-Germain-en-Laye ; Eure : 30 - Saint-Quentin-des-Îles ; 31 - Hécourt. Oise : 32 - Braines-le-Comte ; 33 - Camp de Catenoy ; 34 - Chepoy ; 35 - Saint-Pierre-es-Champs ; 36 - Uilly-Saint-Georges ; 37 - Bords de l'Oise. Mayenne : 38 - Hardanges. Amont de Paris : (dragages de la Seine) : 39 - 40 - 41. **Casse-têtes ovales** : Loiret-Cher : 42 - Marolles. Essonne : 43 - Royallieu. Yonne : 44 - Sormery. **Pics-doubles** : Eure-et-Loir : 45 - Houville-la-Branche ; 46 - Jouy ; 47 - Maintenon. Indre-et-Loire : 48 - Le Grand-Pressigny. Indre : 49 - Levroux. Loiret : 50 - Vienne-en-Val. Eure : 51 - Guiseniers. Oise : 52 - Goincourt. Somme : 53 - Mesnil-en-Arrouaise. Seine : 54 - Neuilly. Maine-et-Loire : 55 - Saint-Christophe-la-Couperie. Calvados : 56 - Olendon. Aisne : 57 - Soissons. Seine-Maritime : 58 - Auquemesnil ; 59 - Londinières ; 60 - Le Petit-Quevilly ; 61 - Saint-Arnoult.

importante. Il pourrait en être de même pour Hécourt (Chambines) qui « présente une face presque recouverte de gangue » (?).

De nombreux pics-doubles sont en partie piquetés sur l'une des surfaces au moins : Jouy, Le Grand-Pressigny, par exemple.

D'autre part un certain nombre de casse-têtes et de pics doubles présentent sur leurs faces des traces de polissage, parfois très nettes comme à Poupry, parfois partiellement comme au Quesnoy et à Saint-Quentin-des-Iles. Ce polissage est très souvent noté à propos des pics doubles, mais il pourrait s'agir d'un poli d'usage ? : soupçon de polissage à Jouy, léger polissage à Auquemnil, Saint-Arnoult, Maintenon, Olendon. Neuilly est en partie poli et celui de Soissons et de Londinières le sont entièrement.

Il est particulièrement important de savoir si ces piquetages et polissages partiels et totaux sont antérieurs à la taille comme cela est le cas pour Binas car on retrouve l'observation faite pour les fameux poignards pressigniens à enlèvements en « pelures » : ils étaient polis avant d'être taillés. Le polissage ou le piquetage auraient permis aux enlèvements une longueur maximale assurant à coup sûr une bonne exécution de la pièce et une très bonne quand la retouche est entièrement couvrante et qu'il a alors totalement disparu.

LA PERFORATION

Les perforations, sans exception, sont biconiques, exécutées successivement à partir des deux faces, les deux cônes de forage se rejoignant par un léger bourrelet annulaire lisse et assez régulier.

Comment étaient pratiquées ces perforations ? Il semble que pour les roches autres que le silex les méthodes soient assez bien connues : parfois biconiques, souvent cylindriques, on les a exécutées avec des forets de silex (4) (que l'on a retrouvés cassés dans des perles par exemple) ou avec des mèches creuses avec abrasif (on a retrouvé des carottes obtenues par ce procédé, l'abrasif ayant laissé des traces sous forme de sillons).

Qu'en est-il pour le silex ? (roche plus dure). Dès 1889, E. Moreau avait signalé que l'orifice du casse-tête d'Hardanges était visiblement foré. En 1909 L. Coutil remarquait le piquetage dans une perforation. Mais ils supposèrent qu'on avait utilisé au départ des cavités naturelles du silex. Par la suite, ces assertions furent souvent reprises et on signale même des orifices purements naturels (Champlat, Fontenay-sur-le-Loing, Rigny-le-Ferran, Louville-la-Chenard, etc.).

Les observations que nous avons faites sur les perforations des casse-têtes du Loir-et-Cher montrent qu'il n'y a aucune trace de cortex ; il est donc impossible d'affirmer qu'il y avait trou naturel préalable, profond ou non. Quant aux zones corticales résiduelles à la périphérie de ces perforations, elles ne sont pas davantage une preuve du caractère naturel de la perforation, étant à l'extérieur.

Nos observations recourent d'ailleurs celles faites récemment dans la Région Centre et le Maine-et-Loire par M. Gruet, M. Gratier, A. Nouel, G. Cordier. Les perforations sont piquetées sur toutes leurs surfaces.

Enfin, l'exemplaire de Marolles, montre que la perforation a été réalisée directement à partir des deux faces avec piquetage puis forage ayant arasé ce piquetage. Le travail étant juste débuté, on peut constater l'absence de cavités préalables. Il serait bon de reprendre les pièces connues pour vérifier l'existence de cortex dans les orifices.

Avec quels outils étaient effectuées ces opérations ? Il faudrait indiscutablement avoir recours à l'expérimentation tendant à réaliser les mêmes stigmates. On peut néanmoins rappeler les observations de J. Lhote à propos d'un atelier de fabrication de perles en quartz : le piquetage était probablement réalisé à l'aide d'outils en silex voisins du burin, et le forage par des perçoirs à bords abattus parallèles.

En ce qui concerne Marolles, le piquetage alternait avec le forage. Le foret était sans doute sub-cylindrique et son extrémité régulièrement convexe (bois dur ?). Pour obtenir un orifice conique, les diamètres utilisés devaient être de plus en plus petit, d'où le bourrelet de jonction.

C. Sestier a taillé récemment un casse-tête sur le modèle de ceux publiés (à partir d'un bloc à trou naturel) .

Il a pu faire un certain nombre de remarques :

— les bons silex à trous naturels sont très rares.

— le trou n'est jamais biconique ; il serait donc nécessaire d'intervenir sur cet orifice naturel, ce qui aurait toutes les chances de provoquer la cassure de la pièce.

— il lui a fallu moins d'une heure pour obtenir une taille aussi belle que celles décrites.

— à son avis, la perforation, travail le plus long et le plus délicat, devait être effectuée préalablement à la taille, un « bon ouvrier du silex » ayant semble-t-il peu de risques de briser celle-ci lors de la taille. Ceci rejoint nos observations : les perforations des outils de Fossé et de Binas sont antérieures à la taille.

Pour terminer, de nombreux auteurs s'accordent à constater que les perforations sont à la fois décentrées et désaxées. Si le trou était au départ naturel, on peut s'étonner que l'ouvrier n'ait pas cherché, ce qui est assez facile, à régulariser la pièce jusqu'à ce qu'il devienne central. N'est-ce pas délibéré ?

Le désaxage n'est pas moins surprenant ? L'ouvrier avait tout intérêt, à rechercher à forer sur la deuxième face le plus possible en face du premier trou. Les ouvriers qui forent la pierre à l'heure actuelle savent que le deuxième trou est toujours plus facile à exécuter, s'il est bien en face du premier pour deux raisons : le matériau offre moins de résistance et on ne risque pas de casser le foret, ou la pierre. Enfin, sur les haches en roches dures, les trous sont rarement signalés comme désaxés.

Il se pourrait qu'on l'ait voulu. Le manche aurait alors un angle inférieur à 90° par rapport au plan de la pièce, ce qui d'ailleurs donne un meilleur angle d'attaque à l'outil (si outil il y a) : c'est le cas des pioches, houes, herminettes, etc.

N'y aurait-il pas là un rapprochement à faire avec les stigmates observés sur le tranchant des casse-tête de Fossé et de Binas, dont nous avons pu noter qu'ils avaient la même disposition sur les deux ; on peut d'ailleurs les observer sur les casse-tête de Saint-Germain-en-Laye (dessin R. Joffroy) nous semble-t-il.

Là encore, il est probable que l'expérimentation et le réexamen d'un certain nombre de ces objets, si rares, pourraient lever un voile permettant d'envisager une détermination plus scientifique (et peut-être moins romantique que celle du casse-tête de nos grand-pères).

DATATION

G. Bailloud signale que le seul casse-tête provenant d'un site datable est celui du Camp de Catenoy dont « l'occupation paraît se rapporter entièrement au Chasséen ». Il note d'ailleurs que leur répartition semble coïncider » assez exactement avec celle du Chasséen septentrional ».

RÉSUMÉ

Le casse-tête taillé et perforé de Binas (Loir-et-Cher), trouvé par M. le Chanoine Hémonée en 1917 dans une vigne n'avait jamais été publié. Son étude comparative avec les casse-tête de Fossé et de Marolles (Loir-et-Cher), permet de cerner davantage le mode de fabrication et de supposer une utilisation :

— au contraire des autres outils, armes et parures perforés, les matériaux sont strictement d'origine locale,

— on a utilisé exclusivement des matériaux en plaquette (silex et meulière),

— la perforation est préalable à la taille ; toujours biconique elle a été obtenue par piquetages et forages alternés. Aucune trace de cortex à l'intérieur ne peut prouver l'utilisation de cavités corticales.

— les faces ont été largement, sinon complètement piquetées avant la taille pour les casse-tête circulaires. De nombreux exemples parmi les autres casse-tête circulaires et les pics doubles pourraient faire penser que cette technique était largement utilisée.

— Enfin, le décentrage et le désaxage des perforations, rapprochés des traces de lustrage et d'utilisation localisée des tranchants peuvent faire émettre l'hypothèse d'emploi de l'objet avec un manche.

Il serait nécessaire de reprendre l'étude approfondie des quelques 61 objets en silex taillés et perforés français.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont à toutes les personnes dont les noms suivent, qui nous ont permis d'étudier les casse-têtes du Loir-et-Cher dans les meilleures conditions. Qu'ils soient assurés de notre gratitude :

M. le Chanoine Hémonée, à Blois, qui a remis sa collection au Musée de Vendôme.

M. le Chanoine Gaulandeau, Conservateur du Musée de Vendôme, qui nous a permis de réaliser cette étude.

M. Guiard, Gardien du Musée de Vendôme.

M. Jeulin, Bibliothécaire de la Société archéologique du Vendomois.

Mme Tissier de Mallerais, Conservateur du Château et des Musées de Blois, qui nous a autorisé à étudier le casse-tête de Fossé.

M. Martin-Daménil, Directeur des Archives départementales de Loir-et-Cher.

M. Doustin, Délégué départemental des Antiquités Préhistoriques, qui a perçu l'intérêt du casse-tête de La Colombe et nous a transmis les renseignements.

M. Lorain, Géologue au Laboratoire régional de l'Équipement qui a effectué les déterminations pétrographiques, les examens à la binoculaire, et les photos.

M. Sestier Claude, qui a réalisé expérimentalement un casse-tête en silex, nous permettant de confirmer nos observations.

M. le Dr Allain, Directeur régional des Antiquités préhistoriques, pour son aide de tous les instants, et ses judicieuses corrections.

BIBLIOGRAPHIE

ALLAIN (J.). Informations Archéologiques. Département du Loiret. Gallia Préhistoire, t. 15, 1972, fasc. 2, p. 358.

ARNETTE (S.). Un disque perforé néolithique. Revue Objets et Mondes, 1963, t. III, fasc. 2, pp. 115 à 128.

BAILLOUD (G.). Le Néolithique dans le Bassin parisien. II^e suppl. à Gallia Préhistoire. C.N.R.S. 1964, p. 85.

BOURLON (E.). Les casse-têtes de l'Orléanais. Revue préhistorique 1911, pp. 81 à 86.

CORDIER (G.). Instruments perforés de l'Eure-et-Loir. R.A.C. 1971, t. X, fasc. 1-2, pp. 119 à 141.

COUTIL (L.). Casse-tête en silex trouvé à Saint-Quentin-les-Iles par Bernay (Eure). Bull. S.P.F. 1909, t. VI, pp. 435-436 et 443-444.

DECHELETTE (J.). Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. T. 1, p. 521, fig. 186, Paris, Picard, 1924.

DESMAISONS (H.). Moitié de disque en silex à perforation biconique. Bull. S.P.F. 1939, t. XXXVI, fasc. 6, p. 279, (présentations-communications). Moitié de casse-tête en silex en forme de disque. Bull. S.P.F. 1942, t. XXXIX, fasc. 7-8-9, p. 189 (Présentations-communications).

FLORANCE (E.C.). Les pierres de jet ou de fronde. L'homme préhistorique, 1909, pp. 38 à 52. Les disques perforés et leur destination comme arme de jet. Congrès préhistorique de France, Session de Tours, 1910, pp. 473 à 476. L'époque campignienne et les deux stations campgniennes d'Averdon et de Maves-Pontijou en Loir-et-Cher. Bull. S.P.F. 1919, t. XVI, pp. 1 à 11. L'archéologie préhistorique, protohistorique et gallo-romaine, t. 2, Bull. Soc. Hist. Nat. Anthr. L.-et-Ch., n° 17, 1923.

FREON (P.). Un moulage de casse-tête discoïde B.S.P.F. 1950, XLVII, fasc. 3-4, p. 97 (correspond.).

GRATIER (M.). Un double pic perforé en silex du Grand-Pressigny à Levroux (Indre). R.A.C. 1972, Actes du Colloque d'Argenton sur l'Archéologie de la Vallée de la Creuse. Numéro spécial.

GRUET (M.) et CORDIER (G.). Instruments perforés du Maine-et-Loire. Bull. S.P.F. 1961, t. LVIII, fasc. 11-12, pp. 697 à 712.

HURE (A.). Le Sénonais préhistorique. 1921, Sens, Duchemin et Mondon, p. 459.

JOFFROY (R.). Disque perforé trouvé à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). Bull. S.P.F. 1970, t. 67, C.R.S.M. n° 5, pp. 150 à 153.

LHOTE (J.). Un atelier néolithique de percement de pierres dures pour confection de perles à Gangaber A.O.F. Bull. S.P.F. 1942, t. XXXIX, fasc. 7-8-9, pp. 190 à 193, (Prés. comm.).

MOREAU (E.). Disque de silex perforé trouvé à Hardanges (Mayenne), 1889, Bull. hist. et arch. de la Mayenne, pp. 210 à 213.

MORTILLET (G. de). Le Préhistorique. Bibliothèque des Sciences contemporaines, 1885, Paris, Reinwald, pp. 548 à 551, fig. n° 499 (2^e édition).

MORTILLET (G. et A. de). Musée préhistorique, 1903, Paris, Reinwald, 2^e édition, fig. n° 615.

NOUEL (Ab. A.). La station préhistorique de Préfontaines (Loiret). Bull. S.P.F., 1940, t. XXXVII, fasc. 3, pp. 56 à 69. Contribution à la préhistoire du Gâtinais. Bull. S.P.F. 1945, t. XXXXII, fasc. 4-5-6, pp. 100 à 102. A propos des casse-têtes. Bull. S.P.F. 1950, t. XLVII, fasc. 9-10, pp. 391. Où en est l'archéologie antique dans le département d'Eure-et-Loir ? (Partie Sud). Bull. des Soc. Arch. d'E.-et-L. ; Chroniques 2, 110^e année, 1^{er} tr. 1960. Promenades à travers les millénaires de notre Préhistoire, (Beauce, Forêt d'Orléans, Gâtinais, Val de Loire, Sologne). Orléans, 1959. Collections préhistoriques concernant la Beauce. Bull. Soc. Dunoise, 1956-57, t. XVIII, n° 269, pp. 17 à 39. Manuel de préhistoire pour le sud du Bassin parisien, (Beauce, Sologne, Val de Loire, Gâtinais), Orléans, Masselot, 1966. Contribution à l'étude de la Géographie préhistorique. Inventaire des découvertes préhistoriques de 1963 à 1968, Gien 1969. Id^e, Répertoire illustré des nouvelles découvertes préhistoriques de 1969 à 1970, dans les dép. du Loiret, Loir-et-Cher, Eure-et-Loir, Seine-et-Marne, Essonne (partie sud), Gien 1971. La Civilisation néolithique (Beauce, Loire moyenne, Gâtinais), Orléans 1961.

NOUGIER (L. R.) et CHEVILLON (A.). Deux casse-têtes circulaires à trou central du Gâtinais. Bull. S.P.F. 1933, t. XXX, fasc. 7-8, pp. 511-512.

NOUGIER (L. R.). Les civilisations campgniennes en Europe occidentale 1950, Toulouse, Privat, pp. 268 à 273. La répartition géographique des casse-têtes discoïdes. Bull. S.P.F. 1949, t. XXXXVI, fasc. 11-12, pp. 428 à 431.

OCTOBON (Ct. E.). Sur la banalité relative de l'utilisation des trous naturels. Bull. S.P.F. 1935, t. XXXII, fasc. 2, p. 117 (Prés. Comm.).

PATTE (Pr. E.). Masse perforée du Grand-Pressigny, pics avec traces d'usage. Trav. Inst. Géol. Anthr. Préh. Fac. Sc. Poitiers 1962, pp. 167.

POUPEE (H.). Le Musée Historique d'Orléans et la coll. Foucher. Bull. S.P.F. 1941, t. XXXVIII, fasc. 11-12, pp. 215-216 (Musées et coll. de Province).

RENAULT (G.). Musée. Bull. Soc. Archéologique du Vendomois, 1903, 3^e tr., pp. 126-127. Congrès préhistorique de France, 4^e session, Chambéry 1908.

RICHARD (G.). Un pic double à perforation naturelle incomplète trouvé à Vienne-en-Val (Loiret). Mélanges à la Mémoire de l'abbé Nouel. Gien, 1972.

(1) Tout ceci avait d'ailleurs provoqué des erreurs de répartition que A. Nouel a rectifiées en 1950.

(2) Comparaisons effectuées en laboratoire par J.-M. Lorain avec une plaquette de meulière provenant de la Vallée de la Loire.

(3) Bien qu'au C.P.F. de 1908 il l'indique sur Averdon !

(4) A. Glory, J. Lhote.

Le Château de MONTTOIRE

Histoire et architecture

par M. André MICHEL

Le château de Montoire a sombré dans l'oubli depuis son démantèlement survenu en 1594. Personne ne s'est intéressé à ses ruines, certes moins majestueuses que celles de Lavardin, mais dont l'intérêt est très réel. On retrouve cet abandon partout puisque aucun historien n'a publié d'études sur ce château ; il y eut bien quelques visites d'érudits, mais elles restèrent sans suite. Cette absence d'intérêt pour Montoire est due à la présence du château de Lavardin qui a eu toutes les faveurs des historiens, notamment de Monsieur de Salies qui publia un nombre important d'études dans des bulletins de la Société archéologique du Vendomois.

1) *Avant la construction du château*

Avant de parler du château, nous allons remonter jusqu'à Clovis qui fut le propriétaire du territoire de « Montoire », mais cette terre ne portait pas encore ce nom puisqu'on ne trouve aucune trace de Montoire avant le X^e siècle.

A la mort de Clovis, le domaine de « Montoire » échut à Childebert qui, vers la fin de 524, vint s'établir à Matval (c'est-à-dire Bonneveau) avec la reine Ultrogothæ. La région avait été relevée des ruines causées par l'invasion des Saxons, les fermes avaient été reconstruites et les terres remises en cultures.

A la mort de Childebert, en 558, le territoire de « Montoire » passa successivement entre les mains de Clotaire I^{er} son frère, de Chilpéric, le fils du précédent, et de Clotaire II, le fils de ce dernier. Pendant cette période, de 558 à 613, ce ne fut que meurtres et guerres fratricides. L'évêque du Mans Bertrand essaya de réparer les maux et Clotaire II lui donna les terres de la forêt de Gastines, près du Loir et « Montoire » fut compris dans ces libéralités. A cette époque, la forêt de Gastines était beaucoup plus étendue que de nos jours, peu de défrichements ayant été effectués.

A partir de ce moment, les évêques du Mans agirent comme maîtres de la région. Mais nous étions dans une marche indivise qui n'appartenait ni à Chartres, ni au Mans, ni à Tours, alors le roi trancha la difficulté en annexant Montoire au comté de Vendôme, mais appartenant toujours au diocèse du Mans.

Sous le règne de Charlemagne commença le défrichement de la forêt de Gastines. A cette époque, le diocèse du Mans était gouverné par un prélat nommé Aldric qui rendit d'énormes services en créant ou en rétablissant 152 exploitations rurales. La prospérité s'installait dans la région. Mais quelque temps après la mort d'Aldric, en 856, les Normands envahirent le pays et détruisirent tout sur leur passage. Alors Thibault, dit le Tricheur, Comte de Blois, de Tours et de Chartres, assura au début du X^e siècle la défense des pays de la Loire contre les Normands. Il eut la reconnaissance du peuple et se fit donner la suzeraineté sur des territoires comprenant aujourd'hui l'Indre-et-Loire, le Loir-et-Cher, l'Eure-et-Loir et une partie de la Seine-et-Oise. Thibault le Tricheur était le suzerain de Vendôme, mais cette dernière devint indépendante comme Beaugency et fut très souvent en guerre avec Blois. Vendôme et Beaugency étaient issus du partage d'un seul fief et, selon M. de Pétigny, on plaça ces territoires sous le commandement supérieur d'un missi-dominicus qui fit établir, au début du X^e siècle, certainement pour intercepter les communications, une ligne défensive appuyée sur les places fortes de Beaugency, Oucques, Vendôme, Lavardin, Montoire, Trôo et La Chartre. Durant cette période, les Normands traversèrent le Vendomois pour regagner le Cotentin et essuyèrent une défaite à Matval.

La garde de Montoire fut donnée, en 955, à Bouchard Ratepilate, dit Chauve-Souris, premier seigneur de Vendôme. Le fils de Bouchard Ratepilate, nommé Bouchard et surnommé Le Vénérable ou Le Vieux, devint comte de Vendôme et seigneur de Montoire en 960.

2) *La construction du château*

Bouchard le Vénérable ordonna à des terrassiers d'entourer d'une enceinte de bois les 45 ares que couvre le château actuel et où devait se dresser un donjon de bois entouré de plesses. Les terrassiers durent aller chercher des troncs dans la forêt de Gastines toute proche.

Le château de Montoire occupe un mamelon isolé qui se détache en saillie sur la ligne des collines dont la vallée du Loir est bordée, et au pied duquel cette rivière coule du côté nord. Au midi et à l'ouest, un ravin profond et de larges fossés en défendent l'accès. Les flancs de ce mamelon sont très escarpés. Au pied de cette petite montagne, côté nord, jaillissait une fontaine ; elle donnait naissance à un petit ruisseau qui se jetait dans le Loir après un cours d'une centaine de pas.

La percée actuelle pour la route de Tours n'existait pas, ni les caves situées en face du château, au midi ; ces modifications sont postérieures à la construction du château. On accédait alors à Montoire par un chemin situé sur le

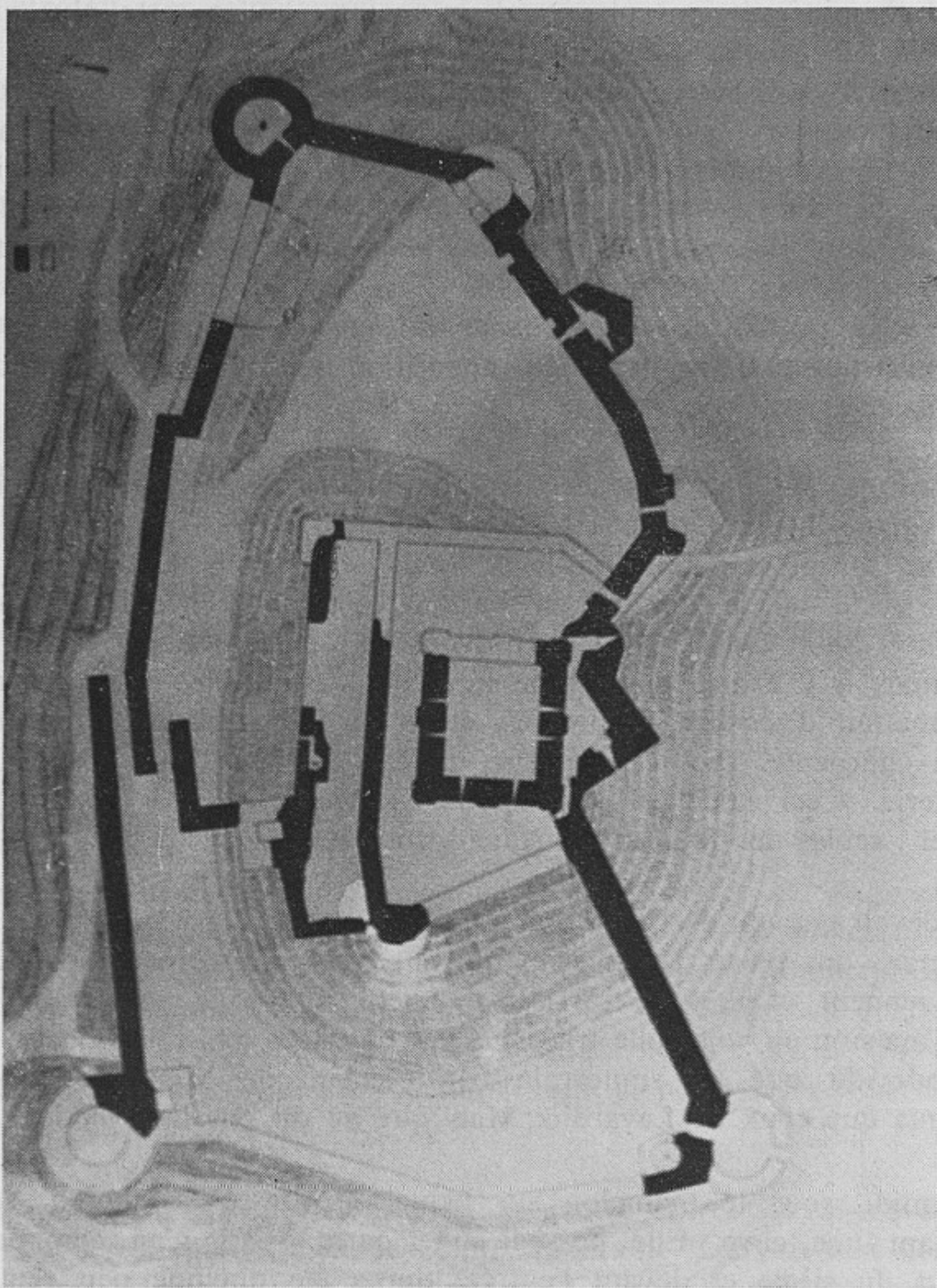
plateau entre Montoire et Lavardin qui descendait ensuite vers le Loir à mi-distance de ces deux villages. On trouve l'existence de cette voie sur les cartes établies par Cassini. Un chemin en partait certainement et devait traverser le plateau situé au midi et arriver au pont-levis du château.

Dans ce château rudimentaire était placé un homme qui était chargé de l'entretien des bois et se trouvait à la tête d'une petite garnison. Cet homme portait le titre de Secretarius ou de Forestarius.

En 1007, Renaud, évêque de Paris, devint comte de Vendôme et troisième seigneur de Montoire ; il ordonna le défrichement de la forêt de Gastines. A cette époque, le forestier qui avait la garde du château s'appelait Nihard. Il y en avait eu d'autres avant lui, mais c'est le premier dont nous connaissons le nom. Nihard n'approuva pas Renaud qui faisait abattre les beaux arbres de la forêt, mais il ne put rien faire. Adèle, la nièce de Renaud et l'épouse d'Odon de Nevers hérita des titres de comte de Vendôme et seigneur de Montoire, mais son père Foulques Nerra voulut qu'elle abandonne les terres de Vendôme à son fils Bouchard ; ce dernier étant peu expérimenté, Nihard en profita. Il se plaignit des travaux de défrichement ordonnés par l'évêque Renaud, invoquant le fait que son rôle de forestier de la forêt de Gastines était réduit. Bouchard prit alors les armes pour chasser les nouveaux colonisateurs, mais ces pauvres cultivateurs, révoltés, s'armèrent et repoussèrent les hommes du comte de Vendôme. Nihard, le perfide, resta en dehors de tout cela et ne chercha, à aucun moment, à venir en aide au comte Bouchard. Ce dernier appela Foulques Nerra et tout rentra dans l'ordre, mais ce fut une période de troubles et d'anarchie. Au début du XI^e siècle, des liens féodaux attachèrent le Vendomois à l'Anjou et Nihard se fit reconnaître comme baron de Montoire, le comte d'Anjou ne lui résista pas car il avait trop besoin de lui. Nihard voulut alors se fortifier dans son castel car il voulait se mettre à l'abri de toute attaque possible. Il fit certainement (entre 1030 et 1050) renforcer le donjon de bois qui fut remplacé à la fin du XI^e siècle par celui dont nous pouvons apercevoir les ruines.

Cet édifice possède une base rectangulaire de 10,40 m de longueur sur 8,50 m de largeur. Les murs ont une épaisseur de 1,40 m et sont renforcés par des contreforts qui se trouvaient certainement sur les quatre faces : un au milieu et un à chaque angle. Ces contreforts sont peu saillants et ont une épaisseur de 40 cm et une largeur de 80 cm. Les murs sont construits en moellons noyés dans le mortier avec un revêtement de pierres appareillées de tailles différentes, posées de façon assez simple et reliées par des joints d'inégale grosseur.

Il semblerait que le donjon ait eu trois étages. Malheureusement il ne reste que trois faces et celle qui a disparu, située à l'est, était certainement la plus importante car elle devait comporter l'entrée qui se faisait probablement au niveau du premier étage. Je viens de dire qu'il y avait trois étages, c'est ce qui apparaît en observant les ruines. On trouve d'abord un rez-de-chaussée dont nous ne voyons qu'une partie puisqu'envahi par les éboulis



Plan restitué du château de Montoire
d'après M. Tealdi, architecte

et qui ne comportait aucune ouverture ; puis un premier étage percé de huit ouvertures rectangulaires de 1,60 m de hauteur sur 0,40 m de large se rétrécissant pour ne laisser apparaître de l'extérieur qu'une petite fente. Sur les faces nord et sud ces ouvertures sont situées à 1,40 m des angles et distantes de 4,50 m et sur les faces ouest et est à 3 m des angles. Actuellement, il ne reste que quatre de ces ouvertures : les deux de la face ouest, une sur la face sud (l'autre se trouve dans le trou béant), une sur la face nord et on peut voir le début de la deuxième. Enfin, nous trouvons le deuxième étage qui était la demeure du seigneur. Sur la face nord subsistent les restes d'une cheminée de plus de deux mètres de largeur. De chaque côté

de cette cheminée étaient placées deux fenêtres, il ne reste plus que celles situées sur sa gauche. Celle placée le plus près de la cheminée est une fenêtre carrée divisée en deux par une colonne romane, seul ornement dans l'architecture massive du donjon. Toutes ces ouvertures sont situées au nord, face donnant sur la ville et qui, en principe, ne devrait jamais être attaquée. Sur la face ouest se trouve une ouverture un peu plus haute que les autres et enfin sur la face sud un renforcement allant jusqu'au sommet du donjon, servant peut-être d'accès à la plate-forme du donjon. Cette dernière était pourvue de créneaux et de merlons, il ne pouvait y avoir de mâchicoulis puisqu'ils ne firent leur apparition que pendant la seconde moitié du XII^e siècle.

Je vous ai dit que l'on accédait au donjon certainement au niveau du premier étage. Mais il reste à trouver comment ? Nous pouvons penser que l'accès se faisait par un pont-levis, mais comparons à d'autres châteaux du XI^e siècle où le donjon est barlong comme à Montoire, c'est-à-dire Langeais et Saint-Calais. Nous retrouvons les contreforts placés de la même façon, mais il y avait, flanquée le long de la muraille, une tour d'escalier qui permettait d'accéder au premier étage. A Langeais, cette tour d'escalier était en charpente, facile à détruire en cas de siège, et à Saint-Calais en maçonnerie. Ceci laisserait supposer qu'à Montoire il y avait cette tour d'escalier ; seules des fouilles pourraient nous renseigner.

On devait pouvoir sortir du donjon en cas de siège grâce à des souterrains. Ces derniers ont existé. Des pierres qui ont servi à la construction du donjon en proviennent et il y a très certainement une salle souterraine sous le donjon, mais on en voit nulle trace sur des ouvrages d'histoire locale. De plus, la légende dit que les souterrains du château de Montoire étaient plus importants que ceux de Lavardin. Mais que ne dit pas la légende ?

Au midi, sous le mamelon sur lequel se dresse le donjon, se trouve maintenant une cave. Elle possède une porte, mais n'en comportait pas au début du siècle et devant l'entrée, qui a été quelque peu retaillée, un puits avait été creusé malheureusement comblé aujourd'hui. Cette « cave » était très certainement une salle de garde. Elle était bien dissimulée et depuis, les flancs du mamelon ont été un peu retouchés, de façon à en rendre l'entrée plus accessible. L'intérieur de cette salle de garde peut se diviser en trois parties : une salle assez vaste avec une cheminée taillée dans le roc, une arrière-salle et enfin un couloir partant de la première salle et en étant séparé par un mur d'une dizaine de centimètres d'épaisseur. En suivant ce couloir, on arrive à un orifice situé à une soixantaine de centimètres au-dessus du sol et obstrué par des pierres. La curiosité nous a poussé à enlever ces pierres et nous avons débouché dans un couloir qui monte légèrement et où la station debout est permise. En avançant pendant une dizaine de mètres, nous trouvons sur la gauche un renforcement circulaire qui devait servir d'assommoir : un homme seul pouvait empêcher toute progression. Nous arrivons ensuite dans un boyau de section carrée d'environ 1,20 m de côté ; on peut y voir très nettement les traces des coups de pic et ce

travail a été fait très minutieusement Ce boyau est obstrué par de la terre, apportée du terrain situé en face de la salle de garde et n'atteignant pas le sommet du boyau en raison de son tassement. Cette terre aurait été placée lors du démantèlement du château de façon à empêcher quiconque de pénétrer dans le donjon. En dégageant un peu de terre et en rampant sur un mètre environ, on peut apercevoir une petite salle d'apparence circulaire d'où semblent partir deux souterrains et il se peut que l'on puisse s'y tenir debout. Un souterrain se dirige très nettement vers le donjon d'où nous ne sommes plus très loin et un autre prendrait la direction de l'est parallèlement à la muraille.

En suivant le fossé situé au midi, nous pouvons voir une petite tranchée dont la présence semble insolite puisque creusée à mi-pente. A l'extrémité, côté donjon, nous trouvons deux murs de pierres distants de 1,35 m qui ont été dégagés partiellement atteignant une hauteur de 1,35 m. Le couloir ainsi créé se dirige vers le souterrain dont je vous ai parlé. Il devait continuer vers l'est, mais les pierres ont dû être prises pour la construction de maisons après le démantèlement. Sur ces deux murs devaient être posés des rondins de bois recouverts de terre.

On fit entourer le donjon d'une enceinte de murailles, mais détruite comme nous le verrons plus tard.

Nihard avait droit de haute, moyenne et basse justice et, jusqu'en 1070, elle fut rendue dans la cour du château, c'est-à-dire à l'intérieur de la deuxième enceinte. L'exécution de la sentence avait lieu sur un terrain situé au sud-ouest du château. Ce lieu est appelé « Le Gibet » ; à côté nous trouvons deux terrains portant successivement les noms : « Les Charniers » et « Le Clos du Pendu ». Il est indéniable que la potence se trouvait à cet endroit.

Vers le milieu du XI^e siècle, il y eut la guerre entre Gervais, évêque du Mans, et Herbert Eveille Chien, le comte du Maine. Gervais alla demander aide à Geoffroy Martel, comte de Vendôme. Ce dernier accepta, mais signa un traité avec Herbert, rendant furieux Gervais qui envahit le Bas-Vendomois. Nihard ne prit pas position, mais il dit à Geoffroy Martel que s'il donnait Montoire, il s'y opposerait. Gervais eut vent de l'affaire et lui proposa des territoires. Alors Geoffroy Martel offrit le territoire de Montoire à Gervais pensant que Nihard s'y opposerait, mais il n'en fut rien, Nihard accepta, passant ainsi sous la suzeraineté de Gervais. Par la suite, Geoffroy Martel récupéra Montoire et Nihard rendit foy et hommage au comte de Vendôme. Mais Nihard trahissait une nouvelle fois le comte de Vendôme en n'intervenant pas lors des incursions des Manceaux dans le Vendomois qui pouvaient se rendre ainsi jusqu'à Vendôme et Geoffroy Martel dut s'abaisser à demander l'appui de Nihard ; naturellement il dut y mettre le prix en lui donnant des terres.

Nihard habita le donjon du château de Montoire et dut y mourir en 1060.

Au XI^e siècle, la ville de Montoire s'étendait jusqu'au Loir, mais le développement avait été très rapide et il fallait songer à jeter un pont sur le Loir afin de permettre à la ville de s'étendre. En 1096, le pape Urbain serait venu au château de Montoire rencontrer Hamelin de Langeais.

Au XII^e siècle, Foulques l'Oison, comte de Vendôme, reconnut la suzeraineté des comtes d'Anjou. L'un d'eux, Henri Plantagenêt, devint roi d'Angleterre. Montoire était au pouvoir de l'étranger et la bannière anglaise flottait sur le donjon de Montoire. En 1188, Philippe-Auguste, avec son armée, vint s'établir à Montoire. Bouchard de Vendôme ne résista pas à son roi venant faire le siège de Trôo où s'était retranché Richard Cœur de Lion. Ainsi le drapeau royal flotta sur le donjon de Montoire. Le siège de Trôo n'ayant pas réussi et le roi étant parti, Richard Cœur de Lion s'empara de Montoire et la bannière anglaise flotta à nouveau sur le donjon. En 1189, Richard Cœur de Lion se retira au Mans et de ce fait le roi de France reconquit Montoire. Mais en 1189, Henri II d'Angleterre mourut et toutes les places reconquises furent rendues à leur dernier maître : Montoire redevenait anglais.

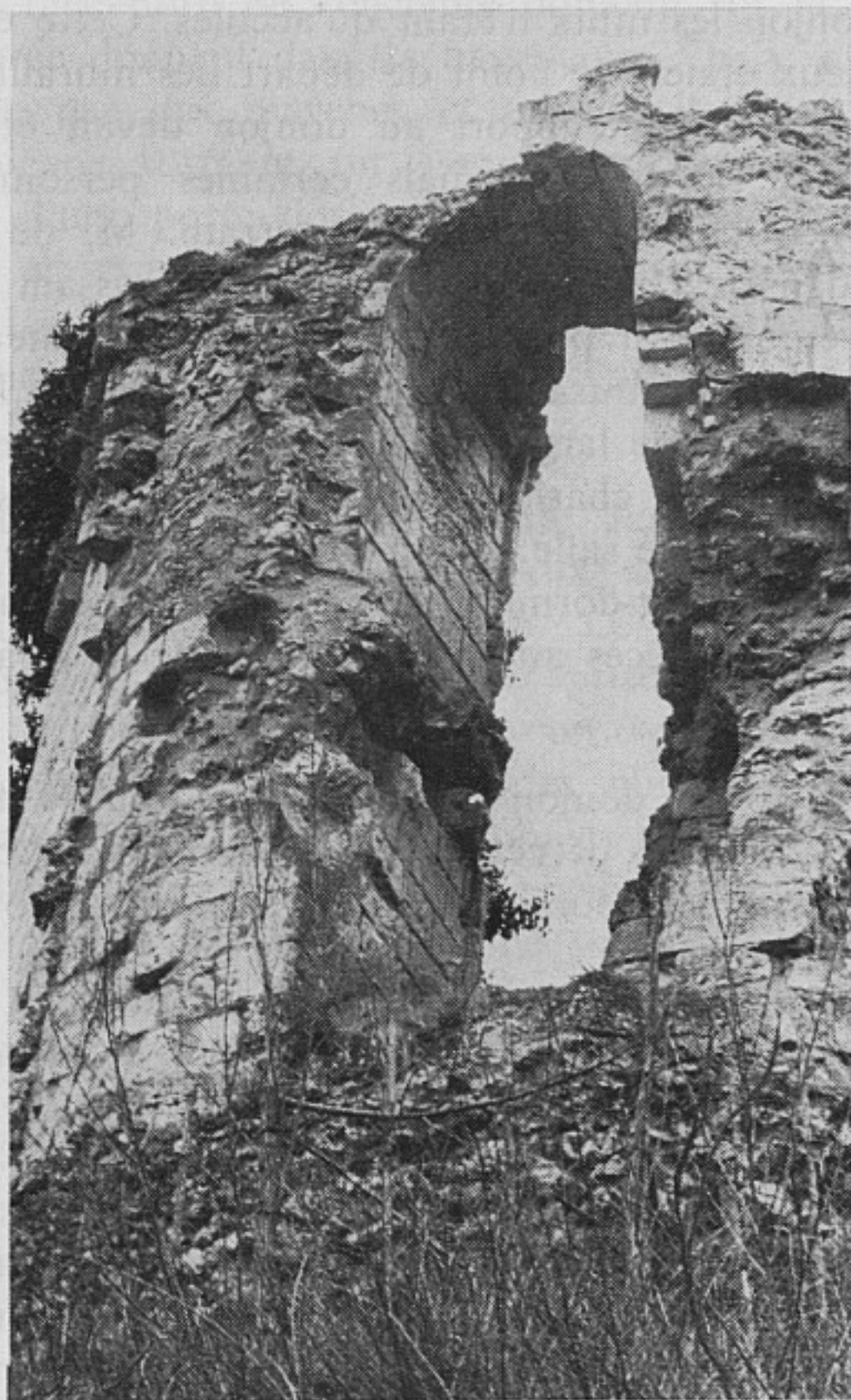
A cause de ce va-et-vient, peu de travaux furent effectués au château au cours du XII^e siècle ; on dut se contenter d'entretenir ce qui avait été construit.

En 1202, Jean sans Terre s'empara de la couronne d'Angleterre au préjudice de son neveu qu'il fit d'ailleurs poignarder. Jean sans Terre fut déclaré félon et ainsi Montoire fut libéré du serment de fidélité au comte d'Anjou. Le seigneur de Montoire ne reconnaissait plus que le roi de France.

3) *La reconstruction du château*

En 1315, Jean V, comte de Vendôme, sépara le comté de Vendôme en deux parties et créa le Haut-Vendomois et le Bas-Vendomois dont la capitale serait Montoire. Cette dernière devint alors une place importante qui s'étendait maintenant sur la rive droite du Loir. Elle avait son lieutenant particulier, ses avocats, ses officiers de la Maîtrise des Eaux-et-Forêts, un président et des officiers de Grenier à sel. Elle était aussi haute cour de justice. Jean V commença alors la reconstruction du château. Il ne garda que le donjon du XI^e siècle et fit reconstruire la seconde enceinte qui est une longue et haute muraille collée au rocher et terminée aux deux extrémités par une énorme tour à laquelle venait aboutir un mur allant jusqu'au Loir renfermant ainsi la ville primitive. Montoire s'était développé alors que d'autres lieux comme Artins connus depuis les Gaulois avaient périclité. Ceci est dû essentiellement au fait que Montoire pouvait être défendu facilement et que les gens y trouvaient refuge. Les murs enserrant la ville étaient percés de deux portes : une sur la route des Réclusages vers Lavardin et l'autre sur la route menant à Couture.

Jean V entoura, sur la face nord, le donjon d'une chemise et plaça une tour circulaire pleine dans l'angle ouest de cette muraille. Devant cette



L'entrée du château (vue de l'extérieur)

dernière et juste sur la face nord, il fit construire une deuxième chemise afin d'avoir une terrasse d'environ 2,50 m de large. On y accédait par un très bel escalier dont il ne reste que sept ou huit marches malheureusement enfouies sous de la terre. L'entrée a une largeur de 69 cm ; à gauche se trouve une niche et à droite l'escalier. De cette terrasse, on devait avoir une vue magnifique sur la ville et une autre, moins gaie, sur « Le Gibet ». Il semblerait qu'il n'y ait pas eu de passage pour aller de cette terrasse dans la cour intérieure du donjon. Dans l'angle situé à l'est se trouvent les restes du four seigneurial. Il subsiste à peu près la moitié de la partie voûtée de ce dernier qui a 1,90 m de diamètre et on peut voir aussi le côté gauche de l'ouverture. Malheureusement, tout son revêtement en terre cuite a disparu, mais à sa base se trouvent des éboulis dans lesquels j'ai retrouvé 16 morceaux de briques réfractaires de 1,5 cm d'épaisseur. Il doit certainement en rester d'autres. Les murs de cette chemise ont une épaisseur de 80 cm.

La seconde enceinte que fit reconstruire Jean V le fut sur l'emplacement des anciennes. D'ailleurs on peut remarquer que sa construction est posté-

rieure à celle du donjon les murs n'étant qu'accolés. Cette enceinte possédait quatre tours dont deux étaient le point de départ des murailles de la ville. La tour placée au sud-ouest par rapport au donjon devait être l'entrée de la basse-cour. Cette tour a disparu, mais certaines personnes affirment en avoir trouvé les fondations en nettoyant le terrain. M. de Saint-Venant dit que l'on pénétrait dans le château de Montoire en passant sur un pont jeté sur le fossé, cela semble vrai puisque l'on venait du plateau situé en face. D'ailleurs, il reste dans la muraille, à l'emplacement de la dite tour, une entrée cavalière de 1,52 m de large sur 2,80 m de haut : un cavalier pouvait passer et peut-être aussi les chariots qui étaient peu larges à cette époque. De plus, il devait y avoir une salle sous cette entrée d'où on pouvait observer ce qui se passait sous le pont-dormant. A droite de cette ouverture se trouve un escalier devant donner accès au chemin de ronde et à la salle située sous l'entrée.

Devant la face sud du donjon se dresse une tour à redent renforçant la défense du château. L'accès de cette tour semble très difficile à déterminer ; on n'y pouvait parvenir du donjon. Restent les salles souterraines ?

Maintenant, dirigeons-nous vers le point de jonction de la chemise et de l'enceinte. Là, une meurtrière m'a intrigué, surtout la présence d'une voûte située au-dessus, à 1,90 m du sol, et d'une seconde de 20 cm plus haut. A gauche de la dite meurtrière part le mur de la chemise et à droite on peut voir le départ d'un autre mur d'une épaisseur de 70 cm séparé de l'autre par une distance de 1,60 m. Au-dessus de ces voûtes, dans l'épaisseur de la muraille, on trouve, transversalement, la présence d'un mur avec une niche. Il semblerait qu'il y eut une pièce. Alors en passant de l'autre côté de la muraille on peut constater que la première voûte existe aussi avec de chaque côté un mur vertical de 80 cm de largeur, mais des pierres manquent ; néanmoins on peut observer un départ de voûte coupée en son milieu par une rainure verticale, ce qui laisserait supposer la présence d'une herse. De chaque côté est placé un contrefort et devant cette entrée, à 1,10 m, un petit muret qui suit la muraille. Il semblerait qu'il y ait eu un chemin. De l'autre côté, y avait-il une salle ? Seules des fouilles pourraient nous permettre de trouver la réponse à notre question. Je pense que nous venons de trouver la poterne dont il n'est fait mention dans aucun ouvrage. Cette poterne a dû être bouchée au cours d'un siège, ce travail pouvant être fait très rapidement. Par celle-ci, le seigneur, après son repas, pouvait se rendre facilement aux grands jardins du château situés juste en face au midi. Henri IV les vendit d'ailleurs en 1593.

Maintenant plus à l'est, nous trouvons une tour entièrement rasée et ensuite une tour creuse (tour d'où partaient les murailles de la ville). Par cette dernière, nous avons accès à des caves assez vastes qui servirent de carrière et peut-être par la suite de réserves. Au-dessus de ces caves subsistent deux puits dont l'un a 1,20 m de diamètre et l'autre 0,90 m. Entre les deux tours, le long de la muraille, a été creusé un abreuvoir pourvu de deux larmiers. A gauche de cet abreuvoir, est située une pièce de 1,53 m de hauteur et de 1,70 m de côté dont l'utilisation semble mal définie.

Passons à la face nord de l'enceinte donnant sur la ville. Cette face est percée d'une entrée donnant dans la basse-cour. On y accède par un sentier assez raide, puis par des marches et ensuite il fallait passer entre deux murailles en chicane formant un assommoir. De cet endroit partait une muraille, percée d'une porte donnant accès dans la haute-cour, se dirigeant vers la chemise et se terminant par une tour carrée renfermant une pièce de 1,70 m sur 1,40 m. En suivant la muraille, nous aboutissons à la tour d'où partait l'enceinte de la ville. A son pied, du côté ville, coulait la fontaine.

A Jean II de Montoire, dit le comte Jean V de Vendôme, succéda Bouchard II de Montoire qui épousa Alix de Bretagne, la veuve du roi d'Ecosse, qui habita Montoire en 1356. Le successeur de Bouchard II, Jean III de Montoire, qui avait été fait prisonnier par les Anglais revint à Montoire en 1359. Il ordonna la construction de fortifications plus sérieuses, notamment en faisant élever des murailles à redents couronnées de mâchicoulis. Ce sont les tours pentagonales situées au midi dont une seule subsiste. Cette dernière est pourvue d'un pigeonnier comportant une centaine de cases. On y accède par une porte de 0,75 m de large sur 1,50 m de haut. A droite, se trouvent les restes d'un escalier en colimaçon. Dans la tour et sur deux faces opposées, on avait aménagé un renforcement percé d'une meurtrière et la base de cette dernière était arrondie ; peut-être avait-on placé des canons dans cette tour ? Au-dessus, est placé le chemin de ronde qui y pénétrait par deux ouvertures d'environ 1,70 m de hauteur.

On dut bâtir, dans la haute-cour, une demeure flanquée le long de la muraille, mais l'époque de cette construction n'est pas connue. Cette habitation s'élevait au midi, devant les deux tours pentagonales, et allait peut-être jusqu'à la chemise du donjon ; seule la présence des fondations nous l'indiquerait. Nous trouvons, le long de la muraille, trois cheminées : deux au rez-de-chaussée et une au premier étage. Les deux du rez-de-chaussée ont une largeur de 2,20 m et leur conduit de fumée est toujours existant ; celle du premier étage, plus jolie avec ses jambages travaillés, est placée à 3,50 m du sol, ce qui semble la hauteur d'une pièce.

Maintenant la reconstruction du château semble terminée et nous allons continuer par un peu d'histoire.

4) *La décadence du château et son démantèlement*

En 1362, des hordes commandées par Robert Marcault semèrent la terreur dans notre région, s'emparèrent de notre ville, mais nous ne savons pas si elles occupèrent le château. Leur présence dura jusqu'en 1380. A partir de cette période, le seigneur de Montoire ne résida plus dans son château, mais à Castres dont il était aussi le seigneur. Par contre, Alix de Bretagne habitait toujours à Montoire en 1369 pour d'ailleurs y mourir en 1377. Jeanne de Ponthieu, épouse de Jean III de Montoire, et Isabelle de Bourbon, épouse de Bouchard III le 17^e seigneur de Montoire, habitèrent aussi le château de Montoire.

Le 19^e seigneur de Montoire, Jean IV de Bourbon, et sa femme Catherine de Vendôme séjournèrent au château en 1381, d'ailleurs Catherine de Vendôme y reviendra très souvent. En 1448, Montoire était en liesse : le roi Charles VII rendait visite au seigneur de Montoire.

Mais à la suite du changement du lieu de résidence des seigneurs de Montoire, le château fut quelque peu délaissé et tomba en mauvais état de défense si bien qu'en 1465 des hordes de Bretons purent pénétrer dans notre ville.

Depuis 1532, le protestantisme cherchait à s'implanter dans la région. Montoire était un terrain propice où les calvinistes se montraient ouvertement. En 1548 des lansquenets furent logés dans notre ville où ils se livrèrent au pillage.

En septembre 1549, Antoine de Bourbon, 24^e seigneur de Montoire, et sa femme Jeanne d'Albret firent un séjour de trois mois à Montoire, mais la ville était toujours occupée par des protestants puisque Lancelot, ministre protestant, s'y rendit en 1556. Montoire n'eut que très rarement la visite de son seigneur, d'ailleurs Henri I^{er} naquit à Pau le 13 décembre 1553. En 1576, les protestants prirent Saint-Oustrille, mais les soldats d'Henri de Navarre étaient cantonnés dans les environs et Saint-Oustrille fut évacué. Henri de Navarre vint à Montoire et logea au couvent des Augustins. Mais en 1589, les ligueurs devinrent les maîtres de la ville et la même année le roi Henri III mourut assassiné ; alors Henri I^{er}, roi de Navarre, duc de Vendôme, baron de Montoire, devint roi de France. Le roi Henri IV commença la reconquête du Vendomois. Montoire lui résista un peu, mais le 21 novembre 1589, elle capitula. Le roi confia la garde de notre cité à Gilles de Chambray qui devint gouverneur. Mais les ligueurs, avec à leur tête Jean de Vallée, n'avaient pas dit leur dernier mot et, le 2 septembre 1592, ils forcèrent Gilles de Chambray à capituler.

Lors des combats opposant ligueurs et protestants, le château avait certainement subi de gros dommages, malheureusement non précisés, et dut être laissé dans un état pitoyable.

En 1593, Henri IV abjura la religion calviniste et fit profession de foi catholique. Jean de Vallée se retira et Henri IV ordonna, en 1594, le démantèlement du château.

DOCUMENTATION

- Histoire de Montoire, par l'abbé Paul Brisset, 1936.
- Dictionnaire Topographique, Historique, Biographique, Généalogique et Héraldique du Vendomois et de l'arrondissement de Vendôme, par M. R. de Saint-Venant, 1969.
- Histoire archéologique du Vendomois, par M. J. de Pétigny, 1882.
- Recherches sur les fortifications du Maine, par Gabriel Fleury, 1888.
- Le château-fort et la vie au Moyen-Age, par Jacques Levron, 1963.

Quelques considérations sur les mouvements démographiques à TERNAY (au XVIII^{ème} siècle)

par M. J.-J. LOISEL

INTRODUCTION

Il serait vain ou prématuré de prétendre dresser un historique de Ternay, au sens traditionnel du terme. Ce village appartient au monde immense des lieux obscurs et sans histoire, du moins aux yeux des premières générations de chercheurs. Il fallut attendre ces dernières décennies pour entrevoir, puis, peu à peu démontrer, qu'à côté des centres nerveux où émergeait l' « acte historique », une multitude de cellules, les villages et les bourgs, s'opposaient ou adhéraient à l'événement, subissaient, transformaient ou déformaient la nouvelle, entraient en osmose avec le changement ou l'absorbaient.

Leur présence dans l'Histoire est permanente et non pas limitée aux temps forts des révoltes et des crises ; leur poids y est énorme, imposant à la France le rythme lent de ses transformations structurelles. On s'est aperçu aussi que ces « campagnes silencieuses » n'étaient pas seulement des musées des mentalités et idéologies, mais aussi des creusets où se fondaient lentement des modèles culturels abolis par ailleurs : le temps long des campagnes a permis la cohabitation, conflictuelle ou non, des derniers relents médiévaux et des premiers soubresauts révolutionnaires ; chaque village, chaque rural en fut, à des degrés divers, non pas le spectateur, mais le théâtre.

Ternay était du nombre.

De l'ancienneté de son existence, il n'est pas permis de douter. Pierre Clément, qui rédigea au début de ce siècle une belle monographie sur le village (1), pense que l'existence en ces lieux d'une population agglomérée est probable dès l'époque romaine, à proximité de la voie antique reliant Tours à Chartres (2).

Saint Martin y aurait-il fondé un église lors d'un de ses voyages à Chartres ? Le fait n'est pas impossible si l'on songe que Saint Pierre et Saint Paul, apôtres préférés du Pannonien qui plaça sous leur invocation la plupart de ses fondations, ont été et restent les patrons du sanctuaire de Ternay.

Turnacensis Villa fut même le théâtre d'un miracle conté par Grégoire de Tours : une femme, atteinte de cécité, recouvra la vue après s'être prosternée devant l'autel de l' « oratorium » local et avoir invoqué le nom vénéré de Saint Martin.

Ternay appartient certainement à la première génération de paroisses fondées sur les pourtours de la forêt de Gâtines. Ses habitants furent sans doute parmi les premiers de ces bûcherons que, même les vers suppliants de Ronsard, ne devaient plus arrêter jusqu'aux Temps Modernes.

La suite des siècles ne nous livre actuellement que des bribes d'informations sur les lieux privilégiés du terroir : prieuré de Croixval, fondé au XII^e siècle, où Ronsard devait écrire plus tard ses derniers sonnets ; la Cour de Ternay (le nom a ainsi persisté) où résidaient les seigneurs de Ternay ; château de Boisfrelon dont les défenses féodales apparaissent encore nettement dans un ensemble remanié à la Renaissance ; les fiefs de Rocantuf, Fains, L'Aunay, La Chenolière, dispersés aux horizons de l'actuelle commune. Elle semble muette sur les heurs et malheurs du commun des Ternaysiens.

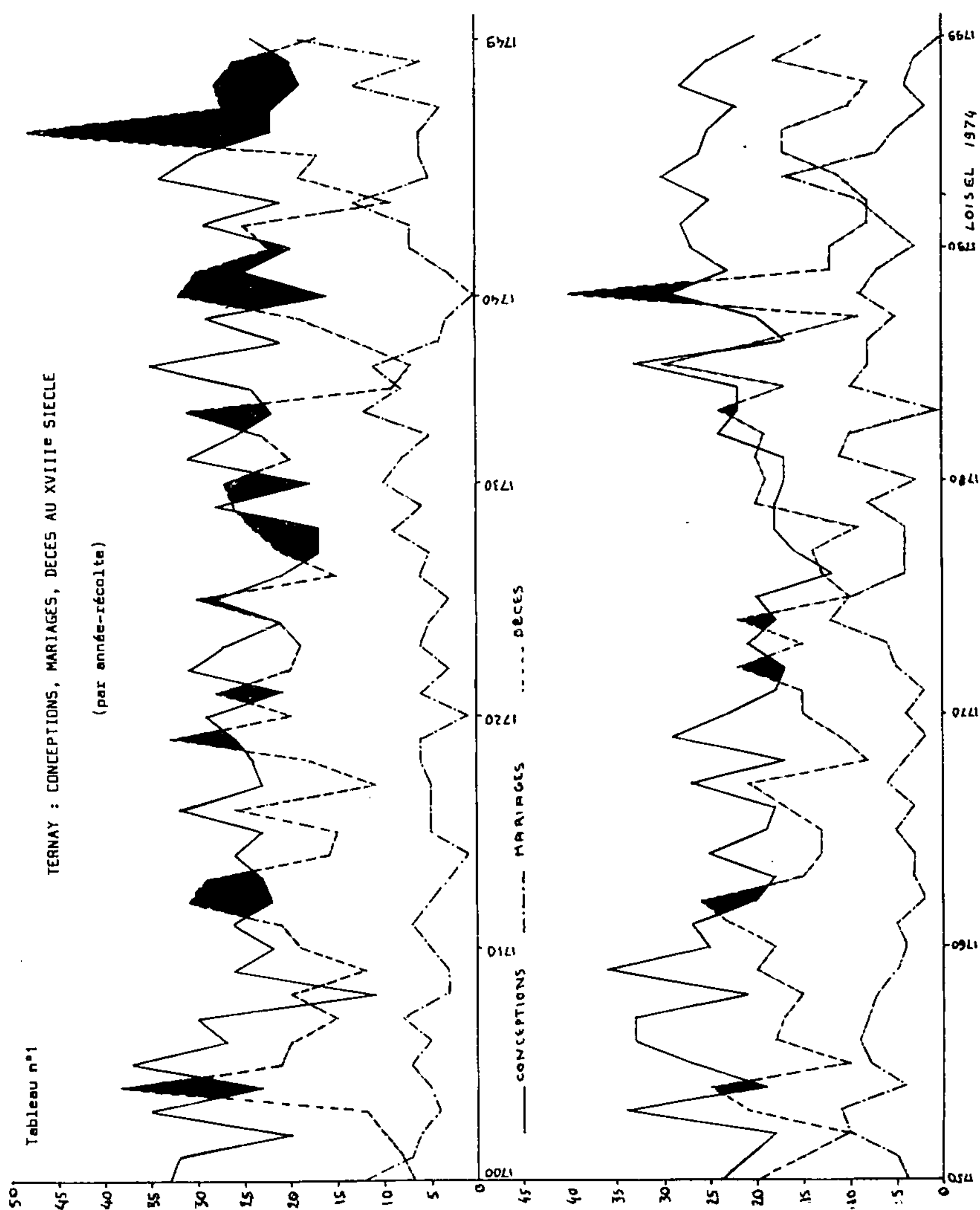
Mais le propos n'est point, pour le moment du moins, d'évoquer en détail cette longue histoire des propriétés, des dépendances, des mutations économiques et sociales. Il s'agit d'interroger une catégorie de documents concernant les Temps Modernes et l'Epoque Contemporaine : les registres paroissiaux de l'Ancien Régime et les actes d'état civil qui leur ont succédé.

Leur exploitation systématique devrait permettre de mieux approcher les structures de la population ternaysienne et ses comportements démographiques : fécondité, nuptialité, mortalité. Au travers de ces actes peut se dégager un point de vue quantitatif sur les mouvements de longue durée (comparaisons d'un siècle à l'autre, évolution des mouvements saisonniers, annuels...). Que le pouls de la communauté batte au rythme de celui du pays tout entier ou de la région environnante, l'impact local des grandes crises démographiques permettra de l'affirmer ou de le discuter.

C'est là l'objet essentiel de cet article qui, pour des raisons matérielles, se limite au XVIII^e siècle (les périodes antérieures et postérieures seront étudiées ultérieurement).

Au fur et à mesure que cette enquête avance, nous prenons conscience des tâches considérables quelle suppose : utilisation systématique de la méthode de reconstitution des familles pour parfaire l'approche démographique ; nécessité d'étendre l'étude aux villages voisins pour mieux saisir la mobilité des hommes ; opportunité de consulter les archives les plus diverses, hospitalières ou judiciaires par exemple, pour déceler les attitudes face à la maladie, la mort et la violence. Et puis, pour l'historien, l'étude démographique ne saurait être une fin de soi : elle est le sas indispensable pour accéder au vaste champs des faits économiques et sociaux dans le cadre d'un travail monographique :

« L'historien démographe s'estimera satisfait lorsqu'il aura aligné, dans l'ordre convenu, les taux et indices de natalité, de mortalité, de fécondité ; l'historien de la criminalité, lorsqu'il aura répertorié des types de crimes et, peut-être, de criminels ; le folkloriste, lorsqu'il aura repéré et décrit un ensemble de rites, de coutumes, etc. Mais qui ne voit que ces taux, indices, types, répertoires et descriptions ne valent que dans la mesure où la réflexion les intègre à de larges problématiques. Car, les conditions matérielles et affectives de la vie des groupes sociaux, les rapports institués ou spontanés entre les personnes, les comportements collectifs économiques ou religieux, c'est bien là en définitive le gibier de l'historien (3) ».



MOUVEMENT ANNUEL DES CONCEPTIONS, MARIAGES, DÉCÈS AU XVIII^e SIÈCLE

C'est ici la méthode de L. Henry et M. Fleury (4) qui a été mise à contribution :

- comptage mensuel des naissances, mariages et décès,
- statistique des conceptions après décalage de neuf mois des naissances,
- passage de l'année civile à l'année-récolte (1^{er} Août - 31 Juillet).

Aucune des sources consultées jusqu'à présent n'a permis de préciser la population de Ternay au XVIII^e siècle. On peut supposer qu'elle a dû évoluer entre 550 et 700 habitants au siècle des lumières (5). En tout cas, il s'agit d'une communauté numériquement restreinte : il est par conséquent logique d'obtenir des courbes d'une grande irrégularité (cf. graphique n° 1). Mais il est certain que plusieurs de ces « clochers » ou de ces « fossés », notamment les plus spectaculaires, trouvent une explication qui dépasse Ternay et rejoint des phénomènes d'ampleur régionale, voire nationale.

Afin de mieux cerner les mouvements de longue durée, des moyennes ont été calculées par tranches de dix années-récolte.

LES CONCEPTIONS

La courbe des conceptions plafonne dès la première décennie du siècle. Une diminution caractérise les quarante années suivantes, sans que l'on puisse parler d'effondrement : de 24 à 25 conceptions contre 27 à 28 pour 1700 - 1709 (voir croquis n° 2).

Dans la deuxième moitié du siècle se met en place un « escalier » aux marches bien nettes. Après une amélioration dans la décennie 1750 - 1759, les deux suivantes conduisent à la plus basse moyenne du siècle (18). Enfin, une remontée presque symétrique se produit de 1780 à 1799.

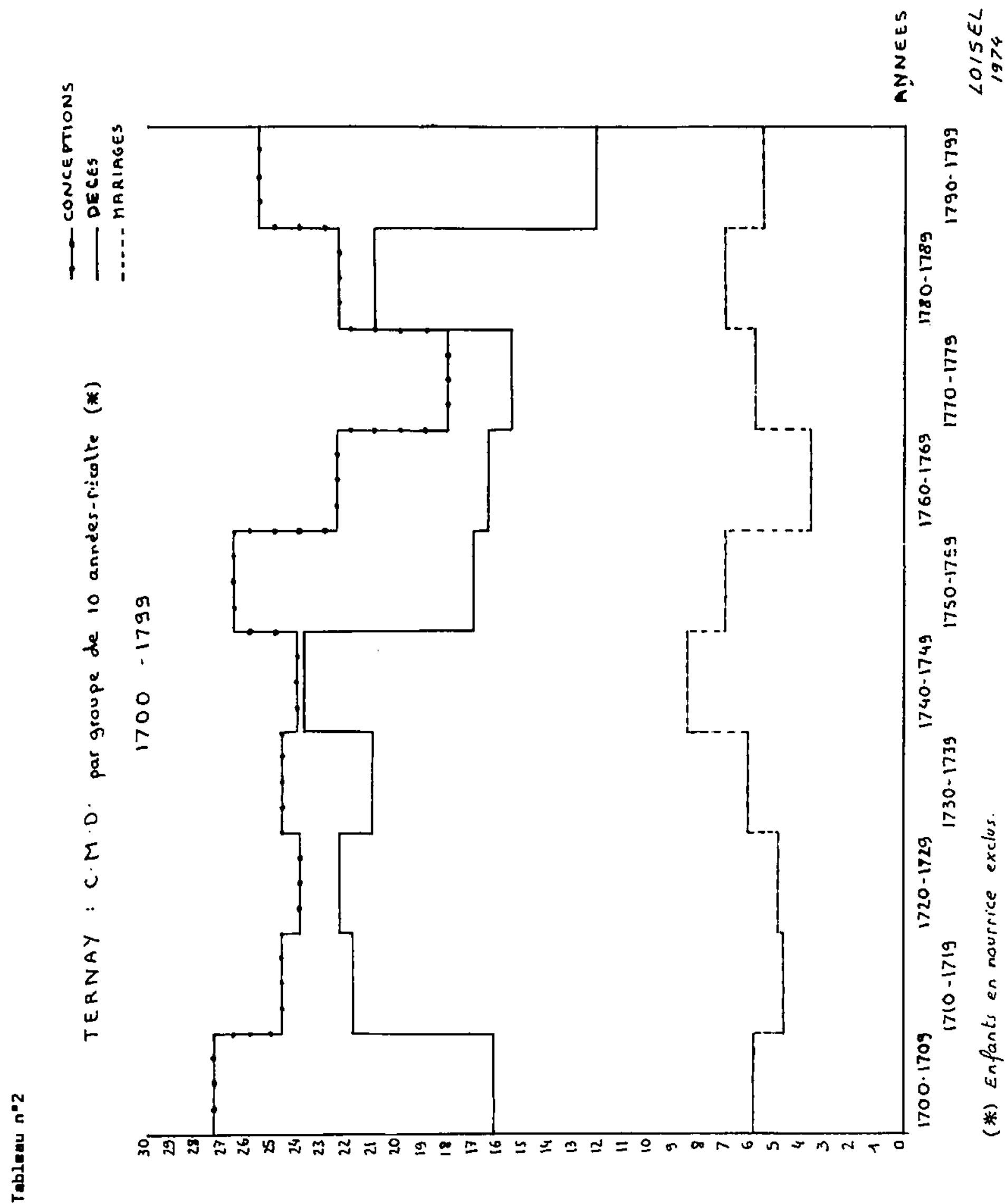
Des bases identiques de calcul facilitent la comparaison avec les travaux de P. Valmary sur les familles paysannes du Bas-Quercy au XVIII^e siècle (6). L'évolution d'ensemble est très voisine pour Ternay et Thézels - St-Sernin, sommets et dépressions correspondant aux mêmes décennies ; deux nuances cependant :

— La chute des conceptions dans la décennie 1710 - 1719 est plus nette à Thézels-St-Sernin qu'à Ternay.

— Inversement la dépression de 1760 à 1779 est plus franche et plus profonde à Ternay que dans les deux paroisses du Bas-Quercy.

Pour le premier cas, il est difficile d'émettre une hypothèse, en l'absence de renseignements sur la démographie du siècle précédent : arrivée au mariage et à la fécondité de classes « plus creuses » en Quercy qu'en

Vendomois ? A propos de Ternay, ce phénomène pourrait plutôt s'appliquer à la décennie 1720 - 1729 (moyenne la plus faible du demi-siècle) où naissent les enfants des rescapés de la grande crise qui a ravagé le royaume de 1692 à 1694. Les années ultimes du long règne Louis-quatorzien ont été dures



pour les Français : peut-être l'ont-elles été davantage sur les rives du Lot que sur celles du Loir, entraînant un « tassement » plus important des conceptions ?

Pour le deuxième cas, le « décrochement » des années 1760 - 1779 et surtout 1770 - 1779 correspond à des années difficiles sans qu'il faille parler

de catastrophes sur le plan démographique : rudes hivers, printemps et étés pourris générateurs de mauvaises récoltes, poussées épidémiques ont pu provoquer une « économie » du don de la vie. Si la chute est brutale à Ternay, c'est que les créateurs de familles appartenaient essentiellement aux classes d'âge décimées lors de la décennie 1740 - 1749 où les naissances eurent bien du mal à équilibrer les décès.

Moyenne annuelle des conceptions

(Années de récolte) Décennies	Ternay	Thézels - Saint-Sernin
1700 - 1709*	27,4	23,9
1710 - 1719	24,7	13
1720 - 1729	24	18,7
1730 - 1739	24,7	18,8
1740 - 1749	24,1	16,7
1750 - 1759	26,6	20,2
1760 - 1769	22,5	18,5
1770 - 1779	18,1	17,3
1780 - 1789	22,4	18,8
1790 - 1799	25,6	—

* 1700 - 1709 est l'abréviation de 1700 - 1701 - 1709 - 1710.

LES MARIAGES

Sur l'ensemble du siècle une année resta sans doute dans la mémoire des Ternaysiens en raison des nombreuses festivités auxquelles ils participèrent : 21 mariages furent célébrés pendant l'année civile 1750 (19 si l'on se réfère à l'année-récolte 1749 - 1750). Plusieurs autres années furent marquées par une certaine fréquence des épousailles, égales ou supérieures à la douzaine : 1700 - 1701, 1733 - 1734, 1742 - 1743, 1747 - 1748, 1774 - 1775, 1793 - 1794 (17).

C'est la décennie 1740 - 1749 qui présente la plus forte moyenne du siècle : 8,6. D'ailleurs, avec 45 mariages, les trois années évoquées ci-dessus représentent à elles seules plus de la moitié du total. Rien ne permet, pour le moment d'expliquer cette flambée : il ne saurait guère s'agir d'un phénomène de « résurgence » puisqu'à Ternay, de 1710 à 1730, on assiste plutôt à un tassement des conceptions.

De 1740 à 1789, une évidente corrélation s'établit entre les graphiques des mariages et des conceptions, le mouvement des premiers annonçant, une décennie à l'avance, celui des seconds : ainsi la chute des unions de 1760 à 1769 préfigure-t-elle celle des naissances de 1770 à 1779. Là encore, le « creux » pourrait s'expliquer en partie par l'arrivée à l'âge nubile des survivants clairsemés des « années 40 ».

Si l'on envisage maintenant le rapport des conceptions aux mariages, on obtient à Ternay les chiffres de 4,08 pour la période 1700 - 1749, 3,9 pour 1750 - 1799, donc exactement 4 pour l'ensemble du XVIII^e siècle. Ces derniers sont inférieurs à la moyenne nationale avancée par Moheau pour la deuxième moitié du XVIII^e siècle (4,5). Il semblerait donc que les familles ternaysiennes soient moins prolifiques que celles d'autres régions de France. Cette impression se conforte singulièrement si l'on compare, par exemple, avec les taux calculés pour Thézels - St-Sernin (4,7 de 1700 à 1744 et 5 de 1745 à 1789). Pierre Goubert relevait de son côté un quotient approchant 5 pour Auneuil au début du XVIII^e siècle (4,8). D'autres enquêtes laissent le plus souvent apparaître des chiffres supérieurs à 4 : 4,04 à Crulai, 4,2 à Sotteville-les-Rouen, 5 dans les 3 villages d'Ile de France (7).

A l'opposé, les exemples se font plus rares et celui de Sennely en Sologne, le « village immobile », est sans doute le plus significatif : 3,5 pour la période 1670 - 1789. Les conditions naturelles et socio-économiques n'étaient pourtant pas les mêmes en Sologne et en Bas-Vendomois.

Il ne s'agit là, bien sûr, que d'une approche grossière du problème, bien qu'il y ait une indication de tendance indubitable. Quant à la cause (ou aux causes) de cette fécondité légitime assez faible, le travail de reconstitution des familles, actuellement en cours, devrait permettre de mieux cerner des éléments aussi importants que la fréquence de rupture des familles et les intervalles génésiques.

*Moyenne annuelle des mariages
et quotients conceptions - mariages*

Décennies (Années-récolte)	Moyenne annuelle	Quotient C/M
1700 - 1709	6	4,56
1710 - 1719	4,8	5,1
1720 - 1729	5	4,8
1730 - 1739	6,2	3,9
1740 - 1749	8,6	2,8
1750 - 1759	7,1	3,7
1760 - 1769	3,7	6
1770 - 1779	5,9	3
1780 - 1789	7,1	3,1
1790 - 1799	5,6	4,3

LES DÉCÈS

Le curé qui officiait à Ternay dans les premières années du XVIII^e siècle n'a pas tenu un compte précis des décès : en quatre années, de 1700 à 1703,

il n'enregistre qu'un seul décès d'enfant de moins d'un an ! et, dans une certaine mesure, l'hypothèse d'un sous-enregistrement des morts adultes ne saurait être écartée. La précision des relevés se rétablit en 1704, avec l'arrivée d'un nouveau prêtre, Paul Préjent (son prédécesseur négligent, s'appelait curieusement... Paul Préjent). A partir de cette date, l'enregistrement semble complet, aussi bien pour la mortalité infantile que pour la mortalité générale.

La moyenne annuelle des décès enregistrés au XVIII^e siècle s'établit à 19,02. Certaines années sont marquées par un doublement (ou davantage) des sépultures : 1704 - 1705, 1745 - 1746, et 1788 - 1789 ; nous tenterons de les analyser plus en détail ci-dessous. D'autres connaissent plus de 30 morts : 1712 - 1713, 1719 - 1720, 1725 - 1726, 1733 - 1734, 1785 - 1786 ; elles correspondent effectivement à des moments critiques, à l'échelle nationale ou régionale. Un fait est d'ores et déjà notable : ces années « grises » ou « noires » appartiennent presque toutes à la première moitié du siècle ; les deux autres concernent les « années 1780 », c'est-à-dire l'horizon prérévolutionnaire.

Si l'on se réfère au graphique des moyennes décennales, quatre phases bien définies se succèdent, en faisant abstraction de la décennie 1700 - 1709 faussée par le sous-enregistrement des premières années :

1) Un dôme de mortalité assez élevée, de 1710 à 1749, avec un maximum pour la décennie 1740 - 1749 où les morts dépassent les conceptions si l'on englobe les enfants en nourrice, et les avoisinent (238 contre 241) en les excluant. Nous sommes là en présence d'un état de « tension démographique » de la population ternaysienne ; mais l'augmentation des mariages dans le même temps annonce l'amélioration ultérieure.

2) De fait, la moyenne des décès faiblit sérieusement de 1750 à 1779. Les conceptions, certes, connaissent un destin identique à partir de 1760 mais, si l'écart décès - naissances tend à se réduire, la balance demeure positive.

3) De 1780 à 1789, la mortalité s'élève à nouveau et se rapproche encore de la natalité, pourtant elle aussi en hausse. La turbulence révolutionnaire frappe donc une communauté dont l'équilibre démographique est menacé. Ce n'est assurément pas la source de tous les maux, mais un élément d'insécurité venant s'ajouter aux autres.

4) La décennie révolutionnaire voit au contraire s'affirmer la santé démographique de la jeune commune, avec la moyenne des décès la plus faible du siècle et des conceptions régulièrement en hausse. Les tourmentes politiques se sont-elles répercutées sur la tenue des registres ? Le curé réfractaire de Ternay, Joseph Jacquet de la Haye, fut remplacé en 1791 par un de ses collègues constitutionnels, Gabriel Pierre Loysel, auparavant vicaire à Saint-Laurent-de-Montoire, qui note en marge du registre le début de ses

fonctions : « Le vingt neuf de May j'ai pris possession de la cure de cette paroisse âgé de 32 ans : Loysel curé ».

Bien qu'activement recherché, il est certain que Joseph Jacquet, originaire de Ternay, trouva de solides appuis dans le pays et continua à officier clandestinement. Il n'est pas impossible que certains Ternaysiens aient préféré recevoir de lui les derniers sacrements ; mais, ne serait-ce que pour des raisons évidentes de sécurité, le décès devait être enregistré par l'état civil, donc par le curé Loysel, également officier public. Rien ne permet de penser que des déclarations de naissance ou de décès aient été volontairement « oubliées ».

D'autre part, malgré les fluctuations des formules et du personnel, rien n'indique une négligence dans l'enregistrement : les seules lacunes évidentes concernent l'année 1793 où les décès ne semblent pas avoir été relevés pendant les premiers et derniers trimestres.

Moyenne annuelle des décès

Décennies (Années-récolte)	Moyenne annuelle	(Enfants en nourrice exclus)
1700 - 1709	16,4	16,3
1710 - 1719	21,9	21,9
1720 - 1729	22,4	22,4
1730 - 1739	21,2	21,1
1740 - 1749	24,2	23,8
1750 - 1759	17,4	17,1
1760 - 1769	16,6	16,5
1770 - 1779	16,1	15,6
1780 - 1789	21,8	21
1790 - 1799	12,4	12,2

LES MOUVEMENTS SAISONNIERS
DES CONCEPTIONS, MARIAGES, DÉCÈS
AU XVIII^e SIÈCLE

Les mouvements saisonniers ont besoin de la longue durée pour prendre une signification réelle. Dans le cas de Ternay, paroisse dont la population se situe entre 500 et 1 000 habitants, des périodes de cinquante ans sont tout à fait valables (cf. tableau n° 3).

Tableau 3

MOUVEMENTS SAISONNIERS

NAISSANCES ET CONCEPTIONS

Bates	J	F	M	A	M	Jn	Jl	A	S	O	N	D	Total
1700	141	131	143	104	102	66	73	97	96	87	97	108	1245
↓	2	3	1	5	6	12	11	7	9	10	7	4	
1749	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)	(11)	(12)	(1)	(2)	(3)	
1750	124	108	116	99	93	73	77	82	75	95	97	110	1149
↓	1	4	2	5	8	12	10	9	11	7	6	3	
1799	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)	(11)	(12)	(1)	(2)	(3)	
1700	265	239	259	203	195	169	150	179	171	182	194	218	2394
↓	1	3	2	5	6	11	12	9	10	8	7	4	
1799	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)	(11)	(12)	(1)	(2)	(3)	

* La première ligne de chiffres correspond au nombre de naissances relevées pour chaque mois ; la deuxième ligne indique le rang de classement en ordre décroissant ; la troisième rappelle le mois de conception, après décalage de neuf mois (les enfants nés en Janvier ont été en général conçus en Avril), (4). Le principe est le même pour les tableaux ci-dessous.

DÉCÈS

Dates	J	F	M	A	M	Jn	Jl	A	S	O	N	D	Total
1700	122	107	111	87	68	57	68	74	86	89	97	89	1055
1749	1	3	2	7	10	12	10	9	8	5	4	5	
1750	91	80	75	59	66	50	43	67	80	75	82	77	845
1799	1	3	6	10	9	11	12	8	3	6	2	5	
1700	213	187	186	146	134	107	111	141	166	164	179	166	1900
1799	1	2	3	8	10	12	11	9	5	7	4	5	

MARIAGES

Dates	J	F	M	A	M	Jn	Jl	A	S	O	N	D	Total
1700	43	54	4	15	11	32	66	11	19	11	21	0	287
1749	3	2	11	7	8	4	1	8	6	8	5	12	
1750	40	61	10	11	20	37	54	13	12	12	40	3	313
1799	3	1	11	10	6	5	2	7	8	8	3	12	
1700	83	115	14	26	31	69	120	24	31	23	61	3	600
1799	3	2	11	8	6	4	1	9	6	10	5	12	

LES CONCEPTIONS

La première moitié du XVIII^e siècle voit une nette prédominance de la période printanière : dans l'ordre, Juin, Avril et Mai constituent le trimestre de la création, tandis que les mois de Janvier, Octobre et Septembre semblent les moins propices au rapprochement des sexes. Cette courbe est des plus classiques et rejoint une tendance générale décrite par Moheau déjà, au XVIII^e siècle : « Suivant les expériences rapportées, le mois de Juin est celui où un plus grand nombre de femmes commencent à acquérir des droits au titre d'être mères ; et le mois de Septembre celui qui en donne le moins » (8).

Mouvement comparable à celui de certaines paroisses du Lot (Castelnau-de-Montratier, Divillac), de localités de l'Ouest (Chef-Boutonne dans les Deux-Sèvres, Crulai dans l'Orne) en ce qui concerne le maximum. Pour les mois les plus faibles, Ternay se rapproche de la paroisse St-Barthélémy de La Rochelle ou d'Avits dans le Tarn (9).

Dans la deuxième moitié du siècle, les modifications qui interviennent sont plus des nuances que de véritables bouleversements : Avril, Juin et Mars (Mai venant immédiatement derrière) pour le temps fort des conceptions. Si le mois de Mars comporte des interdits respectés quant aux épousailles, il n'est pas pour autant marqué par une grande abstinence sexuelle chez les couples déjà mariés. Il est à noter que ce même mois de Mars apparaît au bas de la courbe dans les localités du Lot étudiées par Pierre Valmary. Opposition religieuse ? Le Massif Central et ses bastions du Sud appartiennent aux grandes masses de fidélité de la France d'Ancien Régime. En tout cas, une tendance générale n'exclut pas d'importantes disparités régionales.

Décembre, Octobre et Septembre sont les moins fournis : le minimum automnal semble donc bien affirmé.

A l'échelle du siècle, il est possible d'opposer une période printanière fertile à un automne stérile. Faut-il voir là l'effet des saisons, du grand remue-ménage de la nature d'un côté, de son entrée en léthargie de l'autre ? Sans doute, dans une large mesure mais d'autres composantes, que nous n'avons pu encore discerner, ont certainement joué.

LES MARIAGES

Dans les localités de France déjà étudiées, le mouvement saisonnier des mariages est, au XVIII^e siècle le plus constant et le plus affirmé. Ternay n'échappe pas à la règle commune, mais des nuances de détail se font jour.

Le mois de Juillet est le plus propice aux épousailles, suivi de Février et Janvier ; les périodes les plus délaissées sont Mars et surtout Décembre.

Aucune surprise dans ces derniers cas, puisque nous retrouvons les grands interdits religieux, le « temps clos » de l'Avent et du Carême. La règle était mieux respectée pour Décembre (il faudra attendre l'année 1793 pour voir trois mariages célébrés en ce mois) que pour Mars : curieusement, en 1753, la majorité des alliances sont contractées durant ce mois (6). Mais le respect général n'incite guère à imaginer quelque distanciation par rapport aux prescriptions de l'Eglise.

La pointe de Novembre est beaucoup moins nette que dans la plupart des autres paroisses connues : dans un pays de vignobles, les semaines suivant les vendanges sont l'occasion de multiples travaux occupant surtout le mois d'Octobre (un des plus délaissés pour les mariages) mais qui peuvent déborder sur Novembre. Ce n'est là que pure hypothèse.

On préfère, à Ternay, se marier aux beaux jours de l'été nouveau, en Juin et Juillet, avant d'entrer dans la contraignante période des travaux (moissons au mois d'Août, vendanges en Septembre-Octobre).

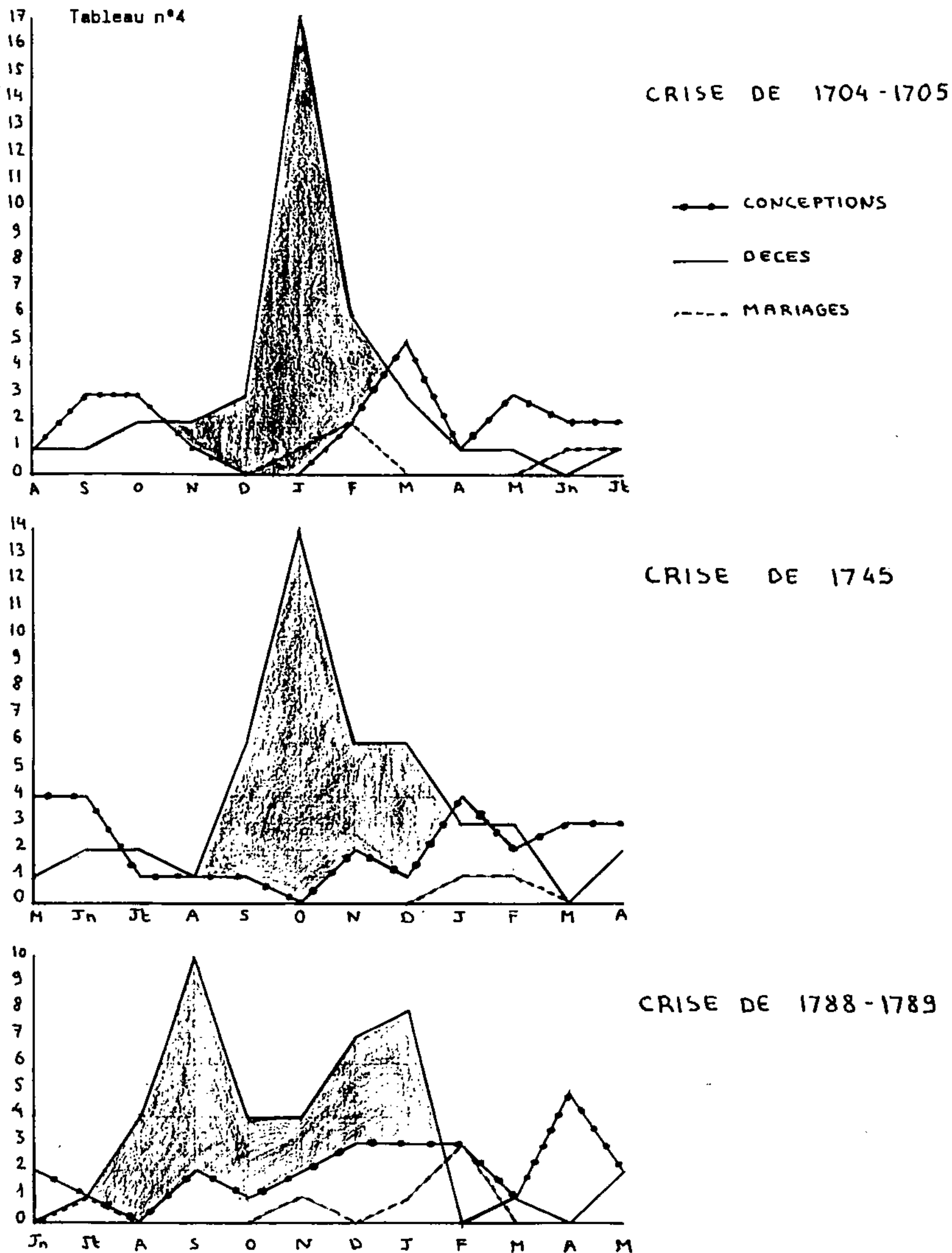
Si l'on considère la courbe par périodes cinquantenaires, aucune différence significative d'un demi-siècle à l'autre, si ce n'est un respect légèrement amoindri des « temps clos » de 1750 à 1799. D'une façon générale, intervient un certain phénomène accumulatif à propos des mariages : les noces sont une des grandes occasions de la fête villageoise, d'où la tendance, pour la rendre plus grandiose et plus mémorable, à célébrer plusieurs alliances le même jour ; le village, dans sa totalité ou presque, oubliait alors dans la liesse et les agapes les angoisses de l'hiver passé et cicatrisait ses plaies.

LES DÉCÈS

De 1700 à 1749, un maximum d'hiver s'affirme nettement : Janvier, Mars et Février ; tandis que les mois les moins endeuillés sont Mai, Juillet et Juin. Si le minimum n'est pas surprenant (on le retrouve notamment dans les Deux-Sèvres, le Tarn et, avec de légères nuances, dans le Lot), le maximum se révèle plus original : dans une France d'Ancien Régime caractérisée par une forte mortalité automnale, cette prédominance des mois d'hiver prend des allures bien contemporaines. Certes, aux deux extrémités de la période, deux crises importantes se sont produites dont une, celle de 1745, peut être imputée, à coup sûr, aux ravages d'une épidémie de dysenterie, cause la plus fréquente des mortalités automnales. Mais la paroisse ne semble pas avoir été touchée fortement par ce mal dans la première moitié du siècle. Les Ternaysiens ont été plus sensibles aux rigueurs hivernales du « petit âge glaciaire » et aux maladies correspondantes (il reste à préciser exactement lesquelles).

Dans la deuxième moitié du siècle, la situation est finalement moins nette qu'auparavant : Janvier l'emporte toujours, suivi de Novembre et Février -

Septembre à égalité. On assiste donc à une bipolarisation de la mortalité avec une pointe hivernale dominante et un sommet secondaire d'automne. Ce qui semblerait indiquer que les habitants de Ternay ont été victimes des maladies de fin d'été, plus souvent que dans la première moitié du siècle ; le phénomène est difficilement saisissable dans la mesure où il n'a pas



CRISES DEMOGRAPHIQUES A TERNAY

LOISEL
1974

entraîné les surmortalités spectaculaires des âges précédents (une étude serrée des documents d'origine médicale et hospitalière pour la région, permettra peut-être de mieux l'expliquer). Printemps et début d'été restent les moments fastes où le Ternaysien peut échapper de façon éphémère à l'angoisse de la mort : celle-ci fauche peu en temps de fenaison et de moisson.

Sur l'ensemble du siècle, maximum et minimum s'individualisent parfaitement : sommet d'hiver (Janvier, Février, Mars), étiage de printemps - été

(Mai, Juillet, Juin). Oserait-on parler de modèle moderne, du moins à propos de Ternay, sachant que la situation est beaucoup moins limpide que prévu au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle ?

ANNÉES DE CRISE

1705

La crise sévit essentiellement pendant deux mois : Janvier et Février. On dénombre alors 23 morts (autant qu'en une année moyenne de la période 1700 - 1749). Une telle violence peut laisser supposer le passage d'un mal épidémique. Les premières atteintes se sont fait sentir à partir du mois d'Octobre 1704, les dernières victimes directes sont décédées en Mars - Avril 1705 (cf, tableau n° 4).

Cette mortalité ne semble pas être répercutée de manière spectaculaire sur les conceptions. Certes, on n'enregistre aucune naissance en Septembre - Octobre 1705. Mais, à Ternay, le mois de Septembre occupe un des rangs les plus faibles dans le mouvement saisonnier des naissances, par conséquent, seule l'absence de naissances en Octobre, donc de conceptions en Janvier, pourrait correspondre à la situation de crise. Quant aux mariages, ils suivent un cours normal (un en Janvier, deux en Février).

Avant de subir une terrible épidémie de dysenterie en 1706 et surtout 1707, plusieurs contrées de l'Anjou ont été frappées par la fièvre pourpre au début de l'année 1705 (10). Il est bien certain que le phénomène épidémique peut être très local, que des régions différentes peuvent être touchées au même moment par des maux distincts. En toute prudence et dans l'attente d'une information plus poussée, nous nous contenterons de mentionner ce voisinage des deux mortalités à une même période de l'année.

1745

Nous voici en présence de l'une des plus fortes mortalités que Ternay ait connues dans son histoire, depuis le XVIII^e siècle. Cette fois, le curé nous livre un précieux élément d'explication en notant dans le registre paroissial : « Ceux qui sont inhumés pendant le mois présent sont morts de la maladie

du flux de sang qui a été universelle dans tout le pays ». En effet, au mois d'Octobre, dont il est question ici, 14 personnes sont décédées. Le nombre des morts commence à augmenter au mois de Septembre et la maladie fait de durs ravages jusqu'à la fin de l'année. Et ce n'est qu'au début de 1746 que les choses reviennent à la normale (cf. tableau n° 4).

Le nombre des naissances est faible pendant l'été 1746, ce qui indiquerait une limitation des rapports sexuels au cours des mois de crise. Là encore, il convient d'être prudent puisque la période estivale connaît traditionnellement à Ternay peu de naissances.

On ne se marie pas à Ternay pendant ces mois de deuil. Il semble que la communauté villageoise se soit repliée sur elle-même, faisant le « gros dos » sous les rafales de la maladie.

Mais quelle maladie ? François Lebrun, dans son magistral ouvrage « Les hommes et la mort en Anjou au XVII^e et XVIII^e siècles », nous ouvre une voie : « ... Lorsqu'en 1639 vient se greffer sur une nouvelle résurgence de la peste, une terrible épidémie de dysenterie, curés angevins et mémorialistes savent fort bien distinguer celle-ci de celle-là. De même, le curé de St-Martin-de-la-Place distingue la « contagion d'inflammation inguinale » — la peste, à n'en pas douter — qui sévit dans sa paroisse en 1602, de la « contagion de flux de sang ou dicenterie » qui survient en 1607 ». A des dizaines d'années d'intervalle, la similitude des termes est évocatrice. Que le mal ait frappé à l'automne, saison privilégiée de la dysenterie, renforce encore l'hypothèse.

1788 - 1789

La mort frappe durement d'Août 1788 à Janvier 1789, avec un premier maximum en Septembre (10 morts) et un second en Janvier (8 morts). Les conceptions ne s'effondrent pas, quoique faibles ; quant aux mariages, ils sont inexistantes en Août, Septembre, Octobre, c'est-à-dire le premier sommet de la mortalité (il faut aussi rappeler que c'est le temps des grands travaux agricoles, où il n'est guère loisible de s'épouser).

Si l'on en croit le journal d'un vigneron de Naveil, l'hiver et le printemps 1788 ont été humides (11). Sur de nombreux terroirs, de l'Anjou à la région parisienne, un terrible orage a ravagé les moissons, le 13 Juillet ; il n'est pas possible de préciser si Ternay fut touché. Sans doute faut-il penser que, là encore, le couple disette-épidémie a facilité l'œuvre de mort (cf. tableau n° 4).

La mort dans les derniers mois de 1788, le froid d'un hiver parmi les plus rigoureux du siècle, la misère et la faim du premier semestre de 1789, en faut-il davantage pour expliquer la révolte populaire sur le marché de Vendôme, le 7 Mars de cette année, pour lancer en Août, à Naveil, des

groupes menaçants d'affamés vers les demeures nobles, là où se cache le pain ? Les Ternaysiens ne défraient pas la chronique, mais ils sont probablement partie prenante de ce grand tremblement qui secoue le Vendomois. La crise démographique est venue s'ajouter ici à maints autres éléments de déséquilibre.

TERNAY ET LES GRANDES CRISES DÉMOGRAPHIQUES NATIONALES

Les « clochers » de mortalité sont les éruptions les plus spectaculaires. Mais le feu couve sans cesse sous la cendre, la maladie est toujours aux aguets, emportant çà et là des victimes parmi les plus affaiblis. Dans la deuxième moitié du siècle, la population ternaysienne résiste assez bien, puisque son bilan démographique est largement positif. Mais le mal n'est jamais loin ; ainsi, en 1767, le curé de Houssay village distant de Ternay d'une quinzaine de kilomètres, note dans son registre : « En cette année les vignes ont gelé plusieurs fois en cette paroisse comme presque partout le royaume et n'ont donné qu'une très petite quantité de mauvais vin. En cette année la dysenterie a fait un grand ravage en tout le canton... ». Or, à Ternay, de Septembre à Novembre, il meurt presque autant de personnes que dans toute une année moyenne ; il est probable que la dysenterie a visité le pays, sans pour autant entraîner une catastrophe.

Une forte mortalité hivernale sous-entend une sensibilité particulière aux rigueurs de la saison. Si le fait est particulièrement illustré par les crises de 1705 et de 1788 - 1789, il serait aventureux d'en déduire qu'un hiver exceptionnellement froid provoque inévitablement une sévère ponction dans la population. La chronique locale mentionne un froid rigoureux pour 1767 - 1768 : « En cette année 1767, on a observé selon les anciens qu'il a fait aussi froid qu'en l'année 1709 vulgairement nommé le grand hiver. Le froid de cette année 1767 a commencé la nuit du 23 au 24 décembre et n'a cessé d'augmenter jusqu'au jour des Rois, 6 Janvier 1768, où le temps commença à se radoucir et ensuite a continué de faire aussi beau qu'au plus beau printemps jusqu'à la pleine lune de Février arrivée le 3 Mars 1768 où il a recommencé à faire tellement froid qu'il y a eu de la glace de deux pouces d'épais, et ce dernier froid a ainsi duré jusqu'au 15 Mars ». A quelques kilomètres de là, à Naveil, le vigneron François Lattron s'étonnait dans son journal : « Je fus obligé d'entamer un pain avec ma cognée le jour des Rois ».

Et pourtant cette année 1768 restera, à Ternay, une des plus heureuse sur le plan démographique, avec seulement six morts, dont un en Janvier et deux en Février (il est possible cependant que l'automne précédent ait vu disparaître les plus faibles, à l'occasion d'un passage de dysenterie). Nos

paysans du Bas-Vendomois appréhendaient sans doute moins les fortes gelées (sauf, évidemment, pour leurs conséquences sur le cycle végétal) que les hivers de pluies et de brouillards si favorables aux affections des voies respiratoires.

Même le terrible hiver de 1709 ne déclencha pas à Ternay une vague de décès. On n'enregistre pas la moindre boursouffure de mortalité. Pourtant le pays fut aussi affecté que l'ensemble du royaume par les rigueurs du climat ; cédon la parole au curé des Hayes, paroisse la plus proche de Ternay (2 kilomètres) (12) :

« Que la postérité se souvienne que cette année 1709 a esté la plus mauvaise qui ayt jamais esté, tous les bleds furent gelez et le grain si cher que l'on a vendu jusqu'à six francs le boisseau de bled mesure de Montoire ; tous les noyers, les chataigniers et la plus grande partie des arbres fruitiers gelez, ce qui causa une perte encore plus considérable que n'estait la disette des grains et que ceux qui vivent à présent prient le Seigneur de ne les pas affliger d'années si mauvaises et qu'à leurs prières ils y joignent une bonne conduite, une vie véritablement chrétienne, c'est ce que leur conseille Haubois, prieur curé des Hayes ».

Au moment où le Loir gèle « près de quatre pieds d'épaisseur », que constate-t-on à Ternay : 20 morts pour l'année-récolte 1708-1709, 12 pour la suivante (la moyenne de la décennie est de 16,3, en réalité un peu plus en raison du sous-enregistrement de 1700 à 1704) ; rien d'exceptionnel en tout cas. Trois mariages seront malgré tout célébrés au cours de chacune de ces deux années-récolte ; ce sont les chiffres les plus faibles de la décennie, inférieurs de moitié à la moyenne décennale et nous retrouvons la baisse de 50 % de la nuptialité en temps de crise, mise en évidence par Pierre Goubert.

Quant aux conceptions, l'année-récolte 1708-1709 donne tout simplement le chiffre le plus bas du siècle : 11 (seule l'année 1776-1777 donnera un total voisin : 12). Incontestablement s'est produit un véritable effondrement sur ce plan.

Si l'on résume, tous les éléments du temps de crise se trouvent réunis, sauf l'essentiel, la montée en flèche des décès. A Ternay, pendant ces noires journées de 1708 à 1710, tout donne l'impression d'un village dont le pouls bat au ralenti : la communauté ne songe point à s'agrandir, elle courbe l'échine face à la tempête dans un unique souci de résistance.

Certaines des grandes crises nationales ont effleuré Ternay, agissant sur une des composantes démographiques, sans affecter les trois.

Ainsi, de 1712 à 1714, le nombre des décès s'élève, avoisinant ou dépassant la trentaine pour une moyenne décennale de 21,9. Rien de bien spectaculaire, d'autant plus que mariages et conceptions restent à un niveau

normal. Les dernières années du règne de Louis XIV n'auront été ni plus ni moins tragiques que celles qui les entouraient. Le même phénomène se reproduit en 1719-1720.

Les années 1738-1740 révèlent aussi une certaine tension sur le front de la mortalité (32 décès pour l'année-récolte 1738-1739, 30 pour 1739-1740, alors que la moyenne de la décennie s'établit à 21,1). La situation est proche du temps de crise, puisque l'on assiste à un effondrement de la nuptialité. La baisse des conceptions est réelle, au moins pour l'année 1738-1739 (un tiers), sans prendre des proportions exceptionnelles. Rien de catastrophique, mais à cette dépression va succéder quelques années plus tard le gros à-coup de 1745.

31 morts pendant l'année-récolte 1785-1786, long hiver et grande sécheresse d'été 1785. Mais le nombre des mariages est un peu supérieur à la moyenne décennale, celui des conceptions largement plus élevé. Là encore, Ternay n'est que frôlé par la crise. N'oublions pas cependant qu'au cours de ces années qui précèdent la Révolution, la courbe de mortalité rejoint presque celle de la natalité.

Il ne saurait être question de conclure. Nous venons de faire un premier pas vers ces paysans de Ternay disparus. Ceux du XVIII^e siècle ont d'abord retenu l'attention parce qu'ils ont été les derniers témoins d'un vieux monde à l'agonie, l'Ancien Régime. Il reste encore beaucoup de questions à leur poser. Mais ceux du XVII^e siècle et peut-être d'avant (ici surgit le problème des sources, en l'absence quasi-totale de registres paroissiaux dès le XVI^e siècle), ceux du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e ne méritent-ils pas tout autant de sortir de l'ombre, une ombre seulement, là où certains voulaient voir le néant ?

(1) Pierre Clément : « Monographie de Ternay ».

(2) Cette voie, après le passage du Loir au gué d'Artins, gagnait la petite vallée de la Cendrine. Son tracé devait correspondre à celui de l'actuelle route de Ternay à Montrouveau qui fut longtemps appelée « le vieux chemin de Tours à Paris ». Elle passait sur le territoire de Ternay, par le lieudit « le gué de la Barre » et à proximité immédiate du site de Croixval (où devait s'élever plus tard le célèbre prieuré).

(3) Gérard Bouchard : « le Village immobile, Sennely en Sologne au XVIII^e siècle », avant-propos pp. 13-14, éd. Plon 1972.

(4) M. Fleury et L. Henry : « Nouveau manuel de dépouillement et d'exploitation de l'état civil ancien », INED 1965.

(5) D'après R. de Saint-Venant et son « Dictionnaire Historique du Vendomois », Ternay comptait 450 communians en 1750. Si nous admettons que les enfants n'ayant pas accompli leur communion constituaient 25 % de la communauté, proportion couramment admise, le total de la population ternaysienne s'élevait à 600 individus. Enfin celle-ci s'élevait à 727 en 1806.

(6) P. Valmary : « Familles paysannes au XVIII^e siècle en Bas-Quercy, étude démographique », P.U.F. 1965.

(7) P. Goubert : « Cent mille provinciaux au XVII^e siècle », Flammarion 1968. P. Girard : « Aperçus de la démographie de Sotteville-les-Rouen vers la fin du XVIII^e siècle, Population 1959 n° 3. J. Ganiage : « Trois villages d'Ile de France au XVIII^e siècle. Etude démographique », INED 1963. E. Gauthier et L. Henry : « La population de Crulai, paroisse normande. Etude historique, INED 1958.

(8) Moheau : « Recherches et considérations sur la population de la France. Première édition 1778, éd. Gonnard 1912.

(9) Mémoire inédit de M. Proust, instituteur à Chef-Boutonne.

— pour La Rochelle, recherches personnelles de P. Valmary dont les résultats sont cités dans « Familles paysannes... ».

— pour Avits, Mlle Hue, D.E.S. d'Histoire, Toulouse, 1956.

(10) François Lebrun : « Les hommes et la mort en Anjou au XVII^e et XVIII^e siècles, Mouton - Paris - Lahaye, 1971, p. 347 sq.

(11) « Journal de François Lattron, vigneron au Bois aux Moines (paroisse de Naveil) 1756-1810 », Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois, 1875.

(12) Extrait des registres paroissiaux des Hayes cité dans l'article « Notes sur le canton de Montoire : événements calamiteux, météorologiques, récoltes, prix », Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois, 1883.

Sur les caves des Prieurés de MARMOUTIER

par M. le docteur Jean MORNET

L'abbaye de Marmoutier a connu du X^e au XIII^e siècle une prospérité très grande et rempli un rôle social et économique incontestable. Cet essor était lié, en partie, à l'existence de prieurés répandus sur tout le nord-ouest de la France et jusqu'aux Flandres et en Angleterre.

Chacun de ces prieurés était une colonie composée de quelques moines qui dirigeaient surtout les travaux des habitants. Il en résultait des récoltes importantes qu'il était nécessaire de conserver. Il fallait les entreposer, d'une part pour ravitailler l'abbaye mère qui avait des besoins très grands avec l'alimentation des novices, de la communauté et des visiteurs de marque qu'elle recevait ; d'autre part il leur fallait aider les populations dans des périodes de famine et enfin remplir ce rôle « d'hospitalité » qui était dans les attributions des prieurés. Cette hospitalité consistait à héberger et à nourrir les voyageurs en un temps où l'hôtellerie n'existait pas.

Ces prieurés se trouvaient ainsi établis dans les régions où les voyageurs devaient passer. Et si la route n'existait pas, ce sont les moines qui la créaient par leur présence et l'échelonnement de leurs maisons.

Les constructions des prieurés ont presque totalement disparu. Il n'en reste tout au plus que des traces. Les travaux d'érudits qui nous renseignent sur les prieurés ne s'étendent pas sur la situation et le caractère des bâtiments. Les cartulaires que nous possédons signalent toutefois qu'à chaque passage le visiteur envoyé par le monastère vérifiait la qualité des édifices. Les travaux sur ce sujet furent nombreux et divers. Plus récemment l'étude de Mlle Odile Gantier sur les prieurés de Marmoutier du X^e au XIII^e siècle s'est faite sur des documents écrits : c'est un travail de cabinet.

Nous avons été amené nous-même à travailler sur le terrain dans une région que nous connaissons et nous avons découvert que là où les prieurés n'ont laissé que des vestiges, il existe cependant des éléments à peu près

intacts et de grande qualité : ce sont les caves. Celles-ci étaient nécessaires pour remplir le rôle dont nous avons parlé et pour conserver les denrées alimentaires en un siècle où les appareils de réfrigération étaient inconnus.

Nous avons ainsi visité les caves de Mesland, Chouzy, Coulanges, Chambon, Bury, Orchaie et Villeferbol. Ces caves ont toutes un caractère commun. Elles sont construites en général à flanc de coteau, l'entrée étant au point le plus déclive et la galerie s'étendant sur le point le plus élevé. Il existe un couloir central complété, à droite et à gauche, le long de son chemin, par des alvéoles qui peuvent avoir 1,50 m de largeur et dans lesquelles les tonneaux ou les grains ou tout autre produit alimentaire étaient stockés. Ces caves sont pour la plupart admirablement sèches, condition toujours valable à la qualité de leur fonctionnement. Elles sont encore utilisées par les propriétaires actuels et c'est une des raisons pour lesquelles elles sont ignorées et n'ont pas été signalées. Elles restent des caves particulières sous la sévère protection du droit de propriété. Elles sont construites en général d'une façon très soignée en belle pierre bien taillée et voûtées en ogive. Elles ont été construites assez tardivement après la création du prieuré en un temps où la prospérité permettait de s'offrir ce luxe.

Outre ces caractères généraux, chaque cave présente certaines particularités. Ce qui reste de la cave de Mesland nous a paru assez petit, mais c'est celle que nous avons le moins explorée. La cave de Chouzy a vu nombre de ses alvéoles fermées au cours des âges à la suite probablement d'éboulements. Elle présente une singularité que nous ne nous expliquons pas. A deux endroits de son trajet, il existe, montant vers la surface, comme l'intérieur de deux petits clochers. S'il s'était agi d'aération, le travail eut été moins soigné et un seul élément en tout cas aurait été suffisant. La cave de Bury est petite, comme il convient à un prieuré créé assez tardivement et très rapproché de celui de Chambon. Utilisée comme cave par ses propriétaires, elle a longtemps été considérée comme une chapelle par les habitants du pays. La cave d'Orchaie est certainement la plus belle. Elle est la plus vaste, la mieux construite et cependant elle aurait été amputée d'une partie d'elle-même. Il nous semble que cette partie devait être l'entrée primitive au point le plus bas du coteau et l'entrée actuelle n'aurait été réalisée que beaucoup plus récemment. A noter qu'une maison moderne a été édifiée sur cette cave. Ces considérations sont peut-être la raison pour laquelle il existe au milieu de la cave un suintement d'eau qui a justifié la création d'un puits perdu. Cette humidité relative est toutefois particulière à la cave d'Orchaie et doit être la conséquence de transformations tardives. La cave de Villeberfol est également très importante et un peu différente. Elle comporte sur une entrée commune, une sorte de circuit qui permet d'arriver par un côté et de revenir par l'autre. Un éboulement s'y est produit sur le côté gauche qui correspond à la cour de l'actuelle habitation. Ce prieuré de Villeberfol a justifié l'étude très complète de M. l'abbé Lecoq (1). On peut dire que les bâtiments extérieurs disparaissent tous les jours. Et nous-même au cours de plusieurs visites nécessairement rapprochées, nous avons vu des murs disparaître et des cours s'empierrer avec leurs matériaux. Mais les cellules des moines y



ORCHaise

Photo J.-F. Doré

auraient paraît-il subsisté jusqu'à une date très récente parce qu'elles servaient d'habitation.

Tous ces monuments ont en outre un trait commun : la clé de voûte, qui est la même exactement et très particulière dans tous ces prieurés. C'est une clé de voûte comportant quatre branches formant une sorte de croix et chaque branche s'articule avec une arête d'ogive. Ces clés de voûte qui

sont d'exécution assez délicate devaient être taillées dans une pierre qui n'est pas celle du pays ; elle était sans doute apportée au moment des besoins.

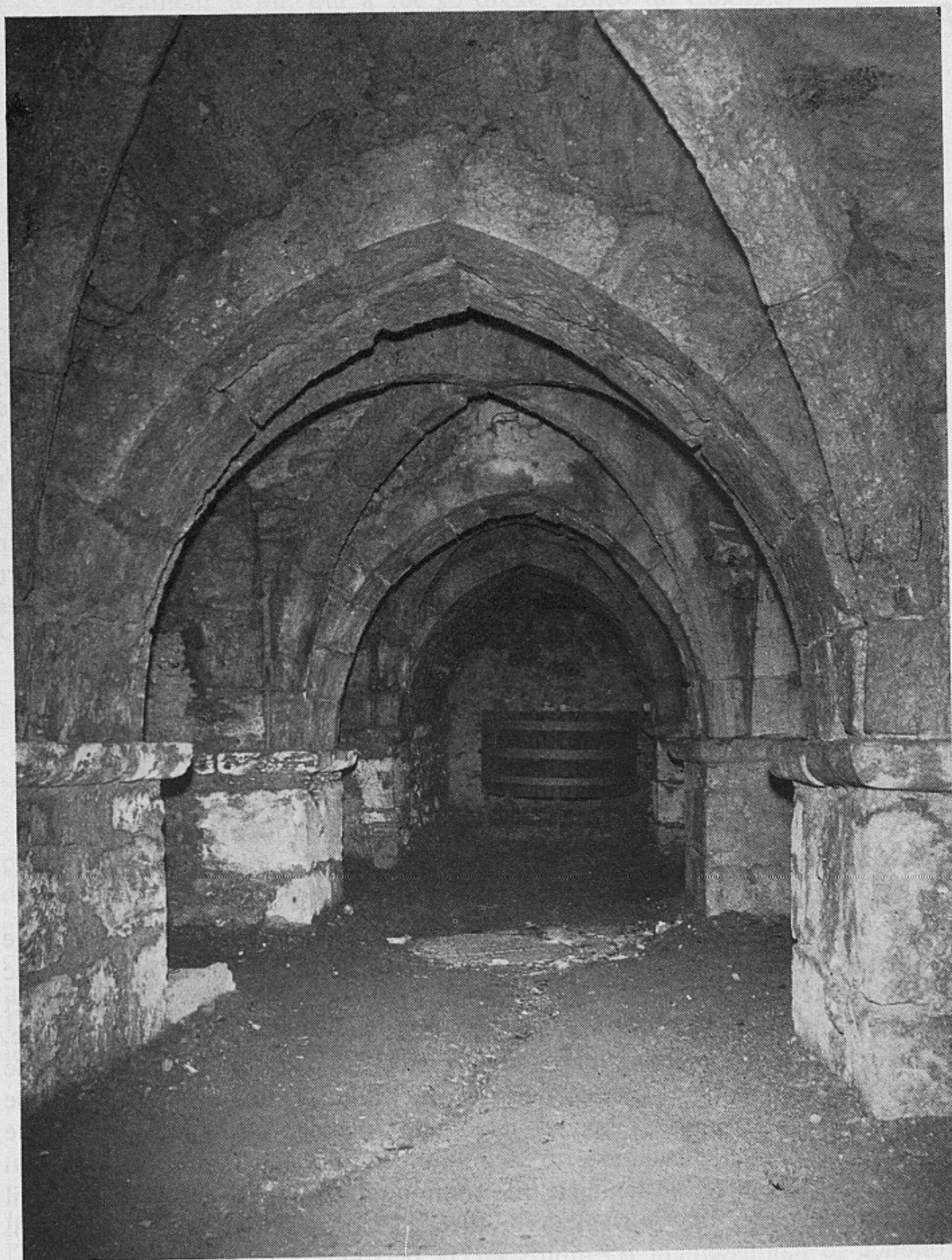
L'existence du prieuré de Marmoutier à Coulanges n'est indiquée nulle part. Nous savons par contre par une lettre d'Yves, évêque de Chartres, que Coulanges fut érigé au profit de Bourg-Moyen en prieuré-cure en 1105. Coulanges n'appartint donc pas à Marmoutier, mais la similitude de construction de la cave avec celle des prieurés de Marmoutier oblige à certaines réflexions. Les clés de voûtes de Coulanges, à leur centre, sont légèrement décorées, ce qui correspond, selon Viollet-le-Duc, à une date postérieure. Pourquoi la cave de Coulanges ressemble-t-elle tant à ses voisines ? Peut-être y eut-il un maître maçon commun laïc ou religieux qui répéta partout des constructions similaires ? Peut-être aussi était-ce la façon de faire de l'époque ? Peut-être enfin cette clé de voûte en croix convenait-elle à des constructions monastiques ?

M. Jacques Charles, dans un article paru dans les archives de l'Orléanais en 1972, décrit très soigneusement une cave située à Aulnay-la-Rivière, dans le Loiret, sur les bords de l'Essonne. Cette cave se trouve actuellement en pleins champs à côté du château qui en a lui-même remplacé un autre. Cette cave a tout à fait les mêmes allures que celles que nous avons décrites, y compris la clé de voûte en croix. Les documents que nous possédons ne signalent pas d'occupation de Marmoutier dans cette région. Cependant il est certain que cette cave a été en un temps construite à côté ou sous un bâtiment et qu'elle est peut-être d'origine conventuelle.

A côté de ces caves de Marmoutier qui bordent la Cisse sur sa rive droite, nous avons eu connaissance, au moins sommaire, de deux autres caves situées sur la rive gauche de la Cisse, l'une est celle de Chambon qui fut d'abord une villa romaine très complète que Marmoutier acquit en obédience en 821 et qui ultérieurement devint un prieuré. Cette cave a donc été construite avant Marmoutier. Elle ne ressemble absolument pas aux autres, étant de construction romane et infiniment moins soignée. L'autre est la cave de Tiron, à Molineuf, dont nous savons fort peu de chose, mais dont nous pouvons tout de même dire qu'elle est construite de façon plus simple et modeste avec une voûte ronde. Elle est d'ailleurs actuellement couverte de bâtiments.

En résumé, ces caves de prieurés de Marmoutier, présentes tout le long de la route de la Cisse qui conduisait du pont d'Amboise vers Paris et vers les Flandres, montrent une homogénéité certaine et un caractère luxueux assez remarquable.

(1) Bull. Soc. archéo. du Vendomois, 1970. - Un prieuré de Marmoutier : St-Nicolas-de-Villeberfol, par l'abbé Lecoq ; avec p. 91, une photographie de l'entrée du cellier (XIII^e s.).



ORCHAISE

Photo J.-F. Doré

*En hommage au jumelage
Vendôme-Gevelsberg :*

**L'Archevêque de Cologne
ENGELBERT-1^{er}**

Nous insérons bien volontiers les lignes qui suivent dues à M. Paschedag, ancien proviseur du Lycée de Gevelsberg et écrites pour le 750^e anniversaire de la mort de celui à qui Gevelsberg doit vraisemblablement d'exister. M. Pfeiffer, professeur au C.E.S. de la place St-Denis en a fait la traduction.

Engelbert le Saint, 1185-1225, fut archevêque de Cologne. L'empereur Frédéric II lui confia en 1220 la tutelle de son fils Henri. En 1225, Engelbert luttant contre son cousin Frédéric d'Isenburg fut attiré dans un piège et assassiné. Il est honoré comme saint dans plusieurs diocèses d'Allemagne.

*

* *

L'ÉCHO DU CRIME

COMMIS AU PIED DE LA MONTAGNE DE GEVELSBERG

Le nom de Gevelsberg est cité pour la première fois à propos du meurtre de l'archevêque de Cologne, Engelbert I, comte de Berg, grand électeur duc de Westphalie, administrateur de l'Empire sous le règne de Frédéric II et précepteur de son fils, futur roi allemand. La nouvelle de la mort violente, le 7 Novembre 1225 dans un chemin creux au pied de la montagne de Gevelsberg, de l'homme le plus puissant de l'Empire au nord des Alpes se répandit très rapidement dans les capitales d'occident. Le pape frappa le meurtrier, Frédéric d'Isenburg, d'excommunication. La fatale nouvelle du décès de son régent en Allemagne fut communiquée à l'Empereur alors qu'il siégeait à la Diète de Nuremberg. Avec l'accord des princes présents il prononça le bannissement d'Empire sur la personne du Comte Frédéric.

Une chronique datée de l'année 1592 donne une idée de l'émoi dans les couches populaires. La foule des chevaliers et des bourgeois se pressait en si grand nombre vers la tribune sur laquelle le roi tenait son tribunal, que l'escalier s'écroula, ensevelit les hommes sous les décombres et qu'il y eut des morts et des blessés.

En tant que contemporain, et non des moindres, le poète Walther von der Vogelweide s'exprime en ces termes dans son élégie :

« Malheur à lui, qui a tué le digne prince de Cologne.
Malheur à lui, et que la terre refuse de le porter.
Il m'est impossible d'imaginer le tourment
Qui laverait son crime.
J'attends le jour où l'enfer l'engloutira vivant ».

Parlant de l'archevêque mort, il disait :

« ... ce prince des maîtres, ce fidèle et courageux régent qui a rendu tant de services au roi ».

L'archevêque de Cologne, Henri de Molenarken, successeur d'Engelbert, chargé d'appliquer la peine édictée par Frédéric, mit le siège devant le château-fort d'Isenburg près de Hattingen l'année même du crime. Le château fut pris et les murs rasés. Il disparut sous les décombres « au point où il était difficile d'en deviner les limites ». Le chercheur de Hattingen, docteur Henri Eversberg, directeur des fouilles, a réussi cependant à le faire renaître de ses ruines, c'est à lui que nous devons aujourd'hui de pouvoir le visiter.

Frédéric d'Isenburg erra dans le pays, et alors que sa tête était mise à prix, il fut découvert dans la fondation de Liège, traduit en justice et roué à Cologne devant la porte Séverine.

Comme beaucoup de grandes figures de l'histoire, l'image d'Engelbert grandit encore après sa brusque disparition. Son biographe, le moine César de Heitersbach, parlant de son administration évoque « un retour de la splendeur d'Auguste » et il ajoute :

« Avec la mort d'Engelbert la paix déserta l'Empire ». L'endroit, dans le chemin creux au pied de la montagne de Gevelsberg, où il fut assassiné, devint lieu de pèlerinage et de recueillement où s'accomplissaient des miracles et des guérisons. Quelques années après sa mort on y érigea une abbaye cistercienne qui fut abondamment dotée en terres et fondations. Bien que n'ayant pas été canonisé formellement il fut cependant vénéré comme tel. Depuis 1618, l'anniversaire de sa mort, le 7 novembre, est célébré dans toutes les églises de l'archidiocèse de Cologne.

LE SENS HISTORIQUE D'ENGELBERT

L'observateur critique se pose la question si la plainte populaire lors de la mort prématurée et sa renommée sont justifiées par le rôle joué par l'archevêque dans l'histoire de l'Allemagne. C'est pour nous en rendre compte que nous examinons ce qui suit.

a) *Regard sur l'histoire*

C'est l'époque où la chevalerie allemande sous les empereurs de la famille des Staufén et sous le signe des Croisades atteint des sommets. Mais c'était

aussi l'époque où les grands de l'Empire tentaient d'élargir leurs possessions territoriales ainsi que leur puissance en luttant contre l'Empereur et contre l'Eglise. La lutte entre Frédéric I Barberousse et Henri le Lion, le duc des Welfes qui avait autorité sur la Saxe et la Bavière est significative à ce propos. Après la chute du Lion ses biens à l'ouest de la Weser furent placés sous la tutelle de l'archevêque et électeur de Cologne sous le nom de « Duché de Westphalie ». Ceci se passait en 1180 soit cinq ans avant l'année de naissance d'Engelbert.

Pour Philippe de Heinsberg, l'un des prédécesseurs d'Engelbert sur le siège de l'archevêché de Cologne, la dignité ducale était un titre vide de sens. Il déploya tous ses efforts à doter le titre ducal de la puissance du suzerain. Il y réussit au-delà de tout espoir sans utiliser la force, en fondant des villes qui détiendraient la puissance ducale et en achetant des biens nobles qu'il remettait ensuite en fiefs à d'anciens possesseurs de ces fiefs.

Après la mort de Barberousse lors de la troisième Croisade, la couronne royale et impériale passa sur la tête de son fils Henri IV. Les grands projets de puissance politique mondiale furent abrégés par sa mort prématurée. Son fils Frédéric, le futur Empereur Frédéric II né en Sicile, n'avait que trois ans quand son père mourut. Avec le pape Innocent III, l'ennemi le plus acharné, puissant et conséquent de l'Empire monta sur le trône de Pierre. Il s'était fixé comme but de soumettre la puissance laïque à l'autorité spirituelle de l'Eglise et de remettre entre les mains du souverain pontife l'investiture des évêques. Le fait que l'Empire se trouve sans tête entraine tout à fait dans ses vues politiques.

Lorsque la majorité « Staufen » des princes porta le plus jeune fils de Barberousse, Philippe de Souabe, sur le trône royal et impérial, le pape Innocent III soutint le Welfe Otton IV, un fils d'Henri le Lion qu'une minorité de princes avait élu. L'archevêque de Cologne Adolphe, de la famille du comte d'Altena, l'une des figures les plus néfastes de l'histoire allemande, couronna l'anti-roi à Aix-la-Chapelle. Guidé par l'orgueil et l'avidité l'archevêque changea plusieurs fois de camp. La guerre civile déchira le pays sans épargner le duché de Westphalie, dont la noblesse se divisa en deux camps. Toutefois elle combattit le plus souvent aux côtés de l'anti-roi. Sous Innocent III, la papauté atteignit le sommet de sa puissance. Le fait de ne pas quitter le parti du Stauffer Philippe de Souabe avant son élection au trône archiépiscopal de Cologne de Engelbert de Berg porte témoignage de son caractère désintéressé et de ses sentiments généreux. En raison de ce choix il fut excommunié par le pape en 1206.

La page fut tournée, lorsqu'Otton IV, après que Philippe II eut été assassiné par un Wittelsbach, se retourna contre le pape et émit des prétentions sur les possessions italiennes. Innocent III appela ensuite Frédéric de Hohenstaufen, fils d'Henri VI et neveu de Barberousse sur le trône impérial. Otton fut battu à Bouvines en 1214 lors de la bataille décisive et l'année suivante Frédéric II monta sur le trône royal.

b) *L'action d'Engelbert comme duc de Westphalie*

Telle était la situation dans l'Empire et notamment dans le duché de Westphalie, lorsque Engelbert de Berg devint, à l'âge de 30 ans environ, archevêque de Cologne. Le chroniqueur de 1592 le décrit ainsi, alors qu'il était novice au couvent de Werden : « c'était un jeune homme bien fait, raisonnable, avisé et aimable. Avec cela beau parleur et l'esprit prompt ». Lorsqu'il occupa le siège archiépiscopal Frédéric II, roi et empereur, séjournait justement en Allemagne. Ce fut son seul séjour de huit ans en Allemagne.

Frédéric II reconnut immédiatement les qualités d'homme d'état du jeune archevêque. Il lui confia l'éducation de son fils Henri et en l'an 1220 il remit entre ses mains les destinées de l'empire au nord des Alpes comme régent de l'Empire. L'Empereur se rendit définitivement dans sa résidence de Palerme en Sicile pour se vouer tout entier à sa politique italienne. Il ne revint que très occasionnellement en Allemagne.

L'archevêque Engelbert justifia la confiance de l'Empereur et s'affirma comme homme d'Etat, qui savait prendre conscience avec la même loyauté de ses fonctions de régent de l'Empereur et d'archevêque de Cologne, et qui jetait sur l'événement un regard global. Lors d'une réunion de princes à Francfort il réussit à obtenir une trêve pour la sauvegarde de laquelle il institua dans ses états de Westphalie un maréchal. Il initia le fils de Frédéric, Henri, dans les affaires de l'Etat, après l'avoir en 1222 à Aix-la-Chapelle et avec l'assentiment de son père couronné roi d'Allemagne. Il l'accompagna ensuite dans un voyage à travers l'Allemagne. Il dirigea des négociations pour le compte de Frédéric II avec l'Angleterre et le Danemark.

Il administra son duché d'une main ferme en mettant un frein au désir de la noblesse de renforcer sa puissance personnelle. Elle ne reconnut que forcée sa puissance ducal mais ne put rien opposer d'équivalent à sa triple puissance d'archevêque de Cologne, de duc de Westphalie et de représentant du roi, et pour cette raison les nobles étaient nombreux à paraître lors des diètes convoquées par l'archevêque. C'est ainsi qu'il réussit à faire reflourir la fondation tombée à l'abandon et à créer un territoire fort entre la Meuse et la Weser. Les moyens de sa politique étaient les mêmes que ceux de son grand prédécesseur Philippe de Heinsberg, mais Engelbert les rendit plus efficaces grâce à plus de diplomatie.

Comme archevêque il retira à la noblesse le gouvernement des grands bailliages ecclésiastiques, protégea les couvents contre l'emprise de leurs baillis et fortifia sa puissance par la fondation de villes et de châteaux-forts. Les villes de Geseke, Brilon, Marsberg, Attendorn, Helmarshausen, Weser, Wiedenbruck et Wipperfürth lui doivent notamment leur fondation. Même lorsque la noblesse grognait, ce fut le peuple qui bénéficia des bienfaits de sa politique, peuple qui avait gémi sous les affres de la guerre civile et qui continuait à souffrir des disputes et des démêlés des grands et qui ignorait souvent à quel seigneur il devait obéir au moment précis. L'histoire que raconte Ceasarius de Heitersbach à propos de ce commerçant est caractéristique de cette situation. En effet, à cause de la méchanceté des nobles et des chevaliers ce brave homme ignorait qui devait l'accompagner et le

protéger, à la suite de quoi Engelbert lui tendit son gant qui se révéla être un sauf-conduit sûr dans le pays. Les faits cités rendent tout à fait plausibles les paroles du moine de Heitersbach qui pensait que l'action d'Engelbert suscitait l'espoir du retour à une période de puissance comparable à celles de l'Empereur Auguste. La confiance du peuple en son archevêque et seigneur et l'espoir brisé par sa mort violente dans les forêts autour de Gevelsberg pourrait expliquer les miracles qu'on a cru apprendre après sa mort.

LES MOTIFS QUI CONDUISIRENT A L'ASSASSINAT DE L'ARCHEVÊQUE

On comprend facilement que la noblesse de Westphalie tenta de se libérer de la souveraineté de l'archevêque de Cologne. Quelles qu'aient pu être la prudence et la diplomatie que déployait l'archevêque dans tous ses actes il se créa une conjuration dont son neveu Frédéric d'Isenburg devint l'instrument. L'archevêque ne semble pas avoir saisi très clairement que le danger pouvait venir de sa propre parenté puisqu'il avait favorisé l'élection de deux neveux, les frères du comte d'Isenburg comme évêques de Munster et d'Osnabrück. Il avait également agi avec diplomatie et en médiateur devant la plainte de l'abbesse de la fondation d'Essen qui accusait d'oppression son neveu Frédéric d'Isenburg, bailli du couvent de femmes d'Essen. Ce n'est qu'après une nouvelle lettre de l'abbesse, adressée directement au pape, que l'archevêque se vit obligé d'attirer l'attention du comte sur ses devoirs et sur les limites de sa puissance.

Ceci semble avoir augmenté encore la colère du neveu contre son oncle, si bien qu'en plus de la mission de la conjuration de la noblesse il avait trouvé un motif personnel à l'attentat qu'il comptait perpétrer contre l'archevêque. Il est certain que lors de la diète de Soest le différend à propos de la fondation d'Essen ne put être réglé.

C'est au retour de cette diète, au soir du 7 novembre 1225 que l'archevêque fut attiré dans un piège près de Gevelsberg et qu'il fut abattu après s'être vigoureusement défendu. Engelbert mourut à l'âge de 40 ans. Pendant les neuf années de son administration il avait accompli une œuvre d'homme d'état. Son œuvre périclita avec sa mort et les disputes entre les nobles se multiplièrent de plus belle. La puissance territoriale entre la Meuse et la Weser érigée par Engelbert se disloqua et le duché de Westphalie disparut en tant que facteur efficace de l'histoire de l'Empire.

App. - Pour montrer à quel point la noblesse locale renforça sa puissance, sans aucun scrupule voire avec une certaine brutalité, après la mort d'Engelbert il suffira de voir comment le cousin de Frédéric d'Isenburg, le comte d'Altena, utilisa la situation, sans tenir aucun compte des liens familiaux ni de la situation préoccupante des enfants du malheureux Isenburg, pour s'approprier ses biens. Le vieux nom de « Altena et Isenburg » qui avait été souillé par le meurtre du cousin fut remplacé petit à petit par celui de « de la Mark », par référence à une petite possession du comte Adolphe sur les bords de la Lippe.

A propos
du décès d'une petite fille inconnue
de Gracchus Babeuf,
survenu à Blois, le 27 Avril 1878

par M. Régis BOUIS

Les tables décennales de la ville de Blois pour l'année 1878 (1) mentionnent le décès d'une certaine Babeuf Emilie. Il n'était pas jusqu'au prénom qui inclinait à penser qu'il pût s'agir d'une fille du fils aîné du Tribun du Peuple, Robert, alias Emile.

L'acte de décès (2), à l'encontre de cette hypothèse, indique seulement le nom du père, Camille Babeuf, et laisse en blanc celui de la mère. Mais comme ledit acte donne et l'âge de la défunte, 66 ans, et le lieu de sa naissance, Lyon, il était permis de penser que 66 années plus tôt, c'est-à-dire en 1811, 1812, Camille, le père, désigné par l'acte, serait venu s'installer près de son frère Robert, alors libraire à Lyon, et y aurait eu cette fille dont le prénom évoquait celui de l'aîné des deux fils de François Noël, le supplicié de Vendôme.

Grâce à l'obligeant concours de M. Hours, archiviste de la ville de Lyon, qui a bien voulu nous communiquer une photocopie de l'acte de naissance d'Emilie Babeuf, le 8 août 1811 (3) nous pouvons affirmer que c'est effectivement d'une fille de Robert Babeuf « libraire à Lyon » et de Catherine Finet qu'il s'agit.

Mais voici la transcription de ces deux actes, celui de décès d'Emilie d'abord, celui de sa naissance ensuite.

1°) « L'an 1878, le 28^e jour du mois d'avril, à 9 heures du matin, par devant nous, Augustin Crossonneau, adjoint délégué, officier de l'état civil de la commune de Blois, sont comparus Jean Duteil, âgé de 62 ans, profession d'employé, domicilié à Blois et Pierre Delaunay, âgé de 37 ans, lesquels nous ont déclaré que, le 27 du mois d'avril, à trois heures du soir, Emilie Babeuf, célibataire, fille de Camille Babeuf et de... âgée de 66 ans, profession de lingère, demeurant à Blois, département de Loir-et-Cher, née à Lyon, est décédée en la maison Avenue de Paris. Le premier témoin a déclaré être

voisin, le second témoin être voisin de la décédée. Nous nous sommes assurés de l'exactitude de la déclaration de ces témoins qui ont signé avec nous le présent acte, après que lecture leur en a été faite, sauf le second qui a déclaré ne pas le savoir. Duteil. A. Crossonneau. »

2°) « Le 8 août 1811 par devant nous, maire de Lyon, a comparu sieur Robert Babeuf, libraire à Lyon, demeurant rue Poulailherie n° 108, lequel a présenté un enfant du sexe féminin, né hier soir, à onze heures, de lui comparant et de demoiselle Catherine finet son épouse, auquel enfant il a donné le nom d'Emilie ; présents sieurs Javanelle, marchand de fil, demeurant rue St Pierre et Philippe Mercier, bijoutier, rue de l'enfant qui pisse, n° 68 témoins majeurs lesquels ainsi que le père ont signé avec nous le présent acte après que lecture leur en a été faite.

R. Babeuf. Javanelle. Mercier. L. B. de Vauxonne (4).

De Robert, dit Emile Babeuf, nous savons qu'il séjourna à Vendôme, avec sa mère, pendant toute la durée du procès de floréal, devant la Haute-Cour de Justice. La mère et le fils aîné avaient, en effet, suivi leur époux et père et, trouvé asile chez un courageux terroriste vendomois, Pierre Nicolas Hésine, qui les accueillit spontanément, en son domicile, dès leur arrivée dans cette ville (5).

De ce séjour vendomois (6), Emile, bien qu'il fût alors âgé de onze ans (7) devait garder un souvenir durable puisque nous le retrouvons, sous l'Empire, en relations suivies avec l'homme qui les hébergea, sa mère et lui, pendant le long procès qui se termina par l'exécution de son père. Nous avons publié, à cet égard, une lettre d'Emile à Hésine, datée de Paris, le dix juillet 1807 (8). L'objet essentiel de cette lettre : faire procéder par un imprimeur vendomois au tirage de quelque écrit dont Hésine avait été l'auteur à fin de propagande vraisemblablement. « Vous voudrez bien me donner une prompte réponse ayant un intérêt direct à cela ». Et nous formulons l'hypothèse qu'il pouvait s'agir du Journal dont Hésine fut le rédacteur et le propriétaire, dans lequel il prit résolument parti en faveur des accusés traduits devant la Haute-Cour de Vendôme.

Un point important de cette lettre d'Emile nous avait échappé : « Mes amis qui sont les vôtres, écrit-il, vous font leur compliment ; vous voudrez bien aussi faire la même commission auprès de M. Lenain de la part de mes voisins ». Ces amis d'Emile, également ceux d'Hésine, ces voisins d'Emile dans les mêmes dispositions à l'égard de Lenain, l'un des intimes d'Hésine à Vendôme, ne peuvent être sous la plume du fils du Tribun du Peuple que des amis politiques des deux Vendomois aux opinions bien connues, des souscripteurs dès lors certains d'une réédition de la courageuse feuille vendomoise (9).

La lettre d'Emile à Hésine datée du 10 juillet 1807 correspond à la parution de la première « lettre philosophique » de Rigomer Bazin, vers le début de cette même année (10).

A l'occasion du premier complot du général Malet, l'année suivante, la police saisit les bandes qui « servaient à faire parvenir aux abonnés leur revue ». Dautry qui se proposait de montrer quelle influence avait bien pu

exercer Bazin, compagnon de route des Babouvistes sur la pensée saint-simonienne, — c'est l'intérêt de son article, — ne manque pas de citer, parmi les 250 abonnés bon nombre de partisans de la doctrine de Babeuf : Buonarroti, Antonelle... ainsi que d'anciens jacobins connus et à demi babouvistes (11) : Bertrand Barère, Florimond Guiot, Laignelot, Eve Démaillot et, constatation intéressante, 28 personnes « sans aucune notoriété et qui, à priori, manqueraient plutôt de culture » (12).

Il va sans dire que Malet et Saint-Simon figurent, en bonne place, sur les listes des abonnés des Lettres philosophiques de Rigomer Bazin conservées aux Archives de la Préfecture de Police.

Nous nous sommes, à notre tour, penché sur ces listes et nous y avons trouvé, sans étonnement le nom d'Hésine (13).

Bazin et Hésine qui s'étaient connus pendant leur commune incarcération, à Sainte-Pélagie, avant le 9 thermidor, avaient conservé, depuis lors, les plus amicales relations. Au temps du procès de Gracchus Babeuf devant la Haute-Cour de Vendôme, Bazin prit avec vigueur, dans sa Chronique de la Sarthe, le parti des accusés et y reproduisit, dans son numéro du 26 germinal an V, l'article paru dans le Journal des Hommes Libres en faveur d'Hésine qui venait d'être condamné par le tribunal criminel de Blois à la déportation.

Nous savons qu'au lendemain de l'arrestation du général Malet la police perquisitionna, le 11 juin 1808, au domicile de la veuve du Tribun du Peuple et qu'elle fut amenée à la préfecture de Police. On voulait savoir où se trouvait son fils Emile qui habitait chez elle, rue St-Honoré, n° 345, maison des Feuillants et qu'on soupçonnait d'être lié avec le général. Emile voyageait, à ce moment, pour le compte d'une librairie parisienne, en Espagne et en Italie (14).

Un an et demi plus tard, Emile contractait mariage à Lyon. C'est le texte de cet acte dont M. Hours nous a également donné communication que nous nous devons de transcrire en raison des renseignements à la fois inédits et précis qu'il nous apporte.

« le 27 décembre mil huit cent neuf, à dix heures du matin, Par devant nous, maire de la ville de Lyon, ont comparu Sieur Robert Babeuf, né à Roye, département de la Somme, le 29 septembre mil sept cent quatre vingt cinq, négociant, domicilié à Paris rue Sainte (sic) Honoré, fils majeur et légitime de défunt françois noel Babeuf et de dame marie anne victoire langlet, demeurant à Paris, susdite rue Ste Honoré, du consentement de laquelle il procède.

Et demoiselle Catherine finet, née à Lyon, le 25 mars mil sept cent soixante neuf, demeurant à Lyon, allée des images, fille majeure et légitime de défunt angéli finet et madelaine Bélézi.

Lesquels nous ont requis de procéder à la Célébration de leur mariage dont les publications ont été faites à Lyon les dimanches vingt six février et cinq mars dernier et à Paris les mêmes jours sans qu'il soit intervenu aucune opposition. Vu les actes de naissance des futurs époux, ceux de décès du père du futur et des père et mère de la future, un acte Reçu de Robin notaire à Paris, le vingt janvier de la présente année, portant de la part de la mère du futur époux consentement au présent mariage. Desquels actes il a été donné lecture ainsi que du Chapitre six du code civil sur le mariage.

faisant droit de la Réquisition des Comparants nous leur avons demandé s'ils veulent se prendre pour Epoux ; d'après leurs réponses affirmatives, nous prononçons, au nom de la loi, que lesdits Sieur Robert Babeuf et demoiselle Catherine finet sont unis par le mariage, Dont acte a été passé et lu en présence de MM François Malherbeaux, teneur en livres, demeurant à Lyon, rue neuve des Capucins, Claude Ramoux, dessinateur, demeurant rue Grenette, Gabriel finet Graveur, demeurant Rue Perrache frère de l'épouse et d'Antoine Derral ? Tapissier demeurant place bonaparte, lesquels ainsi que les époux ont signé avec nous.

Suivent leurs signatures ainsi que celle de l'adjoint au maire P. Arlès l'ainé » (15).

De cet acte nous retiendrons que, dès janvier 1809, soit près d'un an avant la célébration dudit mariage, la mère du futur avait accordé son consentement, ce qui implique que les conjoints se connaissaient au moins depuis le début de 1809, qu'on assignait à l'époux pour profession celle de négociant alors que l'on sait que, jusqu'à cette époque, il était commis voyageur en librairie et qu'il y avait, détail à retenir, une différence d'âge de seize années entre les deux époux.

Les professions des témoins marquent par ailleurs qu'ils touchaient presque tous, de loin ou de près, au monde de la librairie ce qui permet de penser que Catherine Finet pouvait, elle aussi, appartenir à ce même milieu. Le nom de Finet nous écrit M. Hours « est connu à Lyon depuis le XVIII^e siècle et de nos jours encore ».

Si nous nous reportons à l'acte de naissance d'Emilie, transcrit au début de cet article, son père aurait exercé, en août 1811, la profession de libraire. Maitron, dans son précieux Dictionnaire du Mouvement Ouvrier Français (16), écrit qu'il reçut son brevet de libraire à Lyon le 1^{er} janvier 1813. Le document qui l'atteste, cité par Maitron (17), ne fait sans doute qu'entériner ou régulariser une situation de fait existant depuis quelques années, 1811 au moins.

M. Hours aurait bien voulu, nous écrit-il, trouver autre chose concernant Robert mais les registres de recensements fiscaux qui eussent permis de se faire une idée sur son installation à Lyon manquent pour son quartier jusqu'en 1814.

Catherine Finet accompagnée de sa fille Emilie suivit vraisemblablement son mari qui venait de s'établir libraire à Paris pendant les Cent Jours, et ce, dans la rue St-Honoré d'abord où habitait sa mère, Marie Anne Victoire Langlet la veuve du Tribun du Peuple. Nous retrouvons, par la suite, Robert et sa famille, toujours à Paris, rue Servandoni, en 1816, puis en 1833, rue de la Harpe, et, à nouveau, sans que nous puissions l'affirmer, à Lyon, à la fin de 1833. Il faut dire que de 1816 à la Révolution de 1830 l'homme connu deux années de déportation au Mont-Saint-Michel suivies de vingt autres de surveillance ce qui ne pouvait, on le conçoit, favoriser l'exercice de son commerce de librairie (18).

On imagine les difficultés de toutes sortes qui durent assaillir le couple et leur fille. Il serait peu vraisemblable de penser que la mère de Robert qui tenait commerce de marchande à la toilette (19) ne fit pas, malgré ses

modestes ressources, tout ce qui pouvait dépendre d'elle en faveur de ce fils qui l'avait accompagnée à Vendôme (20) ainsi que de la fille de ce dernier, la jeune Emilie. Ce fut peut-être chez Marie Anne Langlet, sa grand-mère maternelle, qu'elle s'initia à la profession de lingère qu'on trouve mentionnée dans son acte de décès.

Que devint Emilie des premières années de la Monarchie de Juillet (21) à la date de sa mort en 1878 ? Nous l'ignorons. Dans cette zone d'ombre de près d'un demi-siècle aucun des décès de sa grand-mère, de sa mère, de son père qui eussent été utiles pour marquer les étapes de l'existence de cette femme qui resta célibataire n'est parvenu à notre connaissance. Et c'est bien le hasard, en ce qui la concerne, que nous ayons trouvé mention de son décès dans les tables décennales de Blois.

Ce qui put l'amener en Loir-et-Cher, peu de temps avant sa mort, pensons-nous, (nous ne l'avons en effet rencontrée sur aucun des dénombrements de la population antérieurs à 1878 des villes de Vendôme et de Blois) (22), ce fut, sans doute, qu'elle crut pouvoir y recevoir un accueil semblable à celui dont sa grand-mère et son père avaient bénéficié de la part d'Hésine et de ses amis, au temps du procès de la Haute-Cour. Il est certain que son père et sa grand-mère l'entretinrent souvent de ces heures sombres et obsédantes tempérées par le réconfort de l'hospitalité vendomoise.

Ses parents disparus, la vieillesse venue, poussée selon toute vraisemblance par la misère et la solitude, la petite fille du Tribun gagna le Loir-et-Cher. Mais ceux que sa grand-mère et son père avaient connu à Vendôme quatre-vingts années plus tôt, si nous faisons venir Emilie en ce département en 1877, n'étaient plus de ce monde depuis longtemps. Sans doute le fils cadet d'Hésine (23), Zéphirin Camille, né le 22 août 1804 à Vendôme, ce qui impliquait qu'il n'avait pu connaître Marie Anne Langlet et son fils Robert que par ouï dire, était-il revenu de Rouen s'installer à Vendôme sous le Second Empire. Mais nous ignorons si la vieille femme put prendre langue avec lui.

On nous permettra de revenir sur le singulier acte de décès d'Emilie Babeuf. L'officier de l'état civil certifie, — simple formule, — qu'il s'est assuré de l'exactitude de la déclaration des témoins. Il semble, en réalité, qu'il ne se soit rapporté qu'à elle seule allant même jusqu'à passer sous silence le nom de la mère dans la rédaction de l'acte. Mais les témoins, Jean Duteil, cocher en 1876, employé en 1878, le seul qui sut signer (24) et P. Delaunay que pouvaient-ils, eux-mêmes, savoir de précis concernant la filiation de leur malheureuse voisine qui était venue échouer à Blois il n'y avait pas tellement longtemps ? Peu de choses à coup sûr. La pauvre femme avait-elle même laissé quelques papiers et en quel état de santé physique et morale se trouvait-elle à la veille et au moment de sa mort ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvons apporter aucune réponse tant il est vrai que les malheureux qui laissent si peu de traces n'ont pas d'histoire.

Nous saurons gré cependant à la pauvre Emilie dont nous savons si peu de choses de nous avoir indirectement permis de décélérer l'existence d'une activité probabouviste certaine de la part de l'auteur de ses jours, Robert, alias Emile, et de l'ami de ce dernier P.N. Hésine à l'occasion de la lettre du premier au second, un peu moins d'une année avant le premier complot du général Malet. C'est enfin grâce à elle que nous avons été amené à découvrir le nom d'Hésine parmi les 250 abonnés des Lettres Philosophiques de Rigomer Bazin avec lequel il était lié depuis leur commune incarcération à Sainte-Pélagie en l'an II ce qui attesterait encore, s'il en était besoin, que l'avoué vendomois n'avait, en rien, sous l'Empire, abdiqué de ses idées et mis une sourdine à son activité politique.

Victor Advielle suivi par Dommanget et Maitron écrit (Histoire de Gracchus Babeuf et du Babouvisme, page 347 : « que Robert Babeuf dit Emile, né à Roye, le 29 septembre 1785, aura un fils Louis Pierre, né à Courtray (Belgique), sous-préfet en 1848... mort, à Paris, le 20-2-1871, 53, rue des Batignolles, à 62 ans... Ce Louis Pierre qui naquit donc en 1809 serait ainsi un frère aîné d'Emilie ce qui, dans ce cas, supposerait, un mariage de Robert antérieur à celui de Lyon du 27 décembre 1809. Nous ne voudrions anticiper en rien sur les recherches de notre ami R. Legrand, d'Abbeville, qui nous dira tout ce qu'il faut penser de ce Louis Pierre Babeuf né à Courtray.

(1) Blois. A.D. Tables décennales. 1873-1882.

(2) Blois. Mairie. Etat Civil. Décès. 28 avril 1878.

(3) Lyon. Archives municipales.

(4) Le Baron de Vauxonne adjoint au maire de la ville de Lyon, suivant les indications de M. Hours.

(5) R. Bouis. Bulletin de la Société archéologique du Vendomois. 1970. p. 69.

(6) Séjour sur lequel nous sommes renseignés par quelques lettres échangées entre François Noël, d'une part, sa femme et son fils Emile, d'autre part, conservées aux A.D. de la Somme.

(7) Il était né, le 29 septembre 1785, à Roye, département de la Somme.

(8) R. Bouis. Hésine et les Babouvistes sous l'Empire et la Restauration. A.h.R.f. janvier-mars 1961. p. 88 et Un ami d'Emile Babeuf et d'Hésine, Jean-Louis Chalmel. A.h.R.f. avril-juin 1967. p. 262.

(9) Nous nous permettons de faire remarquer, à ce propos, qu'Hésine et ses amis vendomois tentèrent, sous la seconde Restauration, en 1817 de se servir, à Vendôme même, de la collection de ce Journal comme d'un instrument de propagande. R. Bouis. A.h.R.f. 1961. p. 90.

(10) Bazin. Voir Reinhard. Le département de la Sarthe sous le Régime Directorial ; A. Bouton. Les conspirations de Rigomer Bazin et les Philadelphes in les Francs-Maçons Manceaux et la Révolution Française. p. 267 et surtout l'article très neuf de Jean Dautry : Saint Simon et les Anciens Babouvistes de 1804 à 1809, A.h.R.f. 1960.

(11) (12) Dautry. Article précité.

(13) Préfecture de Police. A.A. 316. Pièce 535.

(14) Pour plus de détails, voir Dautry.

(15) Archives municipales de Lyon.

(16) Tome I, page 133.

(17) A.N.F. 18. 1/15 n° 1087.

(18) Maitron. Dictionnaire. Tome I. p. 134.

(19) Advielle. Tome I. p. 342. Texte repris par Dommanget Pages choisies de Babeuf p. 318. En 1840 la veuve de Gracchus aurait encore exercé ce commerce, toujours rue St-Honoré. Revendeuse à la toilette, marchande à la toilette, femme qui porte dans les maisons des hardes, des bijoux et des étoffes pour les vendre, selon Littré.

(20) Tandis que son cadet, Camille, trop jeune pour supporter le voyage de Vendôme, était resté, à Paris, au soins de la veuve Guittemard. A.D. de la Somme.

(21) Nous nous sommes déterminé au choix de cette date (1833) parce que les renseignements donnés par Maitron concernant le père d'Emilie ne s'entendent pas au-delà.

(22) Indiquons cependant que le dénombrement de Vendôme pour 1876 n'a pas été conservé. Il en va de même pour les listes ou états des patentés de 1876-1878 de la ville de Blois qui eussent pu nous permettre d'affirmer qu'Emilie exerçait à la fin de son existence le métier donné pour être le sien dans son acte de décès.

(23) Nous reviendrons, dans un numéro ultérieur de ce Bulletin, sur ce personnage qui passa près de 48 années de son existence à Vendôme, y naquit, s'y maria (10 janvier 1871) et y mourut (8 juillet 1883).

(24) Jean Duteil, voisin d'Emilie Babeuf, habitait au n° 3 de la place de la République (dénombrement de 1876) ; il s'y trouvait encore en 1878 lors du décès de sa voisine. La maison qu'il occupait à l'est de la Préfecture, immédiatement ou peu après la rue des Saintes-Maries qui vient déboucher sur la place de la République faisait face à l'angle nord-est de la dite place récemment rebaptisée.

Quand à la maison où mourut Emilie Babeuf nous ne saurions préciser son emplacement exact « Décédée en la maison Avenue de Paris » est-il seulement indiqué. L'Avenue de Paris, Rue Haute de Paris, aujourd'hui Avenue Maunoury prend naissance à l'angle nord-est de la place de la République. Les quelques maisons qui bordaient alors cette Avenue, d'une manière discontinue, sur son côté nord seulement et en regard de la Halle aux grains et du Champ de foire (place Jean-Jaurès) sur le côté opposé, ne s'étendaient pas, à cette époque, au-delà d'une centaine de mètres vers l'est (Plan contemporain de Bressler, géomètre voyer de la ville de Blois). Ce fut dans l'une de ces maisons de l'Avenue de Paris (Maunoury aujourd'hui) proche de celle donnant sur la place de la République où habitait son voisin Jean Duteil qui vint témoigner de son décès que mourut Emilie Babeuf : devant la Halle aux grains ou légèrement au-delà selon nous.

Un Canon " VENDÔME "

à Istanbul

par M. H. GAULANDEAU

En novembre 1964, deux hauts fonctionnaires de l'administration préfectorale turque, MM. Kinaci et Sarialan, envoyés par leur gouvernement en visite d'information en France sont venus à Vendôme. Ils furent reçus par M. Lavigne, sous-préfet, sur la demande de qui je leur fis visiter notre ville.

En mai de l'année suivante, M. Lavigne fit à son tour partie d'un voyage d'études en Turquie, sur l'invitation du gouvernement turc. (Il est bon de savoir que la Turquie adoptait alors, et a conservé une organisation administrative qui est exactement semblable à celle de la France).

Peu de temps après son retour à Vendôme, M. Lavigne accorda à notre confrère M. Rigollet un entretien extrêmement intéressant sur son voyage en Turquie. Cet entretien fut publié dans la « Nouvelle République du 25 août 1965 et fut bientôt suivi d'un autre, plus spécialement consacré à l'histoire, car le sujet en valait la peine.

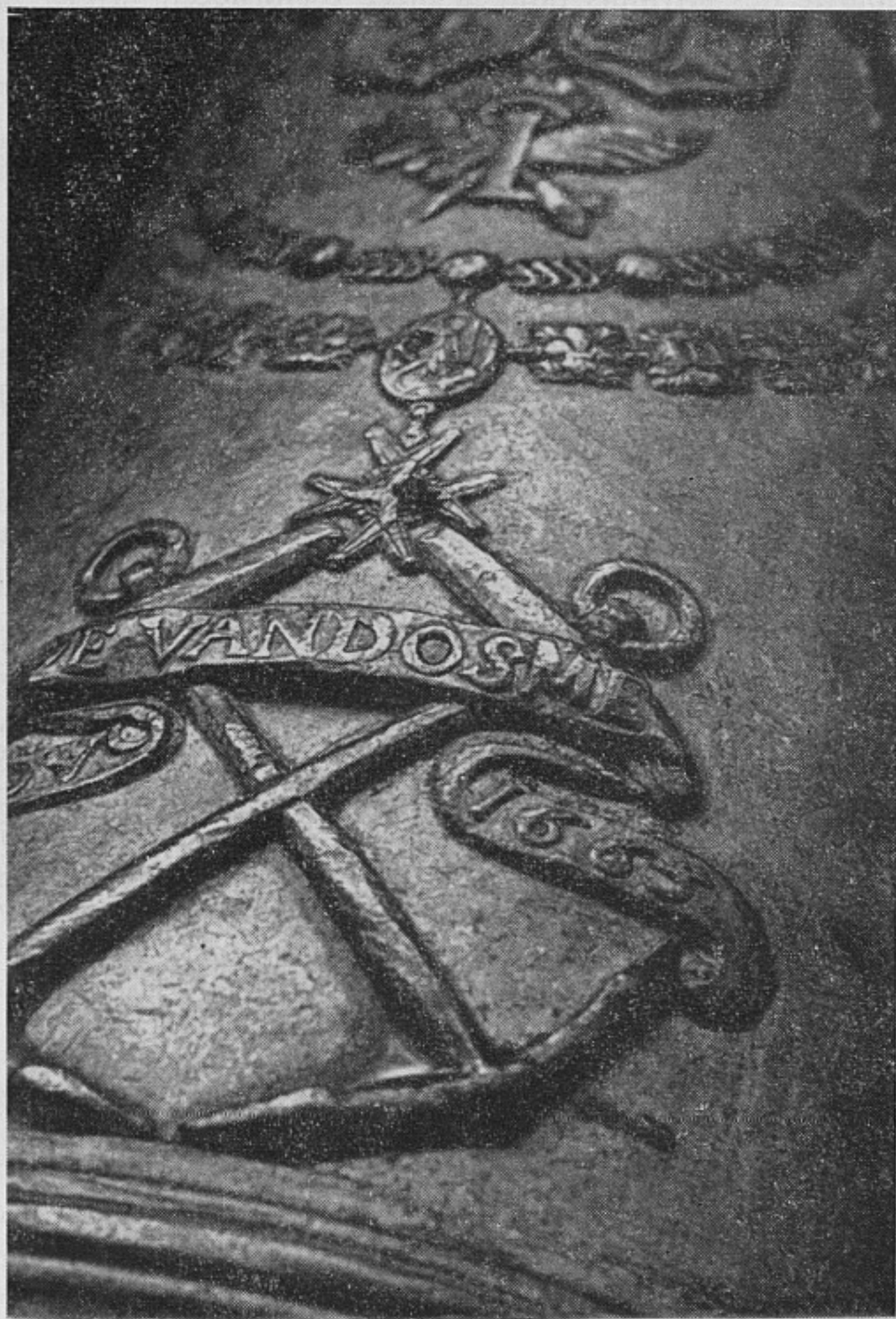
En effet, au cours de son entretien avec notre confrère, M. Lavigne avait déclaré ceci : « Le moment le plus émouvant de mon voyage fut celui où, après avoir quitté le palais des anciens sultans, le Topkati d'Istanbul, les autorités turques ont fait arrêter le cortège officiel devant une série de canons qui jalonnaient l'entrée de la citadelle, pour me permettre de reconnaître celui qui portait l'inscription suivante : « Le duc de Vandosme 1665 », surmontée d'un L, de trois fleurs de lys et de la devise « Ultima ratio regum » avec la signature « Honoratus Suchet F. Toloni ».

Nous avons donc la description de la pièce d'artillerie, son propriétaire et son utilisateur, la majuscule initiale de Louis (ici Louis XIV), la devise orgueilleuse « dernier argument des rois », et le nom de celui qui, en 1665, à Toulon, l'avait fondue dans le bronze : Honoré Suchet.

Il s'agit, à n'en pas douter, d'un Trophée de guerre, rapporté et exposé à Istanbul par les Turcs, à la suite d'un succès militaire.

Or, dans l'histoire de cette époque, une seule fois les Français furent mis en échec par les Turcs. Ce fut au siège de Candie capitale de l'île de

Crète, en 1669. Les forces françaises étaient commandées par le duc de Beaufort, second fils de César de Vendôme, et leur défaite ne fut due qu'à une circonstance fortuite.



Le canon d'Istanbul

C'est ce qui fut publié dans la note historique parue en 1965 à la suite de l'article de M. Rigollet auquel j'ai fait allusion ci-dessus.

Je n'y fusse pas revenu si une occasion ne m'en avait été fournie récemment. En effet j'ai eu l'agréable surprise de recevoir d'un ancien professeur du lycée, M. Veyrat (resté très attaché à Vendôme : il possède à Naveil un petit chalet où il aime à revenir) une photographie du canon « Vendôme » à Istanbul. Ladite photographie ne représente qu'une partie de la pièce d'artillerie, l'essentiel heureusement. M. Veyrat m'en donne la raison. « Cette image, j'ai dû la prendre à la sauvette, le guide m'accordant moins de cinq minutes pour faire mon choix entre plusieurs dizaines de canons

alignés, de toute provenance ». Il lui fallut donc trouver la pièce qu'il cherchait, puis la photographier rapidement et rejoindre le groupe. Cela nous permet cependant de lire le nom « Vandosme » (sic), la date : 1665 et de voir une partie des attributs dont la pièce est ornée.

*

* *

Il ne paraîtra sans doute pas inutile de rappeler un peu d'histoire afin d'éclairer les circonstances qui, en 1669, amenèrent à Candie le duc de Beaufort et qui permirent aux Turcs de s'emparer de son artillerie.

Et d'abord, qui était le duc de Beaufort ?

Henri IV, nous le savons, eut de Gabrielle d'Estrée trois enfants : César de Vendôme (notre César, pourrions-nous dire), Alexandre de Vendôme, grand prieur de l'Ordre de Malte et Catherine-Henriette de Vendôme, qui épousa Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf. Tous les trois furent « légitimés de France » selon l'expression consacrée (et d'ailleurs juridique). Cela a son importance. (On sait qu'Henri IV, moins d'un an après la mort de Gabrielle, épousa, en 1600, Marie de Médicis, dont il eut Louis XIII et d'autres enfants. L'accès au trône n'était plus possible pour les Vendôme).

César de Vendôme, l'aîné des fils de Gabrielle, naquit à Coucy en 1594. Il épousa en 1609, à Fontainebleau, Françoise de Lorraine. De ce mariage naquirent deux fils : l'aîné, Louis, duc de Mercœur, puis duc de Vendôme à la mort de son père en 1665, — le second, François-Gaston, duc de Beaufort, né en 1616, qui nous intéresse ici, — et une fille, Elisabeth, qui épousa le duc de Nemours (lequel, soit dit en passant, fut tué en duel par son beau-frère Beaufort).

Pour être complet sans devenir fastidieux, ajoutons que de Louis, duc de Mercœur, l'aîné des fils de César, naquirent Louis-Joseph et Philippe le grand-prieur. Dans la salle des Actes du Lycée, rue Saint-Jacques, figurent de très beaux portraits de César, de Louis le Cardinal, et de Louis-Joseph, qui s'illustra durant la guerre de la succession d'Espagne et qui est inhumé à l'Escorial.

*

* *

Que convient-il de dire au sujet de cette branche des Bourbon-Vendôme, issue d'Henri IV et de Gabrielle ?

A mon humble avis il faut leur rendre justice. Or ce ne serait pas leur rendre justice que d'employer à leur égard les qualificatifs que leur applique (j'allais dire leur assène), un écrivain du milieu de notre siècle, en dépit des correctifs qu'il ajoute.

« Scandaleux, mais amusants, paresseux mais cultivés, grands seigneurs, mais encanaillés, insouciant, mais courageux, mauvais sujets, mais qui eussent pu faire d'adroits monarques, telles sont les contradictions qui font de ces princes les figures les plus hautes en couleur de leur siècle ».

Ces qualificatifs s'appliquent surtout aux deux derniers : Louis-Joseph et le Grand-Prieur qui vécurent à la fin du règne de Louis XIV, mais il reste vrai que durant un siècle les Vendôme sont là et font parler d'eux de diverses

façons. Ils sont en effet mêlés à toutes les intrigues, à toutes les actions de contestation et même de révolte à main armée qui troublèrent la France à cette époque durant les minorités de Louis XIII et de Louis XIV, sous les régences de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche, contre les ministres Richelieu et Mazarin, pendant les différentes phases de la Fronde. Alliés aux princes révoltés, intrigants, turbulents, forts en certains cas de l'appui du peuple de Paris, comme ce fut le cas pour Beaufort surnommé, à juste titre, le roi des Halles : tels furent les Vendôme.

Rebelles ? Oui. Traités comme tels ? Oui. Qu'il suffise de rappeler l'arrestation de César et de son frère, à Blois, leur emprisonnement à Amboise, puis au donjon de Vincennes. César y resta sept ans ! Après quoi il alla se mettre au service des Hollandais, puis fut exilé en Angleterre avec Beaufort jusqu'en 1643 date à laquelle Louis XIII, à son lit de mort, voulut leur pardonner.

Il ne faut pas omettre de dire qu'ils eurent toujours des appuis à la Cour. Ils y revenaient, étaient choyés par tous, comblés de charges et d'honneurs... jusqu'à la prochaine brouille.

D'ailleurs, à de très nombreuses reprises ils servirent dans les armées royales tant à l'extérieur qu'à l'intérieur et ils y montrèrent des qualités militaires éminentes : bravoure incontestée allant jusqu'à la témérité et grande habileté dans l'art de la guerre. On les vit exerçant un commandement de façon brillante aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie et en Espagne.

Par leur comportement dans leur vie privée comme dans leur vie publique les Vendôme portaient dans leurs veines le sang bouillant du Béarnais.

*

* *

Il est cependant un aspect de Messieurs de Vendôme que l'on ne met peut-être pas assez en valeur : ce sont les services qu'ils rendirent à la marine française. César, puis ses fils Louis et surtout François-Gaston duc de Beaufort furent de ceux qui sous l'impulsion de Richelieu et de Mazarin, puis de Colbert permirent à la France de posséder une marine qui fit d'elle la première puissance maritime de l'Europe. A cette époque la France était pratiquement sans flotte de guerre, sans flotte marchande. On était obligé de louer des vaisseaux aux étrangers. Nos ports étaient délaissés, les marins ou ce qu'il en restait n'avait que très peu de valeur. Ce fut César qui fut honoré de la charge de grand-maître, surintendant général de la navigation et commerce de la France, en 1650. Son fils Louis, duc de Mercœur, avait épousé en 1651, Laure Mancini, nièce de Mazarin. C'était d'abord un homme de guerre. Devenu veuf après six ans de mariage il servit en Italie, puis entra dans les ordres (sans devenir prêtre) fut fait cardinal et légat du pape. Il fut gouverneur de Provence et eut sous son autorité les côtes de la Méditerranée. Sa résidence était à Aix où l'on montre encore le pavillon de Vendôme.

Enfin le fils puiné de César, François-Gaston, duc de Beaufort, dont nous avons déjà parlé, obtint la survivance de la charge de César son père,

à la tête de notre marine. Frondeur, roi des Halles, incarcéré à Vincennes, il s'en était évadé, s'était caché dans notre région, vint même à Vendôme, se réfugia, dit-on, aux environs de Rochambeau, puis rentra en grâce.

Mazarin, qui n'avait jamais voulu se brouiller avec les Vendôme l'avait donc nommé en 1662, surintendant général de la navigation. Beaufort se mit à l'œuvre. Il inspecta ou fit inspecter les ports de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique. A Toulon surtout il fit recreuser et fortifier le port, créa l'arsenal avec la fonderie de canons, fit radoubier ou construire des navires, organisa l'inscription maritime et l'instruction des marins. Il était vraiment l'homme de la situation et le rusé ministre avait ainsi réalisé une double réussite : mettre Beaufort à la place qui lui convenait et aussi... l'éloigner de Paris !

Pour comprendre l'importance de l'action de César, de Louis et surtout de François-Gaston de Vendôme, il faut, fut-ce brièvement se rendre compte de l'aspect des côtes méditerranéennes et de l'état d'esprit des populations. Un seul mot suffit : c'était partout l'insécurité. Le pavillon français n'était plus respecté, les corsaires d'Alger et de Tunis pillaient, rançonnaient, emmenaient des prisonniers... On les appelait les Maures, les Barbaresques, quelquefois les Turcs et les Ottomans, encore que le gouvernement de Constantinople fut en bons termes avec la France. Il possédait d'ailleurs en Europe tous les Balkans et s'étendait jusqu'à la Hongrie.



Un jeton du Duc de Beaufort

Beaufort ne peut supporter cette situation. Dès 1665 il prend la mer, n'ayant encore que six vaisseaux à voiles et six galères, servis par des matelots encore inexpérimentés. Il pourchasse les corsaires, les poursuit jusque sur leurs côtes, canonne leurs ports, brûle ou coule plus de vingt bâtiments. En 1664 il prend Djidjelli et démantèle la place. Puis on le voit devant Tunis, devant Alger où il remporte la victoire la plus complète et fait de nombreux prisonniers. Entre temps il conduit la flotte française en mer du Nord pour aider les Hollandais contre l'Angleterre. Le combat n'eut pas lieu par suite de la maladie du fameux amiral hollandais Ruyter, mais la puissante flotte

anglaise n'osa attaquer dans la Manche Beaufort et ses vaisseaux sur le chemin du retour.

Voici de nouveau notre héros en Méditerranée. Une occasion d'accomplir une grande action va s'offrir à lui.

De tout temps le Grand Turc (comme on disait) et la République de Venise étaient ennemis et se disputaient la possession des îles grecques. Or, en 1669, le doge Morosini demanda au roi Louis XIV de l'aider à dégager, dans l'île de Crète, la capitale Candie, assiégée par les Turcs depuis vingt-quatre ans ! et sur le point de succomber.

Louis XIV confia cette mission au duc de Beaufort, mission qui prenait un peu les allures d'une croisade. En effet Louis de Vendôme, le cardinal, accompagnait son frère en qualité de légat du pape Clément IX, et même le jeune Louis-Joseph, son fils, faisait partie de l'expédition.

A la tête de la flotte française, Beaufort arriva devant Candie. Il commandait, outre la flotte, une force de six mille hommes, parmi lesquels de bons auteurs comptent le régiment du Perche, ce qui nous touche d'assez près.

Beaufort et ses troupes entrent dans la place et la trouvent fort délabrée. Dès le jour même ils décident de faire une sortie à l'improviste, impatients qu'ils sont de combattre, bien que la nuit fût proche.

Déjà hors des murs, ils culbutent les premiers postes ennemis, pénètrent dans les avancées du camp. Les Turcs surpris commencent à se replier, à fuir en désordre vers la mer lorsque l'imprévisible se produit. Quelques barils de poudre explosent avec fracas, une trentaine d'hommes sautent en l'air... Croyant avoir affaire à des mines, les soldats épouvantés prennent la fuite et refluent vers la ville. Ils y rentrent en désordre ; les Turcs les y poursuivent et en font un horrible massacre.

C'est dans cette affaire que disparut le duc de Beaufort. Son corps ne fut jamais retrouvé, en dépit de toutes les recherches et enquêtes. Son corps fut-il déchiqueté par l'explosion ? Certains prétendirent qu'il fut emmené à Constantinople, décapité, et que sa tête fut présentée au Sultan qui la fit jeter à la voirie. D'autres auteurs, doués de plus d'imagination que de sens critique prétendirent que le fameux « masque de fer » détenu dans l'île Sainte-Marguerite n'était autre que Beaufort.

Le 26 août, les forces françaises s'embarquèrent pour rentrer en France. Les Vénitiens capitulèrent le 6 septembre. Candie et toute l'île de Crète passèrent pour plusieurs siècles sous la domination turque.

Comme bien on pense cet échec fut cruellement ressenti à Paris, à Venise, à Rome et aussi à Vendôme, où l'on célébra des services funèbres. L'éloge de François-Gaston de Vendôme fut prononcé à Notre-Dame de Paris par Mascaron, oratorien, qui avait été professeur au Collège de Vendôme en 1654.

Ce que l'on sait peut-être moins, c'est qu'un service eut aussi lieu à Venise et que l'oraison funèbre fut prononcée en latin par un certain P. Etienne Cosme, de l'ordre des Somasques, dans un style grandiloquent

dont voici, traduites, quelques phrases : « En même temps que la fortune lui a ravi la victoire avec la vie, elle a mis sa gloire au plus haut degré qu'elle pouvait atteindre. La perte de son corps est l'augmentation de cette gloire. C'est un signe infailible de son immortalité puisque les immortels ne laissent point de cadavres... »

*

* *

Ainsi finit François-Gaston de Vendôme, duc de Beaufort.

Ce qui précède permet d'identifier le canon qui fut montré à M. le Sous-préfet et récemment photographié par M. Veyrat à l'entrée de la citadelle d'Istanbul. Il fait partie du butin conquis par les Ottomans lorsqu'ils s'emparèrent de Candie le 25 juin 1669. Nous en avons déjà décrit les attributs, les fleurs de lys, la lettre L majuscule, la devise, les insignes des ordres royaux, la mention du fondateur : Honoré Suchet, à Toulon, et la date 1665.

Ici se pose une question. L'inscription « le duc de Vandosme 1665 » ne peut être rapportée à Beaufort qui ne porta jamais le titre de duc de Vendôme, mais bien à son frère Louis, le cardinal, gouverneur de la Provence, qui mourut quelques semaines après lui, le 6 août 1669. Il y a donc lieu de penser que le canon portait encore le titre de César, duc de Vendôme, son père et prédécesseur dans la charge de surintendant de la marine.

Il est piquant de noter que l'affaire de Candie n'altéra pas les rapports d'amitié et même d'alliance qui existaient alors entre la Sublime Porte et la Cour de France.

*

* *

Telle est l'histoire du canon d'Istanbul. L'affaire de Candie fut oubliée. Cependant on en reparlera deux siècles et demi après. Le 25 juin 1913, un monument fut élevé, sur le lieu de leurs exploits, et au jour anniversaire, à la mémoire de François-Gaston de Bourbon-Vendôme, et de ses compagnons d'armes.

Sera-t-il permis d'ajouter en terminant que ces quelques mots se veulent aussi, dans notre pensée à tous, un hommage à leur souvenir ?

BIBLIOGRAPHIE

- De Pétigny : Histoire archéologique du Vendomois. - 2^e édition, 1882.
- Bulletin de la Société archéologique du Vendomois. - 1900-1901.
- R. de Saint-Venant : Dictionnaire du Vendomois.
- La Nouvelle République du Centre-Ouest. - 23 et 29 août 1965.
- Cahiers percherons. - n^o XXI. 1^{er} trimestre 1964.
- L'illustration. - 12 juillet 1913.
- Abbé Simon. - Histoire de Vendôme avant la Révolution (paru en 1835).
- Bonhoure. - Le Collège et le Lycée de Vendôme. (1623-1792). Vendôme, 1912.
- Louis Truc. - Messieurs de Vendôme...

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye

- **Bulletins de la Société**, prix selon l'année.

- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble 10 F

- **Cartulaire de l'Abbaye Cardinale de la Trinité de Vendôme**, 5 volumes in-8, T. I à III, Cartulaire ; T. IV Bullaire, nécrologe, chroniques ; T. V, Table. Il manque l'index géographique et l'index onomastique 250 F

- **Chartes Vendomoises** publiées par l'abbé Métais en 1905 (en cahiers non brochés sans couverture) 40 F

- **Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois**, par M. de Trémault, 1893 (en cahiers non brochés sans couverture) 50 F

- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes** qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, 1908 15 F

- **Promenades au bord du Loir**, par J. Alexandre, 1910 3 F

- **Quelques particularités sur la vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 5 F

- **Ronsard. Les fêtes du IV^e centenaire à Vendôme, 1924** 10 F

- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, 1936 25 F

- **Nouvel aperçu sur les causes de la mort de Gabrielle d'Estrée**, par Gustave Chanteaud, Vendôme, 1904 6 F

(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)